N° 424 — Tome CXIII 16 Février 1916

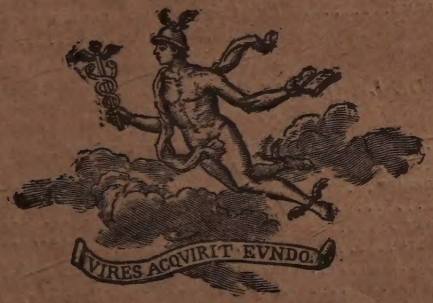
MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-septième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



PAUL AESCHIMANN, HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, JULIEN BENDA, GEORGES BOHN, R. DE BURY, HENRY-D. DAVRAY, HENRY DELSOR, H.-D., A.-FERDINAND HEROLD, P.-G. LA CHESNAIS, CAMILLE MALLARMÉ, AUGUSTE MARGUILLIER, P. SAINTYVES.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVI

SOMMAIRE

—

N° 424. — 16 FÉVRIER 1916

Henry Delsor	*La Propagande allemande jugée par les Allemands*	577
Julien Benda	*Feuillets (1914-1915)*	596
Paul Aeschimann	*Poèmes*	627
A.-Ferdinand Herold	*La Russie libérale*	633
P. Saintyves	*Le Clou de la Guerre*	639
X.	*La Vie authentique de M. l'abbé de Voisenon.* Mémoires inédits d'un Contemporain, publiés par MM. Ad. van Bever et Charles Martyne	648
Camille Mallarmé	*La Casa Seca*, roman (quatrième partie, fin)	675

REVUE DE LA QUINZAINE

Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	704
R. de Bury	*Les Journaux*	707
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	710
Henri Albert	*Lettres allemandes*	713
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	718
P.-G. La Chesnais	*Lettres scandinaves*	724
Divers	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	727
Divers	*A l'Etranger : Allemagne, Amérique du Sud, Danemark, Russie, Suisse*	738
H. D.	*Variétés : La poésie aux camps*	756
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique*	758
Mercvre	*Publications récentes*	761
—	*Échos*	762

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

Nouveautés :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

William JAMES

LA VOLONTÉ DE CROIRE

Traduit par LOŸS MOULIN

Un volume in-18. — Prix..... **3 fr. 50**

Si divers qu'apparaissent les problèmes traités dans la **Volonté de Croire**, l'idée morale et le sentiment religieux les dominent tous et apportent à l'œuvre son unité et sa profondeur. La valeur de nos hypothèses, la dignité de notre vie, la liberté de notre pensée et de nos actes n'acquièrent leur véritable signification que si on les envisage à la lumière du devoir et de la foi.

Charles-Henry HIRSCH

MARIÉE EN 1914

ROMAN suivi de RÉCITS DE LA GUERRE

Un volume in-18. — Prix..... **3 fr. 50**

Le sujet ? Un voyage de noces, interrompu par la mobilisation ; l'histoire, depuis la mobilisation et pendant la guerre, du ménage de Clotilde et de Gilbert de Hersecroy, mariés de 1914...

Frédéric BOUTET

VICTOR ET SES AMIS

SUIVI D'AUTRES RÉCITS DU TEMPS DE LA GUERRE

Un volume in-18. — Prix..... **3 fr. 50**

Dans ces récits, dans ceux qui suivent et qui ont tous l'intérêt palpitant d'un petit drame au dénouement inattendu, on retrouve, plus intenses, avec une puissance d'évocation accrue encore, semble-t-il, toutes les qualités d'imagination de l'auteur.

SELECT-COLLECTION

LE VOLUME (contenant un roman complet) **50** *centimes*

avec couverture illustrée en couleurs

J.-H. ROSNY
de l'Académie Goncourt

LE CRIME DU DOCTEUR
ROMAN
Couverture en couleurs de LOBEL-RICHE
Un volume

GYP

MICHE
ROMAN
Couverture en couleurs d'ABEL TRUCHET
Un volume

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

AUDET (Alphonse)... **Robert Helmont.**
ANDEAU (Jules)..... **Madeleine.**
FRAPIÉ (Léon).... **La Maternelle.**
COURTELINE (G.).. **Le Train de 8 h. 47.**

COLLECTION IN-8° ILLUSTRÉE A 95 CENTIMES

En reliure artistique..... **1 fr. 50**

[Paul] DE SEMANT

DACHE

Perruquier des Zouaves

Illustrations de PAUL DE SÉMANT. Un volume

Camille FLAMMARION

Annuaire astronomique et météorologique
pour l'année 1916

Un volume in-18 Jésus, illustré de 138 figures, cartes et diagrammes. Prix.... **1 fr. 50**

Madame DE THÈBES

CONSEILS POUR ÊTRE HEUREUX

ALMANACH POUR 1916

Un volume in-16 Prix..... **1 fr. 25**

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne..... 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve..... 3.50

Pierre D'Alheim
Moussorgski..... 3.50
Sur les pointes (mœurs russes)..... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale..... 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin..... 3.50

Aurel
Jean Dolent..... 1 »
La Semaine d'Amour..... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly..... 3.50
Lettres à Léon Bloy..... 3.50
Lettres à une Amie..... 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy..... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866..... 3.50
Œuvres posthumes..... 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre..... 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse..... 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches..... 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo..... 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert..... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens..... 3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon..... 3.50
La Chevalière de la Mort... 2 »
Celle qui pleure..... 3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise..... 3.50
Exégèse des Lieux Communs 3.50
Exégèse des Lieux Communs, II..... 3.50
Le Fils de Louis XVI..... 3.50
L'Invendable..... 3.50
Le Mendiant ingrat..... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies..... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne..... 3.50
Le Sang du Pauvre..... 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain..... 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyl Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs..... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis..... 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren..... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie..... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris..... 3.50

Louis Carlo et Ch. Régismanset
L'Exotisme..... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle..... 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère..... 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol..... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I..... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II..... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, III..... 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation..... 3.50

Fernand Caussy
Laclos..... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine..... 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort..... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique..... 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine..... 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages..... 3.50
Témoignages, IIe série..... 3.50
Témoignages, IIIe série.... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis..... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat..... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte..... 3.50
La Maison de Madame Gourdan..... 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre..... 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto..... 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)..... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot..... 3.50

Dostoïevski
Correspondance et Voyage à l'étranger..... 7.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel..... 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien.....

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Georges Duviquet

Héliogabale..... 3.50

Georges Eekhoud

Les Libertins d'Anvers.... 3.50

M. Esch

L'Œuvre de Maurice Maeterlinck..... 0.75

Paul Escoube

Préférences..... 3.50

Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh

Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières

François Coppée et son œuvre..... 0.75

André Fontainas

Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

Paul Frémeaux

Dans la chambre de Napoléon mourant..... 3.50

Edouard Ganche

Frédéric Chopin..... 5 »

Ernest Ganbert et Jules Véran

Anthologie de l'Amour Provençal..... 3 50

André Gide

Oscar Wilde..... 1 »

Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50

Nouveaux Prétextes..... 3.50

A. Gilbert de Voisins

Sentiments..... 3.50

Comte de Gobineau

Pages choisies..... 3.50

Edmund Gosse

Père et Fils..... 3.50

Jean de Gourmont

Henri de Régnier et son œuvre..... 0.75

Muses d'Aujourd'hui..... 3.50

Remy de Gourmont

Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*..... 3.50

La Culture des Idées..... 3.50

Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse..... 0.75

Dialogues des Amateurs (Epilogues, IVe série).... 3.50

Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1895-1898)..... 3.50

Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1899-1901)..... 3.50

Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1902-1904)..... 3.50

Epilogues, 1905-1912. Vol. complém..... 3.50

Esthétique de la langue française..... 3.50

Livre des Masques, *Portraits symbolistes*..... 3.50

Le IIe Livre des Masques.. 3.50

Nouveaux Dialogues des Amateurs (Epilogues, Ve série)..... 3.50

Le Problème du Style..... 3.50

Promenades littéraires (I).. 3.50

Promenades littéraires (II).. 3.50

Promenades littéraires (III) 3.50

Promenades littéraires (IV) 3.50

Promenades littéraires (V). 3.50

Ch.-M. Des Granges

La Presse littéraire sous la Restauration..... 7.50

Maurice de Guérin

Les plus belles pages de Maurice de Guérin..... 3 »

Frédéric Harrison

John Ruskin..... 3.50

Laicadio Hearn

Le Japon..... 3.50

Henri Heine

Les plus belles pages de Henri Heine..... 3.50

A.-Ferdinand Herold

Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie..... 6 »

Alexandre Herzen

Pages choisies..... 3.50

Albert Heumann

Le Mouvement littéraire Belge..... 3.50

Robert d'Humières

L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne..... 3.50

Francis Jammes

Feuilles dans le vent..... 3.50

Ma Fille Bernadette..... 3.50

H. Jelinek

La Littérature tchèque contemporaine..... 3.50

Virgile Josz

Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50

Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50

Rudyard Kipling

Lettres du Japon..... 3.50

Paul Lafond

L'Aube Romantique..... 3.50

Laclos

Lettres inédites..... 3.50

Madame Lafarge

Correspondance, 2 vol..... 7 »

Jules Laforgue

Mélanges posthumes..... 3.50

Wanda Landowska

Musique ancienne..... 3.50

Pierre Lasserre

La Doctrine officielle de l'Université..... 3.50

Portraits et Discussions.... 3.50

Le Romantisme français... 3.50

Marius-Ary Leblond

Leconte de Lisle..... 3.50

G. Le Cardonnel et Ch. Vellay

La Littérature contemporaine (1905)..... 3.50

Edmond Lepelletier

Histoire de la Commune de 1871. I..... 7.50

Histoire de la Commune de 1871. II..... 7.50

Histoire de la Commune de 1871. II..... 7.50

Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Emile Zola, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Loyson-Bridet

Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*..... 3.50

Jean Lucas-Dubreton

La Disgrâce de Nicolas Machiavel..... 3.50

Emile Magne

L'Esthétique des Villes.. 3.50

Madame de Chatillon..... 3.50

Madame de la Suze..... 3.50

Madame de Villedieu..... 3.50

Le Plaisant Abbé de Boisrobert..... 3.50

Scarron et son milieu..... 3.50

Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet... 3.50

Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet..... 3.50

Henri Malo

Les Corsaires..... 3.50

Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart..... 3.50

Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, II..... 3.50

René Martineau

Tristan Corbière..... 3.50

Ferdinand de Martino

Anthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis

La Pensée de Maurice Barrès 0.7

Masson Forestier

Autour d'un Racine ignoré. 7.50

Camille Mauclair

Jules Laforgue..... 2.50

Edouard Maynial

Casanova et son temps.... 3.50

La Jeunesse de Flaubert... 3.50

La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant..... 3.50

Henri Mazel

Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Jean Mélia

Les Idées de Stendhal..... 3.50

Stendhal et ses commentateurs..... 3.50

La Vie amoureuse de Stendhal..... 3.50

George Meredith

Essai sur la Comédie..... 2 »

Adrien Mithouard

Le Tourment de l'Unité... 3.50

Albert Mockel

Propos de Littérature..... 3 »

Jean Moréas

Esquisses et Souvenirs.... 3.50

Réflexions sur quelques Poètes..... 3.50

Variations sur la Vie et les Livres..... 3.50

Eugène Morel

Bibliothèques, 2 vol. in-8°. 15 »

Charles Morice

Eugène Carrière..... 3.50

Jacques Morland

Enquête sur l'Influence allemande..... 3.50

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

Pour paraître le 19 février : le 1er FASCICULE de

LA GUERRE

DOCUMENTS
DE LA SECTION PHOTOGRAPHIQUE
DE L'ARMÉE

(MINISTÈRE DE LA GUERRE)

1er Fascicule

LA VIE DU SOLDAT

24 Planches
avec un TEXTE par
ARDOUIN-DUMAZET

Prix net . . . 1 fr. 25

LA GUERRE est publiée en fascicules in-4° jésus de 28c sur 35c.
Il paraît un fascicule par quinzaine.
Chaque fascicule, comprenant 24 PLANCHES et un *TEXTE* par ARDOUIN-DUMAZET :
Prix *net*. . . . . 1 fr. 25

LA GUERRE comprendra deux séries de dix fascicules.
Souscription à la 1re série (envoi *franco*).
Prix. . . . . 12 fr. 50

Demander le Prospectus illustré

CET ALBUM, qui reproduit exclusivement des *photographies prises sur le front*, sous le contrôle de l'autorité militaire, constituera **une collection unique de documents sur la guerre, authentique, artistique, complète.** Présentées d'après un plan raisonné, accompagnées d'un *texte* par *Ardouin-Dumazet*, les planches qui le composeront reproduiront les scènes de *la vie du soldat, — les abris et les tranchées, — les canons, les avions et les autos, — les prisonniers et les trophées ;* — elles conduiront sur *le champ de bataille de Champagne* — parmi les villes martyres : *Reims, Arras, Soissons,* — dans la *forêt d'Argonne,* — dans *les plaines d'Artois,* — en *Alsace* reconquise, — et jusqu'au camp retranché de *Salonique.* Chacun de ces sujets fournira la matière d'un fascicule.

Le premier fascicule est consacré à LA VIE DU SOLDAT, depuis le réveil et la toilette au camp, jusqu'au coucher dans la cagna.

Gravées par Demoulin, tirées sur papier couché de la maison Prioux par le maître imprimeur Draeger, ces planches formeront un ensemble sans précédent, d'un intérêt et d'une beauté exceptionnels, **une véritable histoire graphique de la guerre,** un souvenir incomparable de la grande époque que nous vivons.

En vente chez tous les Libraires, Papetiers et Marchands de journaux

LA PROPAGANDE ALLEMANDE
JUGÉE PAR LES ALLEMANDS

—

La présente guerre est une guerre politique. Elle a été préparée méthodiquement par les bureaucrates omnipotents et irresponsables qui gouvernent l'Empire Allemand. Craignait-on à Berlin qu'elle ne fût impopulaire ?

Depuis quarante ans, les écoles et les casernes avaient cultivé le patriotisme exclusif et orgueilleux de la plus grande Allemagne, la discipline aveugle et la dévotion fétichiste à la dynastie des Hohenzollern. Cependant, les réalités de la vie avaient enseigné à un nombre toujours croissant de citoyens qu'il manquait au développement de la puissance matérielle le corollaire de la justice sociale et de la liberté politique. La paix avait accentué les divergences d'aspirations entre gouvernants et gouvernés. Mais une presse et des associations chauvines patronnées par le pouvoir veillaient au grain. On mobilisa l'une et les autres en même temps que l'armée et on leur enjoignit de redoubler d'ardeur. Les succès militaires, qu'on escomptait rapides et décisifs, aideraient, espérait-on, à retrouver l'élan populaire et l'union nationale de 1870. Le mot d'ordre de cette propagande était prêt d'avance : nos rivaux se sont coalisés pour étouffer le libre développement de la patrie allemande ; ils l'ont attaquée ; elle se défend.

Aussi, lorsque l'empereur appela son peuple aux armes en déclarant « qu'il ne connaissait plus de partis, qu'il ne connaissait que des Allemands », la propagande intérieure eut-elle beau jeu. L'Allemagne partit en guerre hypnotisée, enthou-

siaste et unie. Mais les premiers succès furent éphémères. Ceux qu'on annonçait journellement alternaient avec des revers mal dissimulés et avec des commencements d'invasion. Les listes de pertes s'allongeaient, terrifiantes. La « décision » s'obstinait à ne pas venir. On pleurait beaucoup, puis on se mit à réfléchir, comme le dit un Allemand (1) qui récemment alla revoir son pays. Malgré une censure tyrannique, les partis s'agitèrent et l'union sacrée, le fameux « Burgfrieden », se rompit (2). Les difficultés économiques obligèrent l'Etat à improviser des mesures sévères, maladroites, inefficaces, afin d'assurer le ravitaillement des populations civiles et d'empêcher la hausse usuraire des prix de denrées. Aujourd'hui, la propagande multiplie ses appels au « durchhalten » (*tenir jusqu'au bout*), invoque la résolution farouche des adversaires, incite à les haïr comme auteurs de la terrible guerre, ou bien elle fait croire qu'on est près de s'entendre, ressasse les bilans des avantages acquis, lance des manœuvres de paix et prépare le travail du lendemain, comme si ce lendemain était tout proche. L'empereur lui-même demande un « dernier » effort à ses troupes fatiguées. Cependant les papiers trouvés sur les soldats tués ou prisonniers n'expliquent que trop les recommandations faites par les autorités militaires aux parents de ne pas se laisser aller à des doléances dans les lettres adressées à leurs enfants sur le front. « *Remportez bientôt une nouvelle victoire* », écrivait déjà en juillet dernier une Berlinoise de 13 ans à son frère en Russie, *afin que l'état d'esprit ici devienne meilleur* (3). La vérité, souvent, sort de la bouche des enfants. L'état d'esprit (*die Stimmung*) n'est pas bon en Allemagne. Malgré la propagande, on « réfléchit ».

Parallèlement à la campagne militaire et à la propagande intérieure fut déchaînée une propagande intense au dehors, principalement chez les neutres. Le gouvernement impérial se savait suspecté. Sous les dehors corrects de l'étranger, il

(1) Hermann Hesse, homme de lettres et poète allemand, qui est depuis longtemps fixé en Suisse ; il prit part à la propagande allemande dans ce pays ; au mois d'octobre dernier, il fit en Allemagne un court séjour qui lui apprit, sans doute, bien des choses.

(2) Voir *Revue des sciences politiques*, 15 octobre, pp. 213 et ss., et 15 décembre 1915, pp. 404 et ss.

(3) *Mahnungen aus dem Felde* dans la *Gazette de Voss* du 12 juillet 1915. Cette lettre-là, les Allemands ne la contesteront pas, comme ils l'ont fait pour d'autres parues dans la presse française et anglaise.

devinait l'antipathie qui entoure tout ce qui est allemand. Il tenait à prévenir l'accusation terrible d'avoir sacrifié la paix entre nations à ses ambitions de domination mondiale. L'exécution du plan militaire devait l'entraîner à mentir à sa parole, à violer le droit des gens, à fouler aux pieds les lois les plus élémentaires de l'humanité, à soulever la conscience du monde par l'application de méthodes de meurtre et de destruction que les nations civilisées s'étaient efforcées d'exclure des pratiques de la guerre. De là son besoin de propagande à l'usage de l'étranger.

Le moment n'est pas venu encore d'écrire l'histoire de cette campagne parallèle. On se donnera la peine de dénombrer les innombrables manifestes, articles, tracts, brochures et volumes qui sortirent des officines allemandes, de totaliser les efforts et l'argent dépensés, d'apprécier les complicités journalistiques et autres que l'Allemagne a stipendiées pour plaider sa cause (1). Ce qui sera plus important, ce sera de mettre en lumière les conditions qui ont rendu possible le déclanchement, du jour au lendemain, d'une propagande si universelle, l'ubiquité et l'outillage incomparable de la librairie allemande (2), l'activité des centres consulaires et commerciaux, le rayonnement des institutions scolaires et scientifiques (3), — en un mot, toute l'organisation du *Deutschtum im Auslande* (du germanisme à l'étranger). Jamais les sympathies des neutres, les impondérables, qui, selon le mot de Bismarck, valent des corps d'armée, n'ont joué un rôle aussi important que dans cette guerre. La propagande allemande n'a pas réussi partout aussi bien qu'en Bulgarie, où Radoslavoff l'a accueillie en ancien étudiant de Heidelberg. Elle s'est

(1) D'après les statistiques de la maison Hinrichs, à Leipzig, le nombre des publications de guerre a monté de *4518* à *6395* numéros *pendant les mois de juin à septembre 1915*. Non contents de répandre les nouvelles de guerre par plusieurs éditions journalières, les grands quotidiens les réunissent en brochures. *La Gazette de Cologne* a publié, le 16 novembre 1915, sa *46e série* de dépêches de guerre. La *Gazette de Francfort* et d'autres journaux en font autant. — L'université de Iena annonce qu'elle a déjà 80 volumes in-folio de coupures de journaux, une collection complète de brochures de guerre, etc., etc.

(2) En 1900, l'Allemagne a fait, à Paris, une démonstration significative de la puissance de sa librairie. Depuis lors, cette puissance s'est accrue dans des proportions inouïes. Dans toutes les capitales et dans tous les centres intellectuels du monde, elle s'affirmait. Contrairement à ce qui se passe chez nous, les maisons d'édition et les rédactions de périodiques sont accueillantes pour les auteurs ; la publicité payait tout, et au delà, en argent et en influence. La librairie allemande a été un des principaux organes de la pénétration pacifique. Elle est devenue, depuis la guerre, un moyen formidable de propagande.

(3) Après la guerre, une revision de l'action française sous ce rapport s'imposera.

heurtée dans la majorité des pays neutres au bon sens des citoyens autant qu'aux amitiés traditionnelles pour nous en pour nos alliés. Elle a commis des fautes de mesure, de goût et de tact. Enfin, elle a soutenu une cause indéfendable. Sachons profiter de la leçon.

A l'heure qu'il est, la propagande de guerre est virtuellement terminée. Les sièges sont faits. Les Allemands en ont eux-mêmes le sentiment. Ils cherchent à se rendre compte des causes de leur échec. Ils récriminent moins, ils réfléchissent, et ils se demandent s'il ne vaut pas mieux refaire ce qu'ils ont défait et se préparer à reprendre l'activité pacifique au point où la mégalomanie guerrière de leurs gouvernants l'a interrompue.

J'ai pensé qu'il serait utile de signaler une ou deux des critiques d'Allemands sur leur propre propagande. Je sais qu'en traduisant et en résumant des articles de journaux, au lieu de les *reproduire en fac-similé*, je vais au-devant d'un double reproche des « ultra-scientifiques » allemands. Mais je ne me servirai que d'articles signés; j'indiquerai exactement le lieu et la date de la publication; je traduirai de façon à satisfaire le plus méticuleux des cuistres, en sacrifiant, si je ne puis l'éviter, la bonne forme française; je résumerai, enfin, sans faire violence au contexte voulu par l'auteur et sans supprimer des réflexions désagréables pour nous ou pour nos alliés, en prenant soin de marquer les passages ou les mots qui ne sont pas de moi.

I

LES ATROCITÉS ALLEMANDES EN BELGIQUE

(*Brochures de guerre à l'usage de l'étranger, par H. M.*)

En Belgique, les Allemands ont commis des crimes de lèse-humanité. Les témoignages officiels et non officiels belges leur interdisent de nier. Les faits sont là, tristement éloquents, et ces faits les accusent. Il ne leur reste que l'expédient de l'excuse.

Leur thèse est celle-ci: L'armée allemande a eu à se défendre contre les horreurs d'une *guerre de francs-tireurs*. Les actes qu'on lui reproche sont des actes de représailles et de

légitime défense, rendus inévitables par la résistance organisée des civils belges. La Belgique nie selon l'adage : *si fecisti, nega :* elle ment en présentant la guerre des francs-tireurs comme une invention allemande. L'étranger a cru et répété les allégations belges. *Il est donc utile de montrer à nos adversaires dans les pays neutres et ennemis* que la Belgique les trompe (1).

Pour nous autres (Allemands) point n'est besoin de le prouver. Car, depuis longtemps, nous croyons non pas à tout ce que *racontent les journaux*, mais à ce que nous disent les communiqués de notre commandement et les témoignages unanimes de nos combattants (2).

A l'usage des neutres et des ennemis on a donc composé des « brochures de guerre », autrement dit des brochures de propagande. Une de ces brochures vient de paraître dans les

(1) Le gouvernement allemand a fait sienne cette thèse (*Die völkerrechtswidrige Führung des belgisch-n Volkskrieges*, publié par la *Gazette générale de l'Allemagne du Nord* au début de juin 1915). Un littérateur bien connu, Herbert Eulenberg, avait polemiqué sur ce sujet avec Romain Rolland (*Gaz. de Cologne*, sept. 1914). S'étant attiré une verte réplique, il déclare R. Rolland « hors d'état d'entendre raison » ; il déclare de même M. E. Waxweiler « un penseur totalement égaré par un sentiment national unitatéral ». Dans son article (publié dans le *Neues Wiener Journal* du 9 mai 1915), il ne va pas jusqu'à dire que le crime des Belges était leur patriotisme ; mais il prétend que ce patriotisme avait été faussé (*irregeleitet*). Il veut bien comprendre que les Belges irrités aient résisté à l'envahisseur, qui, lui, après 40 ans de paix, aurait pris trop à cœur cette résistance. Il veut bien se rappeler le franc-tireur tyrolien Andreas Hofer, et le mot de Bismarck : « Chapeau bas devant le franc-tireur jusqu'au gibet, mais il ne sera pas moins pendu. » La guerre des francs-tireurs est humaine, compréhensible, vive parfois, pardonnable, mais les lois de la guerre la condamnent, et la guerre est cruelle. Donc il n'y a pas lieu de pleurnicher (*jammern und zetern*). — Alors intervient un juriste, un Dr Richard Grusshoff, lequel publie *Belgiens Schuld, zugleich eine Antwort an Prof. Dr Waxweiler*, Berlin, chez G. Reimer, mai 1915 (*La culpabilité de la Belgique répondant en même temps au Prof. Dr W.*). Celui-là veut prouver que le gouvernement belge a voulu et favorisé la guerre des francs-tireurs en maintenant une garde civique et en faisant prendre à des soldats le costume civil ! Les quotidiens allemands avaient déjà ressassé les mêmes arguments (voir nos 424 et 447, 20 avril et 3 mai 1915 de la *Gazette de Cologne*, qui cite également des journaux flamands). MM. Waxweiler et Fuglister (voir le *Journal de Genève* du 5 mai 1915 « Un témoin ») ont convaincu les neutres plus que la *Gazette générale* (officieuse) *de l'Allemagne du Nord*. Le *Berliner Tageblatt* (15 mai 1915) approuve la méthode qui ne se contente pas de traiter les accusations de mensonges, de calomnies, de fantaisies, mais qui « prouve ». Or, si on enlève au livre du Dr Grusshoff le hors-d'œuvre (prétendue violation de la Belgique par la France, exécutions de commerçants allemands au Maroc, etc.), ce juriste ne fait autre chose que traiter d'inventions les constatations de la commission officielle belge. Néanmoins, il a suggéré à son gouvernement l'idée de regarder la soi-disant guerre des francs-tireurs belges à la lumière des conventions de la Haye. Suivant son habitude, la diplomatie impériale a méconnu les règlements auxquels elle a souscrit, ou cherche à les interpréter, après coup, à sa façon. (Voir le journal *le Temps*, 8-VI-1915).

(2) Phrase empruntée à l'article dont nous rendons compte ici. Cet article a paru dans la *Gazette de Francfort* du 25 octobre (édition du soir) ; il porte le titre : *Kriegsschriften für das Ausland*, et est signé H. M. Les passages et les mots soulignés ou en petit texte sont traduits de l'article même.

Etablissements allemands d'édition de Berlin et de Stuttgart, sous le titre : *La Guerre des francs-tireurs en Belgique. Aveux de la presse belge* (1).

La brochure est anonyme.

Son apparition a suggéré à un correspondant de la *Gazette de Francfort* — H.M. — des considérations générales sur les conditions que doivent remplir les publications de ce genre pour être efficaces :

Celui qui veut convaincre un ennemi ou un neutre sceptique, tiède, malveillant, doit, dans ses écrits, satisfaire à une série d'exigences dont notre littérature de guerre destinée à l'étranger n'a pas tenu compte suffisamment et que ne remplit pas davantage la nouvelle brochure.

Retenons l'aveu ; venant d'un Allemand, il est doublement précieux, car il implique la condamnation de toute la propagande « colossale », par laquelle la presse d'Outre-Rhin comptait violenter les consciences neutres.

Il n'y a dans la nouvelle brochure allemande que des *traductions*, aucun document n'est cité dans sa langue originale. De ce fait, *sa valeur documentaire*, dit H. M., *est très diminuée; elle n'est d'aucune utilité pour renseigner l'étranger; elle ne prêchera que des convertis.*

Nous pourrions nous en tenir à ce jugement péremptoire, et classer le nouveau factum avec tous les autres édités en Allemagne sur le même sujet. Cependant, les considérants du critique méritent que nous nous y arrêtions un instant.

Le critique allemand a raison d'insister sur la nécessité de donner les documents utilisés dans la langue même dans laquelle ils ont été conçus. Les traductions peuvent aider le lecteur qui ignore les langues étrangères, mais elles ne remplacent jamais la forme première. Dans l'espèce, l'enjeu est trop important et n'admet pas les à peu près d'une version, fût-elle faite par un maître. Il suffit d'un seul contresens pour que le doute surgisse et rende illusoire toute tentative de convaincre.

Les Allemands ont conscience, enfin, que leur cause se plaide devant un monde soupçonneux et prévenu. Ils savent que l'Allemagne n'a pas d'amis. Comment combattre cette

(1) *Der Franktireurkrieg in Belgien. Geständnisse der belgischen Presse mit 4 Abbildungen.* Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart et Berlin.

méfiance universelle? Le critique allemand répond : *par tous moyens de la documentation scientifique.*

Qu'on illustre abondamment et scientifiquement toutes les publications destinées à l'étranger. Cela se fait, de nos jours, facilement et à bon marché. Il ne faut pas craindre la dépense, lorsqu'il s'agit de convaincre l'étranger méfiant. Qui veut la fin doit vouloir les moyens. Si l'éditeur n'en dispose pas, que l'Etat fasse les frais. D'ailleurs, les écrits de ce genre doivent être inspirés par les autorités, rédigés à l'aide de leurs abondantes archives, subventionnés par elles très largement, afin que, malgré la riche documentation, on puisse les vendre à un prix très bas.

Ce sont là, en vérité, des idées fort justes.

Par documentation scientifique, le journaliste allemand entend la reproduction du document en fac-similé. Les Allemands eux-mêmes n'ont pas encore découvert de procédé plus « scientifique ». Cela ne les a pas empêchés naguère de prétendre sans valeur des fac-similés de carnets de route allemands plus que compromettants, sous prétexte « qu'on photographiait un document apocryphe aussi facilement qu'un document authentique (1) ».

H. M. aurait souhaité que l'auteur de la brochure sur « la guerre des francs-tireurs en Belgique » reproduisît, outre *les textes originaux des journaux belges et hollandais*, les *fac-similés* des articles dans lesquels cette guerre était « avouée » par des journalistes soi-disant belges. En quoi cela aurait-il servi la thèse de la brochure? Après nous avoir affirmé que les Allemands ne croient pas aux *racontars des journaux*, pourquoi les neutres y croiraient-ils? Les journalistes n'en voudraient pas à H. M. s'il avait osé prétendre que des articles de journaux sont une documentation scientifique très sujette à caution, peut-être même pas scientifique du tout dans le sens propre du mot. Sans avoir passé par quelque séminaire philologique allemand, où l'on apprend à disséquer et à interpréter des textes, les neutres et les ennemis savent ce que valent des comptes-rendus de journaux. Et puisque la presse allemande — (je parle des journaux réputés sérieux, la très officieuse *Gazette Générale de l'Allemagne du Nord* en tête) — n'a cessé, depuis que dure la guerre, de dénoncer les jour-

(1) Le professeur docteur Hollmann, de Berlin, dans *la Gazette de Cologne* (n° 460) du 6 mai 1915 (édition de 4 heures, 1re page).

naux ennemis, et même beaucoup de journaux neutres, comme « mensongers », pourquoi les neutres attacheraient-ils foi à une argumentation basée entièrement sur des extraits de journaux décriés ?

H. M. reproche à l'auteur anonyme de la brochure sur « la guerre de francs-tireurs en Belgique » de s'être servi *exclusivement* de coupures de journaux belges et hollandais. Par contre, il l'approuve d'avoir négligé tous autres témoignages, notamment *les dépositions de témoins faites sous serment.* Ces dépositions, dit-il, *n'ont qu'une valeur d'amateur.*

Les adversaires objecteront toujours que les témoignages des soi-disant témoins oculaires, même assermentés, peuvent être provoqués par la prévention, par l'obséquiosité, par la force, et influencés par des erreurs d'observation ou par des défaillances de mémoire. Nous-mêmes n'élevons-nous pas cette objection contre les témoignages de témoins oculaires invoqués par nos adversaires ?

Là encore, le critique allemand fait un aveu typique. La *Gazette Générale de l'Allemagne du Nord* a suspecté, par cette même objection, les rapports officiels des gouvernements anglais, français et belge. Moins loyale que notre critique, elle fait, cependant, le plus grand cas des dépositions faites sous serment, quand celles-ci sont favorables à la cause allemande. Nous enregistrons donc avec satisfaction cette mise au point indirecte des démentis du journal officieux allemand par un Allemand. Elle justifie la méfiance des neutres à l'égard de ses démentis intéressés. La fidélité allemande tant vantée aurait-elle perdu tout respect de la parole jurée?

Les petites fautes de traduction nuisent à l'effet voulu. Si elles sont involontaires, l'auteur est taxé de négligence. Les fautes d'interprétation, même légères, sont imputées à son ignorance. Dans l'un et dans l'autre cas, il perd en autorité. Le correspondant de la *Gazette de Francfort* reproche avec raison ces menus manquements à l'apologiste des atrocités perpétrées en Belgique. Celui-ci a, en outre, commis des fautes et des omissions de dates ; il a estropié des noms propres; bref, il ne s'est pas astreint à *la très minutieuse exactitude*, qui est de rigueur, selon H. M., dans une brochure de propagande.

Un autre travers à éviter dans les écrits de ce genre, c'est *la passion*. Sans doute, celui qui accuse l'ennemi d'atrocités

exercées sur les siens, aussi bien que celui qui cherche à s'en défendre, se laisse aisément emporter par l'indignation. C'est naturel, c'est humain, mais, ici, c'est contraire au but poursuivi. Il ne s'agit pas, en effet, de se plaindre de l'ennemi auprès des neutres, ni de vouloir forcer leur opinion, mais de leur fournir très simplement des faits et de leur laisser le soin de juger par eux-mêmes à l'aide de ces faits. Les faits sont éloquents. Les neutres auxquels, principalement, on tient à les soumettre sont gens intelligents et encore impartiaux, puisque ceux qui ont pris parti ne voudront écouter aucun plaidoyer, ni pour, ni contre. Donc, conclut H. M., et nous ne pouvons que nous ranger à son avis, que le ton soit calme et l'exposé des faits simple, si l'on veut que la propagande porte.

Point n'est besoin, enfin, qu'une brochure de propagande soit *prolixe*, au contraire. Le neutre qui s'attarderait à lire un éloge des vertus guerrières allemandes, et qui dépenserait un franc ou plus pour acheter un volume sur ce sujet, a déjà des sympathies pour l'Allemagne. Aussi bien n'est-ce pas lui qu'on veut gagner, mais celui qui, indifférent ou hostile, ne regardera pas, cependant, à dépenser quelques sous dans un kiosque de journaux ou à la gare pour acheter le petit fascicule bien présenté, léger, facile à mettre en poche, qu'il lira dans le train ou à quelque court moment perdu de sa journée.

Est-ce parce que les publications de guerre des Alliés étaient « scientifiquement » documentées, brèves, bon marché et bien présentées que les neutres les ont lues et qu'ils y ont cru ? Ce qui avant tout les a gagnés à notre cause, c'est l'évidente justice de la cause des Alliés. La cause allemande, au contraire, est et restera mauvaise. Les neutres qui y croyaient en sont revenus.

En résumé, le correspondant de la *Gazette de Francfort* condamne *a limine* la nouvelle brochure destinée à accréditer dans le monde la légende allemande des francs-tireurs belges. Puisqu'il sait donner de si bons conseils, que ne traite-t-il mieux, à son tour, le même sujet ? Peut-être se rendrait-il compte définitivement de l'impossibilité de la tâche. Il voudrait aussi que quelqu'un écrivît une brochure semblable sur *la campagne de mensonges de la presse ennemie*. Pour ce travail, la méthode scientifique exigerait, je pense, que fussent établies au préalable la bonne foi et la véracité de la presse

allemande et de l'Agence Wolff. Or, il y a des mois que le Professeur Bücher, de l'Université de Leipzig, a mis à nu « la conscience honteusement insuffisante du devoir de la presse de dire la vérité, rien que la vérité (1) ».

II

LA HAINE CONTRE L'ANGLETERRE

(*L'Angleterre, son développement politique et intellectuel, par Eduard Meyer*, Stuttgart, chez Cotta.)

Dès le début de la guerre, un mot d'ordre parcourut l'Allemagne entière : haïssons l'Angleterre. Les gens s'abordaient dans les rues avec cette patriotique malédiction : « Dieu punisse l'Angleterre. » Aux coins des rues, les camelots vendaient des timbres humides : « Dieu punisse l'Angleterre ! » Les fournisseurs l'imprimaient sur leurs papiers d'emballage. On le lisait partout, dans tous les lieux propres et malpropres, sur des bijoux et sur des gâteaux.

Puis, un M. Lissauer lança son *Cantique de la Haine* (2). Ce fut un joli succès. Les tailleurs pour hommes ne purent retirer assez vite de leurs devantures et de leurs catalogues les « overcoats », « cutaway », etc..., etc..., indispensables naguère pour attirer la clientèle.

Aujourd'hui, c'est le repentir. Un collaborateur de la catholique *Gazette populaire de Cologne* (*Kölnische Volkszeitung*) demande qu'on se garde bien d'insérer le triste poème de Lissauer dans les livres destinés à la jeunesse. Aux adultes, le *Berliner Tageblatt* tient à faire savoir (3) qu'il n'avait pas caché le dégoût que lui avait inspiré le cantique stupide dès son apparition. Le journal berlinois voit dans cette campagne de haine

(1) *Gazette de Cologne*, 29 mai et 9 juin 1915. Voir aussi la riposte violente de M. Stoffers, *Die Presse und der Krieg* (Düsseldorfer Zeitung), si violente qu'elle corrobore le jugement de Bücher. — Un critique d'art, M. Siegfried Jacobson, avait dit, dans le n° 29 (22-VII-1915) de sa revue *Schaubühne* (la Scène), ceci : « Notre victoire est achetée trop cher et nous l'aurions eue sans la guerre, si nos journaux, en tant qu'ils ont réellement de l'influence, ne s'étaient pas, pour la plupart, mis au service d'accapareurs sans scrupules, mais à celui de l'esprit, de la liberté et de l'humanité. » La *Gazette de Cologne* (du 6-VIII-15) publie cette appréciation courageuse sous le titre : *Une imprudence*, et en l'accompagnant de commentaires de son crû.

(2) Un « poète » de Karlsruhe, du nom de Vierordt, en a commis un autre dont voici une strophe : « O toi, Allemagne, hais maintenant d'un sang glacial ; égorge des millions de l'engeance diabolique, dussent les chairs fumantes et les ossements humains s'entasser comme des montagne, jusques aux nues. »

(3) Le 10 août 1915.

une manifestation déplorable et intéressée des gens de l'arrière. Les hommes dans les tranchées, dit-il, ne connaissent point cette haine, et il reproduit, à l'appui de son opinion, une lettre qu'un soldat « devant Arras », du nom de Hans Schlemmer, a dédiée « à l'album des guerriers de l'arrière (1) ».

Après les camelots et les poètes, un professeur d'Université a entonné la trompette de la haine, en publiant un volume contre l'ennemie méprisée et méprisable, l'Angleterre.

M. Eduard Meyer est professeur d'Histoire ancienne à l'Université de Berlin. Il occupe la chaire qu'illustrait avant lui Théodor Mommsen. Il est, naturellement, membre de l'Académie des Sciences de Berlin. C'est un grand savant. Son « Histoire de l'Antiquité » est une œuvre très personnelle, très solide, et décisive pour l'historiographie en général.

M. Eduard Meyer est un personnage. Il est conseiller intime du Gouvernement. Ce titre en lui-même est purement honorifique, mais M. Eduard Meyer est, paraît-il, bien en cour. Il a été dans son jeune temps précepteur dans une famille anglaise à Constantinople. Il s'est spécialisé dans les recherches sur l'antiquité des peuples d'Orient. Or, l'empereur a un faible très marqué pour ces contrées. A la table impériale, où M. Meyer est convié de temps à autre, la conversation entre l'hôte et le professeur roulait, sans doute, moins sur les monuments de la Susiane et de l'Assyrie que sur les possibilités de gagner ces régions à l'influence allemande. Le byzantinisme de Guillaume II n'est pas qu'une marotte d'un empereur mégalomane, mystique et théâtral. Ses conseillers ont eu soin de l'étayer de visées politiques très réalistes sur Constantinople et Bagdad. Mais, dit-on, l'empereur se montrait timoré. Il consentait bien de temps à autre à des coups d'éclat, mais aussitôt il reculait épouvanté devant les conséquences possibles de ses algarades.

M. Eduard Meyer est né, je crois, dans la ville libre de Hambourg. Il a pour femme une Suissesse française. Il a voyagé. Il est historien de profession. On pouvait donc supposer chez lui un esprit sinon démocratique ou cosmopolite, du moins large et tolérant à l'égard de l'étranger. Or, M. Eduard Meyer n'a pas cet esprit. La puissance allemande, qu'il constate surtout à l'Université et à l'Académie des Sciences de

(1) Le 18 août 1915.

Berlin, l'a hypnotisé. Non seulement il a signé l'indigne manifeste des 93 (que bon nombre de savants allemands n'ont pas signé), mais il s'est cru obligé d'écrire un livre de haine contre l'Angleterre. Ce livre doit même paraître, si ce n'est déjà fait, dans une édition populaire. Le savant veut faire de la propagande. Il tient à se joindre à ceux qui prient Dieu de châtier l'Angleterre et qui hurlent dans la rue le cantique de Lissauer.

Son livre n'a pas eu une bonne presse.

Le 20 septembre, le *Berliner Tageblatt* en a donné une analyse très complète, qui se termine par les restrictions significatives que voici :

L'ouvrage d'Eduard Meyer sur l'Angleterre est un livre foncièrement personnel. C'est là l'avantage et le danger de son travail, si on le considère comme une production scientifique. L'historien fait de de l'évolution de l'Etat anglais et de la politique anglaise une description poignante incontestablement, passionnée et pleine de tempérament. Mais, en même temps, il jette dans le peuple un livre de haine, rempli d'attaques morales les plus violentes contre l'Angleterre ; voilà ce qui demeure regrettable. Il ne peut être du devoir ni des poètes, ni des savants allemands d'écrire, en prose ou en vers, des « cantiques de haine » contre nos ennemis, mais il est de leur devoir de construire des ponts en vue d'une future collaboration pacifique et scientifique (1).

Quelques jours après, un angliciste réputé de l'Université de Munich, le professeur Sieper, en publia, dans le même journal, une critique indirecte sous le titre « les devoirs du patriotisme ». Toute manifestation patriotique a pour premier devoir la vérité, l'objectivité et la justice. Certes, il n'est pas toujours facile de s'y conformer, surtout dans les premiers moments d'une tempête patriotique. Les effets destructifs, inévitables et douloureux de la guerre achèvent de troubler la sérénité du jugement même chez des hommes très sensés, bien équilibrés et sincères. Et il continue :

Au futur historien la littérature de guerre de nos jours n'apparaîtra pas toujours sous un aspect agréable. Il est tout à fait impossible de dire en quelques mots les fautes et les calomnies dépourvues de goût et de critique qu'a produites la littérature de guerre contre l'Angleterre. Un procédé souvent employé dans les écrits de guerre

(1) Cette critique est signée : Karl Georg Wedriner.

dirigés contre ce pays consiste à le faire juger par ses propres chefs intellectuels et par ses réformateurs sociaux. On recueille les opinions de ces hommes qui, portés par un enthousiasme moral, ont entrepris, dans leurs œuvres, la lutte contre le mensonge, l'indignité et l'hypocrisie afin de rendre leur peuple plus noble, plus sage et plus parfait. Déjà avant la guerre on a pratiqué cette méthode par trop facile. D'autres, surtout des auteurs qui se connaissent en affaires, cherchent à flatter la vanité nationale en soulignant des antithèses, telles que « mercantis et héros », « boutiquiers et guerriers », « femmelettes et hommes » (1) : de pareilles formules obtiennent le succès que cherchaient leurs auteurs. Heureusement, des hommes connus en Allemagne ont protesté contre ce genre de polémique. Dans d'autres ouvrages on essaye de comprendre et d'expliquer l'évolution politique de l'Angleterre, son avènement à la domination du monde et son rôle dans la guerre mondiale par l'étude du pays et de ses habitants ainsi que des facteurs qui ont influé sur son histoire. Bien entendu, il faut examiner les ouvrages de ce genre pour se rendre compte, tout d'abord, si l'image du pays et de ses habitants est exacte. Là encore, l'examen consciencieux ne donne pas toujours un résultat favorable. Les fausses généralisations, les jugements partiaux et exagérés qu'on trouve dans le livre si souvent mentionné ces temps-ci d'Eduard Meyer, professeur titulaire d'Histoire Ancienne à l'Université de Berlin, sont peu propres à rehausser le respect pour la science allemande.

Nos écrivains politiques, qui aiment sincèrement leur patrie devraient s'imposer, outre la stricte objectivité, une certaine mesure de réserve et de retenue prudentes. Le manque d'éducation qu'on reproche si souvent à notre façon de concevoir les problèmes de la politique mondiale apparaît encore dans bien des discours et dans bien des écrits, dont les auteurs ont tenu compte insuffisamment de l'effet que devaient produire leurs manifestations chez d'autres partis et chez d'autres peuples. L'écrivain politique, a-t-on dit jadis, se reconnaît à ce qu'il ne dit pas. La faculté d'entrer dans le sentiment qui a dicté une conception différente, la vue large qui cherche à peser également l'effet produit au loin, la réflexion froide, le sens des proportions, voilà des exigences auxquelles un écrivain politique qui veut réellement rendre service à son pays ne saurait se soustraire impunément.

Les remarques irréfléchies faites dans certains milieux et le verbiage effréné des hyperpatriotes sur notre puissance ont contribué, depuis des années, à éveiller la méfiance et la crainte chez les peuples dont les sentiments à notre égard ne sont pas hostiles. Et lorsque la

(1) *Händler und Helden ; Krämer und Krieger ; Memmen und Männer*, l'allitération de ces antithèses ne peut se rendre en français.

guerre éclata, les condamnations en bloc et sans examen, les manifestations bien intentionnées, mais partiales et imprévoyantes de savants et de corporations allemandes, les articles inutiles de calomnie dans les quotidiens et dans les revues ont fait l'affaire des agitateurs à l'étranger.

A en croire l'auteur de cet article, les excès propagandistes ont fait beaucoup de tort à l'Allemagne elle-même (1).

Acceptons-en l'augure et revenons au livre de M. Eduard Meyer.

Le 14 novembre dernier, la *Gazette de Francfort* consacra au livre de M. Eduard Meyer trois longues colonnes. Le choix du numéro du dimanche et l'insertion en première page indiquent l'intention du journal de recommander l'article de son collaborateur, le Dr B. Guttmann, à la lecture attentive de sa clientèle (2).

Avec une franchise un peu désabusée, M. Guttmann constate que la science, oubliant le travail du passé, n'a pas su garder, sous le choc de cette guerre, la sereine indépendance que lui imposait son objet essentiel et suprême, la recherche de la vérité. « Comme si l'événement avait subitement dessillé leurs yeux, des philosophes, des historiens, des littérateurs se sont mis à peindre le monde tout autrement que par le passé. A voir les divergences dans l'interprétation des documents officiels récents par les experts des divers pays, on se demande si les méthodes scientifiques ont une valeur quelconque, puisqu'elles n'ont pas servi d'antidote aux préjugés de ceux qui ont passé leur existence à les rechercher et à les appliquer. » Certes, M. G. n'approuve pas les savants allemands d'avoir

(1) Un exemple parmi beaucoup d'autres.

Le *Berliner Lokal Anzeiger* s'est fait télégraphier d'Athènes le 31 août 1915 : « Quelques brochures de guerre publiées en Allemagne et traitant du partage du monde ont fait malheureusement beaucoup de tort ici. Une certaine partie de la presse, qui sympathise avec l'Entente, se sert de ces brochures pour convaincre le public grec du soi-disant danger allemand. Une brochure de Franz Köhler sur les « conditions dans les Balkans » refuse à la Grèce tous les droits sur la Macédoine. Elle a été donnée en traduction par l'*Hestia*. L'effet en a été des plus déplorables, d'autant plus qu'on a prétendu que l'ouvrage de Köhler démentait catégoriquement les déclarations de l'ambassade allemande à Athènes.

(2) Clientèle d'affaires et d'opinions libérales, comme celle du *Berliner Tageblatt*. M. E. M. professe pour cette clientèle le dédain qui est de tradition dans les universités allemandes.

(3) Le frère de M. Eduard Meyer, qui a vécu pendant trente ans en Angleterre entouré d'estime et chargé d'honneurs, enseigne aujourd'hui la philologie celtique à l'Université de Berlin. Il est parti en Amérique « en mission », au début de la guerre, afin de prêcher parmi les Irlandais des Etats-Unis la croisade contre l'Angleterre.

fait savoir par l'agence Wolff qu'ils rejettent loin d'eux les distinctions conférées à leur mérite par les confrères étrangers. Mais ce sont, d'après lui, les savants français qui ont montré le plus de haine en excluant de leurs académies les savants allemands. Et M. Bryce, historien et chercheur, a commis, dit-il, un véritable crime, en dénonçant au monde les atrocités allemandes en Belgique d'après les dépositions « des cerveaux surchauffés des Belges excités jusqu'à la démence », et sans avoir entendu les « accusés, c'est-à-dire les soldats allemands » !

Après avoir signalé l'hypnose générale qui a frappé les esprits les plus scientifiques, M. G. en est lui-même victime vis-à-vis des savants français et anglais. M. G. est un Allemand de la génération qui a grandi dans l'empire créé par Bismarck et façonné par Guillaume II. L'éducation nationaliste, avec toutes ses contingences qui constituent la Kultur, a rendu les intellectuels allemands incapables de réagir, à l'occasion de cette guerre, contre l'hypnose patriotique ou raciale. Le démenti le plus frappant à l'universalité de la science n'a-t-il pas été préparé et donné par les maîtres et les disciples de la science allemande ?

Pour M. Guttmann, donc, personne — après M. Bryce, toutefois, — n'a péché à l'égard d'une nation étrangère aussi gravement que M. Eduard Meyer, l'auteur du plus répandu et du plus important des pamphlets lancés contre l'Angleterre par les Allemands. « D'abord son livre est ennuyeux, « dull », comme disent les Anglais. L'attrait du style en est médiocre. Mais surtout la compétence scientifique de M. Eduard Meyer est nulle. Le savant historien de l'Antiquité n'a pas puisé à des sources directes. Il n'a pas assez séjourné en Angleterre pour en parler en connaissance de cause. Une faute d'interprétation assez typique prouve que M. Eduard Meyer ne possède pas une expérience très étendue de la langue anglaise (1). C'est très fâcheux pour quelqu'un qui écrit sur l'Angleterre. Plus fâcheuses encore dans le livre d'un savant professeur sont les généralisations hâtives et fausses, que l'on passerait, à la rigueur, aux plumitifs de la littérature éphémère des gazettes. Il n'est pas vrai, riposte M. Guttmann, que dans la littérature populaire de l'Angleterre, dans les livres d'écoliers et jusque

(1) Il entend *rich red blood* du sang des peaux-rouges.

sur les couvertures des cahiers, les Allemands aient été représentés, longtemps avant la guerre, comme des barbares sanguinaires (1). »

« M. Eduard Meyer est mal venu, aussi, de parler des *pratiques corrompues* et de *l'absence de scrupules* de l'Angleterre du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle. Les princes allemands, ceux de Prusse notamment, *n'ont pas puisé dans le petit catéchisme les principes de leur politique et de leur conduite.* Les Allemands de nos jours ont bien des choses à apprendre pour pouvoir juger équitablement la politique mondiale des Romains, des Français et des Anglais. Rien ne le démontre plus péremptoirement que l'opinion erronée que se fait M. Eduard Meyer de l'Etat et de la politique de l'Angleterre moderne. Dans cet *Etat de gardiens de nuit*, il n'y a pas d'Etat, le mot même « State » n'a pas cette signification, dit M. Eduard Meyer, — pas de liberté, pas de personnalité. L'Anglais a un *home*, mais pas de patrie. Le Parlement ne fait qu'entraver la marche régulière des affaires. Les Ministres sont le jouet des partis qui font la politique extérieure. Le roi ne compte pas. L'armée ne marche que lorsque les soldats sont ivres. »

M. G. n'a pas voulu, je pense, excuser M. Eduard Meyer, en prouvant son impuissance à égaler M. Bryce. Celui-ci est précisément un de ces savants indépendants, formés en dehors des Universités officielles, comme les Hume, les Gibbon, les Grote, les Carlyle, les Darwin, les Spencer, d'autres encore, dont le professeur berlinois ignore, pour la circonstance, la valeur et l'influence. M. Eduard Meyer, lui, est un savant officiel et domestiqué ; il est fonctionnaire et courtisan. Son idéal c'est Bismarck, traitant le Reichstag à coups de cravache ; c'est un monarque despote à la façon orientale, et c'est, au service des deux, un militarisme tout puissant qui fait la police à l'intérieur et au dehors.

Le critique de M. Eduard Meyer redoute un pareil régime pour l'Allemagne. Comme nous le comprenons !

Nous pouvons le croire lorsqu'il estime que ce livre sur l'Angleterre produira, en Allemagne même, un effet contraire à celui qu'escomptait le doctrinaire ébloui de l'Université de Berlin. On craint dans les milieux libéraux et socialistes que cer-

(1) Corroborons, en passant, ce démenti, en l'étendant à la France, que M. Eduard Meyer veut bien comprendre dans la même accusation.

taines mesures gouvernementales rendues nécessaires par l'état de guerre ne se continuent au delà (1). Le ministre de l'Intérieur de Prusse, von Lœbell, n'a-t-il pas entrepris d'alimenter d'office toute la petite presse d'articles et de nouvelles rédigés dans ses bureaux, afin de préparer dès maintenant les élections qui se feront aussitôt après la conclusion de la paix (2)? Les hobereaux et les pangermanistes ont préconisé, avec l'assentiment de la censure, les contraintes les plus saugrenues de la liberté politique, allant jusqu'à traiter de mauvais patriotes ceux qui nourrissent des sentiments démocratiques ou qui, comme les socialistes, ont fait leur devoir patriotique pour des motifs et dans un but différents de ceux des nationalistes.

Les journaux allemands de ces derniers temps ont fourni maintes preuves qu'on commence en Allemagne à avoir honte des excès commis par le chauvinisme délirant. « La haine est une passion vile et avilissante; elle empoisonne l'âme populaire ; elle énerve la résistance au lieu de l'exciter ; elle dénote non pas la force, mais la faiblesse d'une nation qui s'en inspire pour combattre (3). »

M. Eduard Meyer n'a pas seulement commis une mauvaise action, il a rendu un très mauvais service à son pays.

On dit que beaucoup de ses collègues, qui ont signé avec lui l'incompréhensible manifeste des 93, regrettent d'avoir laissé surprendre leur signature. Tardif repentir pour des savants si sûrs d'eux-mêmes ! Les Universités allemandes se faisaient gloire, naguère, d'attirer à elles une importante clientèle étrangère. Les Anglo-Américains surtout y venaient en grand nombre. M. Eduard Meyer s'en est souvenu, mais pour proclamer que la science anglaise n'existait ni dans les Universités, ni en dehors. En fournissant par cette affirmation la preuve que la science allemande était elle-même sujette à de

(1) Voir *Revue des Sciences politiques*, 15 oct. p. 213.

(2) Cette fameuse circulaire date du 19 avril 1915. Tandis que les journaux conservateurs, et même la *Gazette de Voss* et le *Lokal Anzeiger*, defendaient ou cherchaient à justifier un si monstrueux étranglement de la presse et de l'opinion publique, les journaux libéraux le jugèrent sévèrement. Sans une indiscrétion du journal socialiste *Vorwärts* (27 oct.), nous ne connaîtrions pas ce chef-d'œuvre bureaucratique. *L'Humanité* du 1er novembre l'a publié in extenso en traduction française.

(3) Ainsi en juge la très conservatrice *Kreuzzeitung*, au grand étonnement du *Berliner Tageblatt* (22 nov.), qui se rappelle, à ce propos, avoir été couverte de boue pour s'être élevé contre « les prédications et les cantiques de haine ».

très graves défaillances historiques, il aura, pour longtemps, éloigné des foyers scientifiques d'Outre-Rhin ceux qui s'en étaient faits les meilleurs missionnaires. Les discours élogieux et sympathiques qu'il a prononcés naguère dans un congrès à Londres et les conférences qu'il a accepté de faire à Harvard, décrié depuis par les journaux allemands comme une pépinière de la germanophobie, ne font qu'accentuer sa malveillance.

Les commerçants et les industriels allemands sont désireux, nous le savons, de trafiquer à nouveau, après la guerre, sur les marchés du monde. Il est certain qu'ils n'y trouveront plus le même accueil, ni la même liberté qu'avant. En présence d'un bloc de puissances décidées à ne plus laisser s'exercer l'intimidation en faveur de leurs entreprises, que pourront désormais les pionniers de la richesse nationale allemande ? Une colère allemande aurait été passagère et pardonnable. La haine allemande est devenue la haine des Allemands ; elle sera d'autant plus tenace que les Allemands auront mis plus de soin et de méthode à la cultiver.

Avec quelle confiance, enfin, les intellectuels allemands espèrent-ils voir leurs avances reçues par les confrères étrangers ? L'Histoire nous enseigne que la raison du plus sage et le temps ont couvert souvent d'un oubli indulgent les explosions d'une colère populaire. M. Eduard Meyer a consacré de sa haute autorité un « odium germanicum » (1) que les nations civilisées auront de la peine à oublier.

Erreurs de forme, de psychologie, de tactique, ce sont toutes ces erreurs ensemble, et quelques autres en plus, qui ont fait échouer la campagne parallèle de la propagande allemande après un an d'efforts inouïs. L'Allemagne se rend compte aujourd'hui que le monde ne veut pas de sa « kultur », et elle commence à douter de la mission providentielle du pangermanisme mondial. Elle revient aux « pensées européennes »,

(1) « *Wir haben vor dem Kriege wahrlich lange genug unter der Predigt des Hasses gelitten, bis die Erlösungsstunde kam, da die Not des Vaterlandes die unheimliche Glut zum Erlöschen brachte* ». (Vraiment, nous avons souffert trop longtemps avant la guerre sous la prédication de la haine, jusqu'à ce que vînt l'heure de la délivrance, où le péril de la patrie éteignit l'inquiétante fournaise.) Cet aveu est emprunté à l'article de M. Gustave Gontermann dans la *Kreuzzeitung* (nov. 1915). — Cf. *Berl. Tageblatt*, 22 nov. 1915, déjà cité. Le feu sinistre n'est pas éteint à l'intérieur, il a jailli en flammes à l'extérieur, notamment contre les Anglais.

dont voici une formule : Deux dangers menacent le bonheur de la vieille Europe : l'encerclement par le slavisme et la suprématie maritime anglaise ; en affaiblissant la Russie, l'Allemagne aura sauvé la civilisation européenne et servi les intérêts de l'Angleterre ; cet « intérêt commun » rendra moins formidable, pense-t-elle, le règlement de la liberté des mers avec John Bull.

La manœuvre n'est pas nouvelle. La propagande en ce sens a commencé (1) ; il est à craindre qu'elle ne fasse long feu.

HENRY DELSOR.

(1) Un article anonyme de la *Deutsche Revue* (nº de novembre 1915), intitulé *Oeffentliche Meinung* (l'Opinion publique), est assez significatif à cet égard. L'interdiction de la censure de discuter, dans les journaux ou dans des réunions publiques, les objectifs de la guerre et les conditions de la paix avait pour prétexte d'empêcher l'opinion publique de se leurrer de chimères irréalisables. Aujourd'hui, le gouvernement tâte aussi bien l'opinion allemande que celle des neutres et des belligérants.

FEUILLETS

(1914-1915)

[Les notes ci-dessous ont été trouvées dans le sous-main d'un habitant de la Nièvre, décédé subitement il y a quelques semaines. Nous les reproduisons avec quelques changements qu'a demandés la famille.(J. B.).]

BÊTISE DES MÉCHANTS

Donc Guillaume II, dans ses calculs, n'avait pas pensé à cette possibilité : qu'un petit peuple comme la Belgique acceptât une lutte formidablement inégale plutôt que de s'humilier.

Nous tenons là une caractéristique de ces grands réalistes, par quoi ils périssent tous (aussi bien dans le privé) : *l'incapacité absolue de concevoir les mobiles nobles*, et de compter avec eux.

L'exemple le plus saisissant est Napoléon. Taine en a cité des traits extraordinaires : « Général Dumas, vous étiez de ces imbéciles qui croyaient à la liberté ? — Oui, Sire, j'étais et je suis encore de ceux-là. — Et vous avez travaillé à la Révolution, comme les autres, par ambition ? — Non, Sire, et j'aurais bien mal calculé, car je suis précisément au même point où j'étais en 1790. — Vous ne vous êtes pas bien rendu compte de vos motifs ; *vous ne pouviez pas être différent des autres ; l'intérêt personnel est toujours là* (1). » Cette conviction qu'il n'existe que des motifs bas résiste chez lui à tous les démentis que lui apportent les faits ; rien ne l'en décrochera, dit Taine, ni l'énergie opiniâtre des Anglais, ni la douceur inflexible du Pape, ni l'insurrection de l'Espagne, ni la

(1) Taine, *Régime moderne*, I, p. 90. Voir d'autres exemples dans la même page.

résistance des consciences catholiques, ni la défection graduelle de la France.

En somme, ce qu'on appelle des « réalistes » en politique, c'est des hommes qui omettent la moitié des réalités.

Notons bien que nous ne demandons pas à ces rapaces d'*admirer* la noblesse d'âme, de l'*approuver ;* nous leur demandons de comprendre qu'elle existe et qu'il faut en tenir compte, — quitte à la mépriser. Evidemment, il y a là une faculté de sortir de soi-même et de juger « objectivement » dont les méchants sont dépourvus.

Les bons sont plus intelligents ; ils savent que la bassesse existe, et ils comptent avec elle : Jésus avait compté avec Judas.

—

Il est peut-être une autre raison pour quoi Guillaume II ne pouvait pas concevoir qu'un petit peuple tînt tête à un grand plutôt que de s'humilier, c'est que cela n'est pas dans la tradition de sa nation ; quand la Prusse ne se croit pas la plus forte, elle s'incline : on se rappelle l'affaire d'Olmütz (1).

—

HYPOCRISIE DES RAPACES

Discours du comte de Schwerin à la diète prussienne (2) : « Nous avons été obligés par des ennemis jaloux à déclarer la guerre, non pour augmenter notre puissance, notre empire ou notre commerce, mais pour défendre notre patrie et nos familles ». C'est curieux, cette manie des conquérants modernes de refuser de passer pour tels et de raconter qu'ils se défendent (3). On dirait que la volonté pour un peuple d' « augmenter sa puissance » est devenue aujourd'hui quelque chose dont on doive rougir !... Ceux qui reculèrent jadis les bornes de leurs Etats n'avaient point de ces mauvaises hontes ; ils disaient : « Soldats, vous êtes nus, mal nourris... Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir ;

(1) Affaire dans laquelle la Prusse, objet, de la part de l'Autriche, d'un ultimatum semblable à celui dont la Serbie fut l'objet en 1914 de la part de la même puissance, céda sur toute la ligne (1850). Voir les manuels.

(2) Octobre 1914.

(3) « Ce n'est pas la conquête qui nous guide... Réduits à nous défendre, nous tirons l'épée, la conscience pure et les mains pures. » (Discours du trône de Guillaume II.) Récemment encore : « En mon âme et conscience, je n'ai point voulu cette guerre. » (Manifeste de Guillaume II à son peuple.)

vous y trouverez honneur, gloire et richesses (1). » Ou encore: « Qu'est-ce que la terre et tous ses habitants pour l'ambition d'un grand Empire (2) ? » Et je sais que certains Allemands, — Harden, Bernhardi, — déclarent sans barguigner que le besoin de s'agrandir est leur unique mobile ; mais ces gens-là ne parlent pas au nom d'un gouvernement responsable (3).

La principale raison de ce changement de langage chez ceux qui mènent les peuples me semble être qu'ils pensent que ceux-ci aujourd'hui n'accepteront la guerre que s'ils s'y croient contraints par la nécessité de se défendre (4) ; chose qui s'explique assez si l'on songe que, dans une nation organisée, les peuples ne touchent que d'une manière fort indirecte les avantages d'une guerre de conquête (ce n'était pas le cas pour les hommes d'Attila), dont ils ne voient alors que les charges. S'il n'y avait aujourd'hui que les peuples pour prendre la résolution d'accroître leur grandeur, s'il n'y avait pas de fortes têtes qui savent la prendre pour eux, on peut penser que de grands Etats de l'Europe seraient encore de petites surfaces. C'est peut-être là la clef de la paix universelle.

Toutefois, à Rome déjà, les gouvernants s'évertuaient à présenter à leurs administrés les guerres de conquête comme des guerres défensives ; j'ai lu quelque part que, lorsqu'ils décidèrent de se jeter sur Philippe de Macédoine qui ne leur faisait rien, les sénateurs crurent devoir persuader au peuple que Philippe voulait envahir l'Italie (5). C'est que l'organisme

(1) On sait que cette fameuse phrase n'est pas le texte authentique de la proclamation de Bonaparte à l'armée d'Italie ; ce n'est pas ce qu'il a dit, c'est ce qu'il a voulu dire. (Voir *Souvenirs du général de Pelleport*, tome I, p. 37.)

(2) Attribué à Timour-Lenk.

(3) On se rappelle la leçon de Harden à ses concitoyens (octobre 1914) : « Inutile de broder, inutile de démontrer, diplomates en redingotes et à lunettes, que nous sommes d'honnêtes gens à l'humeur pacifique. Un homme d'affaires a dit naguère : « Cette guerre est juste parce qu'elle accroît la puissance de mon pays. » Enfonçons cette maxime à coups de marteau dans tous les cœurs. Elle l'emporte sur des centaines de Livres blancs, etc... » De même, il y a trente ans, l'historien von Treitschke n'avait pas assez de mépris pour « ces diplomates qui voudraient nous faire croire aux soi-disant droits des Hohenzollern sur les duchés danois, au lieu d'avouer franchement la vérité qui est que la germanisation du nord du Schlesvig est une affaire pressante, que la Prusse doit annexer cette terre pour être capable d'une grande politique allemande, etc... » (Cité par Ant. Guilland, *l'Allemagne nouvelle et ses historiens*, p. 214.) Il y a là une volonté de passer pour ce qu'on est qui finit par imposer.

(4) Il est évident que l'intervention de l'Italie ne s'était pas encore produite quand s'écrivaient ces lignes.

(5) Bouché-Leclercq, *Leçons d'histoire romaine*, chap. II. — Un historien allemand (à qui se fier !) fait des constatations à peu près analogues : « La cause des peuples était cette fois (au début de la guerre de Trente ans) la même que celle des

romain était déjà assez complexe pour que le peuple ne sentît que très indirectement les bienfaits d'une conquête, dont il sentait les peines d'une manière fort immédiate.

Au reste, j'ai lu aussi que les Romains n'aimaient pas la guerre. Chose curieuse : les deux peuples qui ont conquis le monde, — les Romains et les Anglais, — n'aimaient pas la guerre.

[L'auteur fait sans doute allusion ici au chapitre susdit de M. Bouché-Leclercq où, en vérité, le savant historien s'attache surtout à montrer que les Romains « n'ont jamais consenti à se reconnaître l'instinct belliqueux ». Fustel de Coulanges (*l'Invasion germanique*, pp. 233 sqq.) a soutenu que les Romains — chose qui les rapprocherait en effet assez des Anglais, du moins de ce qu'ils étaient avant la présente guerre — « plaçaient les fonctions civiles, non pas au niveau, mais fort au-dessus des grades de l'armée ; ils estimaient grandement les professions de médecin, de professeur, d'avocat ; ils n'estimaient point celle d'officier, ni de soldat, et la laissaient aux gens de bas étage... » En vérité, il s'agit là exclusivement de l'aristocratie romaine dans ce Bas-Empire qui, ajoute d'ailleurs l'historien, a péri par le dédain du métier militaire et par l'intrusion dans l'armée de soldats étrangers.

Toutefois, il semble bien que le goût de la guerre *pour la guerre* ait été rigoureusement inconnu des Romains ; bien avant que Tacite s'étonnât de ce goût qu'il constatait chez les Germains, Tite-Live dénonçait avec indignation les nations étrangères *avidas semper armorum* (Tite-Live, XXI, 26).]

—

INTEMPÉRANCE DU « SE FAISANT »

On conte que lorsque Scipion Emilien vit du haut de Byrsa l'incendie de Carthage, il ne put s'empêcher de verser une larme, non pas sur Carthage, mais sur Romo, et de murmurer ce vers d'Homère :

Et Troie aussi verra sa fatale journée.

Je me suis souvent demandé si, du haut de la Marfée, pendant qu'ils contemplaient la curée de Sedan, Bismarck ou de Moltke ont songé que le même sort attendait un jour l'empire qu'ils fondaient là ; que l'histoire n'a pas vu un empire éternel.

princes ; cette conformité d'intérêts profitait également aux princes, car, à cette époque, aucun d'eux ne régnait assez despotiquement pour pouvoir réaliser ses projets sans le consentement de ses sujets, *et ce consentement était toujours difficile à obtenir*. Les raisons d'Etat ne sauraient émouvoir les masses, parce qu'elles ne peuvent les comprendre ; aussi la politique cherche-t-elle toujours à les confondre avec quelque intérêt populaire ; si cet intérêt n'existe pas, elle l'invente. » (Schiller, *Histoire de la guerre de Trente ans*, livre I.)

Non, ces hommes croyaient à l'éternité de leur œuvre et qu'elle était rivée au destin même du monde. C'est ce qu'ont cru tous ceux qui ont fondé quelque chose ; il faut trouver les choses toutes faites, comme ce *fils à papa* de Scipion Emilien, pour avoir cette liberté d'âme ; son père ne l'eût pas eue.

En somme, ce qu'on appelle l' « archaïsme » de l'âme allemande, — cette foi furieuse en son destin, — n'est-ce pas simplement l'archaïsme qu'il y a aujourd'hui pour une nation à être *en train de se faire*, alors que depuis des siècles il ne se fait plus de nations ? N'est-ce pas l'archaïsme qu'il y aurait, pour un animal, à apporter dans le monde du chien, du cheval ou du mouton, l'intempérance d'une espèce *qui se fait* ?

Mais où ai-je pris qu'il ne se fait plus de nations? La vérité, c'est que presque toutes les nations sont aujourd'hui *en train de se faire* ou de s'y efforcer : l'Italie, le Japon, pour ne parler que de nos amis. Et alors n'est-ce pas les nations *toutes faites* qui vont devenir l'exception ? N'est-ce-pas leur âme rassise, leur esprit tempéré, qui risque de devenir l'archaïsme ? Je sais qu'elles auront, elles aussi, le *vouloir vivre*, puisqu'elles auront à *se conserver ;* c'est égal, et quoi qu'en dise l'autre, ce n'est pas le même que pour *se créer* (1).

Attention ! me voilà sur la pente où les gouvernements sages cueillent le philosophe et le reconduisent à la frontière.

—

[A côté de cette phrase : « Mais où ai-je pris qu'il ne se fait plus de nations ? », l'auteur a mis en marge :]

C'est là un effet de l'enseignement qu'a reçu ma génération, où il était entendu que la « formation des grandes nations européennes » (voir nos manuels ; c'était le titre d'un chapitre vers le milieu) appartenait au passé, où l'on nous parlait à peine de la formation de l'Allemagne et de l'Italie, qu'on était loin d'ailleurs de nous présenter — surtout la seconde — aussi solennellement que celle de la France ou du Royaume-Uni. Tant les hommes ont de peine à concevoir, en leur âme religieuse, que les faits auxquels ils assistent puissent être aussi grands que ceux qu'ils révèrent dans l'histoire! Il serait temps de changer de langage et d'enseigner que, pour une large mesure, la formation des nations *commence*.

(1) Allusion à la fameuse formule cartésienne : *Eadem vis requirenda est ad conservandam quam ad creandam rem.*

La conscience nationale *commence*. L'histoire, en tant qu'elle est le conflit des nations et non celui des rois, l'histoire *commence*.

L'âge des rois aura été l'âge du lait et du miel auprès de l'âge des nations.

[En note :]

Un autre méfait de ceux qui ont formé ma génération, ç'a été de nous présenter la guerre de 1870 comme l'effet — tout accidentel — *d'un mauvais régime* (le napoléonisme) (1), au lieu de nous y montrer au contraire un conflit séculaire, quasi nécessaire, dont, au surplus, la période aiguë ne faisait que commencer.

—

LITTÉRATEURS

Cependant, au milieu de cet enfer de larmes et de souffrances, certains ne voient qu'une chose, c'est comme la guerre sert les idées dont ils souhaitent le triomphe, comme elle développe la religion du glaive et l'ascendant du prêtre, et, sous assez peu de couvert, ils la bénissent. Ainsi, pendant la peste de Florence, d'affreux moines, juchés au haut de leurs chars sur des monceaux de cadavres dont la dépouille les enrichissait, parcouraient la cité en criant: « Vive la peste! »

D'autres maîtres qui enseignaient que les peuples ne demandent qu'à s'embrasser, que leurs chefs seuls les en empêchent, etc.., ne veulent pas démordre de ce qui depuis vingt ans fait leur gloire de forum ; ils parlent du jour où ils pourront offrir au peuple allemand « leur amitié ». Après quoi, devant les huées de leurs concitoyens, ils écrivent aux ministres : « Faites de moi un soldat ! » On ne vous en demande pas tant; on vous demande seulement de dire : « Je ne suis qu'un artiste; mes conceptions politiques étaient grotesques. » Mais c'est mal connaître nos gens de lettres, l'extraordinaire prétention qu'ils ont tous aujourd'hui d'être des hommes d'Etat.

En vérité, n'est-ce pas choquant de voir des gens de lettres, c'est-à-dire des hommes qui valent par leur sensibilité ou encore, s'ils sont de bons romanciers, par quelque connais-

(1) Voir, par exemple, Michelet, *la France devant l'Europe*, notamment chapitre VI.

sance des passions mondaines, donner leur avis chaque matin sur le conflit des Etats, en prononcer les causes, dicter la solution qu'il faudra qu'on lui porte?... Il m'a été permis, il n'y a pas longtemps, de voir un album où une jeune dame depuis seize mois demandait à des hommes célèbres d'écrire quelque pensée. Un auteur dit léger, pour l'esprit de qui mon estime n'a fait que s'accroître, avait écrit : « En ces heures graves, l'auteur que je suis perd ses droits (1). » Est-ce qu'en toute convenance tel « peintre du cœur de la femme » ou tel « amant de Tolède » n'en devrait pas dire autant (2) ?

D'autres enfin (parfois les mêmes) profitent de l'occasion pour faire de belles phrases, arrondir des périodes... J'ai idée que, lorsque Lysandre contraignit les courtisanes d'Athènes à jouer de la flûte sur les cendres de leur cité, elles ne furent pas fâchées de faire valoir leurs talents.

—

A UN JOURNALISTE

J'ai lu votre réquisitoire et m'en réjouis comme de tout ce qui peut faire pièce à l'ennemi ; mais j'aime à croire que vous n'êtes pas dupe de votre éloquence et ne pensez pas sérieusement que l'influence allemande soit « responsable du romantisme qui infecte la pensée française depuis cent ans ».

Ce n'est pourtant pas la faute de l'Allemagne si, à la fin du dix-huitième siècle, une société de *clercs*, je veux dire de personnes dressées (par la Renaissance italienne) au culte des idées et de la raison, a été remplacée en France par une société de *gens du peuple* (3), avides, comme tous les gens du peuple, de la seule *émotion* et occupés de leur *moi*. Et je veux bien que l'Allemagne — qui, elle, n'a jamais eu de culture, qui avait un romantisme *constitué* quand le nôtre naissait — ait été pour nos forcenés une admirable institutrice ; je veux que ce soit chez elle que depuis cent ans viennent se nourrir nos affamés d'« intuition » et de « mystère » ; *mais ce n'est pas elle qui a créé leurs désirs.*

En vérité, les Allemands ne nous ont pas imposé leur poi-

(1) Nous croyons savoir que cet auteur est M. Georges Feydeau.

(2) Il s'agit ici de l'inconvenance qu'il peut y avoir pour des gens de lettres à traiter du conflit des Etats *sur le mode sérieux* ; sur le mode lyrique, c'est au contraire proprement leur fonction.

(3) L'auteur veut dire : de gens *ayant une mentalité de gens du peuple* ; la fortune du romantisme en France n'est due en rien à la classe populaire.

son; nous en avions envie. Si le livre de Mme de Staël a eu chez nous l'action qu'on sait, c'est que le terrain était bon. Il ne l'eût pas eue cent ans plus tôt.

Aussi bien, vous ne vous figurez pas, je pense, que la suppression de l'Allemagne supprimerait notre romantisme? On pourra bien raser le dernier village teuton et brûler le dernier exemplaire de Schelling; cela ne fera pas que la société française redeviendra une société de clercs.

P. S. — Quelle littérature voudra-t-on après la guerre? — Je crois que la bourgeoisie aura très vite la nausée de tout ce qui lui parlera de la guerre; d'autre part, ce qui n'en parlera pas lui paraîtra fade et elle croira devoir le trouver tel. *Nec tecum nec sine te vivere possum...* Quoi qu'ils fassent, les auteurs doivent s'attendre, après la guerre, à un public mécontent d'eux.

—

DU LIEUTENANT VON OPPEL A SON FRÈRE (1)

Devant Reims, 21 septembre 1914.

J'ai commandé le premier coup de feu. Maintenant une des tours flambe. Cher, ma joie est totale. Oui, nous sommes perdus, le monde entier se lèvera contre nous, nous disparaîtrons. Mais nous laisserons à ce monde une souffrance éternelle; éternellement il pleurera de savoir qu'il y avait à cette place une immense source de joie et qu'elle n'est plus. Ils nous auront détruits, ils danseront sur nos tombes, mais nous serons toujours là, toujours au milieu d'eux, par les ruines de ce qui était beau, par l'empêchement de bonheur dont nous serons la cause, dont ils sauront que nous sommes la cause. Cela me console de tout.

Je voudrais qu'il n'y eût au monde qu'un exemplaire d'Homère et pouvoir le détruire.

—

A UN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE (2)

Monsieur,

Une de vos doctrines principales et les plus admirées est que, pour vraiment comprendre un événement, un mouve-

(1) On croit que l'auteur avait composé d'autres lettres destinées à exprimer l'idée qu'il se faisait de l'âme allemande; nous ne désespérons pas de les retrouver, ainsi que d'autres papiers.

(2) Cette lettre, comme plusieurs autres ci-dessous, semble n'avoir jamais été envoyée.

ment, une transformation, il faut se placer *dans l'intérieur* de ce mouvement, coïncider avec la force interne en laquelle il consiste, le *vivre ;* qu'au surplus cette opération nécessaire est en quelque sorte suffisante, la compréhension de l'événement s'obtenant par une simple « dilatation » de cette action de le vivre, et non par un appel à une fonction étrangère (l'Intelligence) qui viendrait se pencher au-dessus de cette action.

Cette doctrine, je l'avoue, m'a toujours trouvé un peu rétif, parce que j'ai cru constater une particulière incompréhension des événements de l'Histoire précisément chez ces auteurs qui ont *vécu* ces événements, je veux dire chez les chroniqueurs. Voici Froissart, par exemple, qui a *vécu* (ou du moins « coïncidé » avec ceux qui la vécurent) une des plus grandes transformations de la guerre: la substitution de l'artillerie à la chevalerie dans le combat ; il n'en a rien vu ! C'est M. Maurice Maindron qui me la révèle six siècles plus tard ! Voici Jacques Le Clerc, Olivier de la Marche (1), qui *vivent* un des plus importants changements de la société française : la formation d'une classe moyenne, l'apparition de la bourgeoisie ; ils n'en ont pas la moindre idée ! C'est M. Seignobos qui me la montre ! Voici Mesdames Geoffrin, du Deffand, qui *vivent* la formation d'une opinion publique en France, de sa puissance en matière politique; elles ne s'en doutent même pas (2) !

Mais voici qui m'ébranle davantage. Un grand mouvement de l'Histoire s'accomplit en ce moment, une transformation morale, politique et sociale qui comptera parmi les plus considérables. Nous sommes, Monsieur, *dans l'intérieur* de cette transformation, nous en sommes l'*étoffe même*, nous la *vivons*. Or, qu'y comprenons-nous? Que concevons-nous un peu clairement du changement qui s'opère ? Qui de nous a une idée un peu nette de ce que sera la nouvelle répartition des forces de l'Europe, les nouvelles conditions sociales, les états d'âme de demain ?...

J'entends d'ici vos disciples de l'an 3000 qui soupireront à

(1) Chroniqueurs du xv^e^ siècle.

(2) Notons toutefois que Gœthe, qui a *vécu* la bataille de Valmy, en a compris le sens; certains incorrigibles diront peut-être qu'il l'eût tout aussi bien compris s'il fût resté dans son cabinet de travail de Weimar; d'autant plus que, dans cette campagne de France, il s'adonnait fort peu à vivre le changement qui se faisait, mais s'occupait de travaux d'optique.

leurs élèves : « Ah ! si nous étions les hommes qui ont *vécu* ce changement, nous pourrions le comprendre ! »... Eh bien, nous sommes ces hommes... Nous n'y comprenons rien !

Mais je m'aperçois qu'en souhaitant de comprendre *ce que sera* le nouvel état de choses je suppose la transformation *toute faite ;* tandis que ce que vous enseignez à comprendre, c'est les transformations *en train de se faire*, c'est les choses en cette « fluidité » où elles sont encore « libres » d'être aussi bien ceci que cela ; ce que vous enseignez à comprendre, c'est ce qui n'a point l'existence. Excusez mon étourderie.

A propos de cette « liberté » qui vous est chère, permettez-moi, Monsieur, de considérer une apologie que vous en faites à l'occasion de la guerre actuelle et qui séduit beaucoup de personnes : vous félicitez le commandement français de ce qu'il s'abstiendrait d'adopter pour sa campagne une ligne de direction déterminée, — « liberté », dites-vous, qui lui permet de s'adapter à toutes les circonstances, — tandis que l'asservissement de l'armée allemande à une telle ligne aura causé sa perte. Sans contester le sort qui attend ceux qui ne savent jamais changer, j'ose croire que, le jour où l'armée française vaincra, ce sera cependant parce qu'elle aura adopté une ligne de direction identique à elle-même, dont, pendant quelque temps du moins, elle ne se départira pas. Un être dont chaque état serait proprement *nouveau* au regard du précédent, et qui ne saurait opposer au perpétuel changement où le monde extérieur le convie quelque identité à soi-même, serait une succession d'apparitions fuyantes à quoi ne convient point le nom d'être ; mais c'est à ces sortes de feux follets, je crois, que vont tous vos respects (1).

Au reste, vous apprendrai-je que la thèse de l' « imprévision mode supérieur de l'être », — qui fait, n'est-ce-pas ? le fond de vos écrits, — est en train de recevoir par le fait de cette guerre une immense adhésion : « Voyez, disent déjà maintes personnes bien décidées à ne point renoncer après la crise leur poétique imprévoyance, voyez ! c'est nous, qui avons *improvisé* la guerre, qui allons vaincre ; c'est ceux qui l'ont préparée qui vont perdre. Donc... (2) » On pourrait peut-

(1) En marge : « Il faudrait pourtant admettre que la « vie » est faite de *résistance à la liberté* autant que de liberté. »

(2) Voir une lettre de R. Kipling (*Temps* du 3 février 1915). « Je me persuade, dit l'illustre écrivain, que des démocraties demi-corrompues et incompétentes peu-

être leur répondre que, si nous allons vaincre, c'est grâce à la faible mesure, — faible mais pourtant point nulle, — où nous étions préparés, mesure qui nous permit d'attendre pendant six mois, sans être exterminés, les bienfaits de l'improvisation. Mais ce respect de la préparation sent furieusement le teuton...

Dirai-je encore l'enthousiasme que soulève, dans le même sens et pour les mêmes raisons, l'identité que vous posez entre la discipline allemande et les procédés de la matière inerte (1) ? Avouerai-je toutefois qu'en cette identité, où l'expression de « matière inerte » se donne évidemment en son sens propre (car vous prétendez être sérieux), je ne vois guère qu'une métaphore, le fait par lequel l'Homme abdique sa volonté et décide d'obéir (ou discipline) m'apparaissant éminemment, — même si l'abdication est particulièrement totale, même si elle a lieu chez des Allemands, — comme un caractère propre à la matière *vivante*, bien plus ! au monde *moral*. Mais les maniaques du vrai comme moi doivent toujours s'adresser ce mot de l'un des vôtres :

Et puis soyez maudits d'obséder les poètes (2).

Veuillez agréer, etc...

vent mieux faire dans le tohu-bohu d'une pareille guerre qu'une grande, énorme et parfaite machine, dont tous les détails sont minutieusement prévus, — et qui reste une machine. » A une si pure poésie nous avouons préférer le terre-à-terre de ce parlementaire anglais qui demandait (il y a un an) à son pays une forte organisation militaire au nom de cette remarque désespérément plate : « Nous n'aurons peut-être pas toujours un allié qui nous donnera six mois pour préparer la guerre. »

(1) Séance publique de l'Académie des sciences morales et politiques du 13 décembre 1914, discours du président. — On sait que cette imitation des procédés de la matière inerte a fini par gagner même les soldats français ! Un officier signalait chez eux récemment « le sens de plus en plus aigu de la discipline indispensable et de l'obéissance acceptée ». (Lettre d'un colonel, *Temps* du 7 mars 1915).

(2) Victor Hugo, *les Châtiments*, VI, XIV.

Cette idée que l'absence de plan stratégique et l'entière liberté d'action laissée à chaque combattant sont des gages de victoire a été soutenue, avec toute l'impétuosité qu'on goûte chez ce penseur, par M. G. Sorel (*Réflexions sur la violence*, pp. 371 sqq) : « Pendant les guerres de la liberté, dit M. Sorel avec admiration, chaque soldat se considérait comme étant un *personnage* ayant à faire quelque chose de très important dans la bataille, au lieu de se regarder comme étant seulement une pièce dans un mécanisme militaire confié à la direction souveraine d'un maître. Les historiens ont imaginé que les généraux antérieurs à Napoléon avaient fait de grands plans de campagne : de tels plans n'ont jamais existé ou n'ont eu qu'une influence infiniment faible sur la marche des opérations. La victoire était assurée chaque fois que les soldats pouvaient donner libre carrière à tout leur entrain, sans être entravés par la mauvaise administration des subsistances et par la sottise des Représentants du peuple s'improvisant stratèges. » (Remarquez que cet entrain eût été également entravé par une *bonne* administration des subsistances et par de *bons* stratèges). Plus loin on loue le mode de combat « où chacun marche avec le plus d'ardeur possible, opérant pour son compte, ne se préoccupant guère de subordonner sa conduite à un grand plan d'ensemble savamment combiné ». — Faut-il faire observer que ces étranges désirs n'ont rien à voir à celui du

VERSETS

Or, en ce temps-là, deux grands peuples se combattaient. Chacun avait amené du fond de ses domaines d'immenses puissances de meurtre et tuait à l'autre tout ce qu'il pouvait.

Et, quoique chacun pour vaincre parût bien ne compter que sur ses armes, il se tournait vers Dieu au milieu du combat et se réclamait de sa loi.

Les fils d'Israël s'écriaient : « Nos barbares ennemis ont trahi leurs serments. Nous vaincrons, car nous sommes le droit, la sainte loi du monde. »

Les fils d'Amalec ripostaient : « Nos méchants ennemis veulent nous empêcher d'être; ils nous refusent la place qui nous revient. Nous vaincrons, car nous sommes la volonté de vivre, la sainte loi du monde. »

Et Dieu, les écoutant, se disait dans son cœur : « Qui des deux a raison? Lequel sera ma loi? »

Tout à coup un immense bruit se fit ; l'un des deux combattants redoubla de fureur; centuplant son effort et l'ordonnant enfin, il se rua sur l'autre et l'anéantit.

Dieu étendit sur lui sa main aimante et dit :

« Que la loi reste à la force. »

—

A UN MÉCONTENT

... Je ne partage point votre irritation, et trouve que le ministère a furieusement raison de ne point publier nos succès avant que l'action soit entièrement terminée. Songez quels furent pour les Autrichiens les premiers communiqués de Marengo, de Sadowa; pour nous, ceux de Waterloo (1). Croyez-vous que, quand le gouvernement d'Albe reçut la nouvelle de la mort des deux premiers Horaces, il n'eût pas mieux fait de la garder pour lui?

J'avoue que je vous trouve un peu comique à vouloir que — « pour son honneur » — l'Italie refuse des avantages qu'elle ne paierait pas d'une guerre (2). Croyez-vous que, si nous avions pu reprendre l'Alsace-Lorraine sans nous battre, nous eussions

général Donop, — que M. Sorel cite comme à l'appui de sa thèse (mais la logique n'a que ses mépris), — selon lequel chacun dans la bataille devrait connaître exactement le plan de ses chefs.

(1) On sait que ces batailles ont commencé par être des succès pour ceux qui y furent finalement battus.

(2) Écrit en mai 1915.

dû nous en abstenir au nom de l'honneur? Je sais un peuple qui décernait la couronne d'argent à qui lui gagnait des territoires par les armes, mais la couronne d'or à qui les lui gagnait par la diplomatie; ce peuple-là pourtant ne badinait pas avec l'honneur : c'était les Spartiates (1).

—

AU MÊME

Il faut vous faire à ce qu'un pur amuseur, échappé du Chat-Noir, parce qu'il se met à crier : « Haut les cœurs! » et à injurier Guillaume II, soit traité de régénérateur de l'âme nationale par la réaction, quand il lui a donné des gages et qu'il est de l'Académie. Il faut prendre votre parti de ces choses-là; elles ne font que commencer.

Il faut aussi vous faire une raison au sujet de B..., il sera *le* littérateur de la guerre; parce que le public a besoin que ce titre-là soit porté et que les autres écrivains en sont encore moins dignes que lui. Comme il le disait lui-même jadis, annonçant toute sa carrière : il y a des gens qui arrivent aux plus hautes places, non pas que leur mérite les y marque spécialement, mais parce qu'il faut que ces places-là soient occupées.

Il faut prendre votre parti d'un renversement des valeurs : la fainéantise, la crapulerie, la mauvaise foi, la volerie, tout cela sera oublié dès l'instant qu'on aura su mourir. C'est la guerre. Et cela est heureux : le peuple qui ferait la guerre en conservant les valeurs de la paix serait vaincu d'avance.

Vos nouvelles réflexions sur le philosophe à la mode sont fort justes, mais il faut vous résigner à les garder pour vous. Vous auriez l'air d'aboyer contre un dieu. Il est maintenant de l'Académie et le fait d'appartenir à une grande institution nationale va constituer désormais en ce pays une véritable sacro-sainteté. — Au reste, ne vous figurez pas que nos philosophes mystiques vont pâtir de la guerre et de la nature allemande de leur esprit; ils sont en train de parer le coup et de raconter que le mysticisme est français, que c'est l'intellectualisme qui est allemand (2); et leur clientèle ne demande qu'à les croire.

(1) Plutarque, *Vie de Marcellus*, XXX.

(2) Allusion en particulier à des articles de la *Revue de Paris* du 15 mai 1915 et de *la Renaissance* du 1er avril 1915.

Le redoublement de coquetterie, le frétillement qui vous révolte chez les femmes est inévitable. Vous n'empêcherez pas la femme de sentir le surcroît de son importance en temps de guerre, qu'elle est l'offrande à ceux qui vont mourir. Au surplus, l'alliance naturelle du sang et de l'amour est un thème de l'école.

—

QUE LE POÈTE DU DROIT EST IGNORÉ

Eh ! oui, cher Dicéphile, les hommes n'ont jamais senti d'autre beauté que celle de la vie guerrière ; la poésie des activités de la paix, la sainteté de la justice et du droit, tout cela, quoi qu'ils en disent dans leurs jours de malheur, ne les a jamais touchés.

Parmi les pères de l'âme gréco-romaine, il en est un qui célébra ces choses. Il dit, opposant à la lutte militaire (trois mille ans avant Herbert Spencer) la lutte économique, et l'exaltant en termes magnifiques :

Il y a deux causes de lutte. L'une est funeste ; elle excite la guerre lamentable, et nul mortel ne l'aime, quoique tous lui soient nécessairement soumis par la volonté des dieux. Pour l'autre, l'obscure Nuit l'enfanta la première, et le grand Jupiter qui habite dans l'Ether la plaça sous les racines de la terre pour qu'elle fût meilleure aux hommes, car elle excite le paresseux au travail. En effet, si un oisif regarde un riche, il se hâte de labourer, de planter, de bien gouverner sa maison. Le voisin excite l'émulation du voisin qui se hâte de s'enrichir, et cette envie est bonne aux hommes. Le potier envie le potier, l'ouvrier envie l'ouvrier, le mendiant envie le mendiant et le Poète envie le Poète (1).

Il dit encore :

Le dieu témoin des serments se détourne des jugements iniques. La justice est irritée, en quelque lieu où la conduisent les hommes, dévorateurs de présents, qui outragent les lois par des jugements iniques. Vêtue d'air, elle parcourt en pleurant les villes et les demeures des peuples, apportant le malheur aux hommes qui l'ont chassée et n'ont pas jugé équitablement. Mais ceux qui rendent une droite justice aux étrangers comme à leurs concitoyens et qui ne sortent pas de ce qui est juste, ceux-là font que les villes et les peuples prospèrent. La paix, nourrice des jeunes hommes, est sur leur terre, et Zeus qui regarde au loin ne leur envoie jamais la guerre lamentable. La terre leur donne une abondante nourriture ; sur les montagnes,

(1) Hésiode, *les Travaux et les Jours*, v. 11 et suiv.

le chêne porte des glands à sa cime et des abeilles à la moitié de sa hauteur. Leurs brebis sont chargées de laine et leurs femmes enfantent des fils semblables à leurs pères.

Et encore :

La Justice est une Vierge, fille de Zeus, illustre, vénérable aux dieux qui habitent l'Olympe ; et, certes, si quelqu'un la blesse et l'outrage, aussitôt assise auprès de son Père, elle accuse l'esprit inique des hommes, afin que le peuple soit châtié de la faute des Rois qui s'écartent de l'équité droite et refuse de prononcer des jugements irréprochables.

Et surtout :

Jupiter a permis aux poissons, aux bêtes féroces, aux oiseaux de proie, de se dévorer entre eux, parce que la justice leur manque ; mais il a donné aux hommes la justice, qui est la meilleure des choses.

Qui connaît, hormis les savants, qui connaît autrement que de nom ce sublime poète du travail et du droit ? Quelle popularité ont ses vers ? Quel renom ses maximes ? Quelles éditions « à bon marché » a-t-on faites de ses œuvres ? Quelles illustrées ? Quels livres de prix ? Quels livres d'étrennes ? Alors qu'il est sur toutes les lèvres et dans tous les formats celui qui célébra l'histoire d'un rapt et les tueries d'un soudard en colère.

[Définition un peu sommaire de l'*Iliade*. Au reste, l'auteur semble oublier que celui qui « célébra les tueries d'un soudard en colère » est le même (du moins on le croit) qui célébra aussi les beautés de la paix et de la vie domestique. On ne peut nier toutefois que l'*Odyssée* soit infiniment moins populaire que l'*Iliade*, du moins (et c'est ce qui importe en fait de morale *publique*) auprès de ceux qui n'ont lu ni l'un ni l'autre.]

—

SUR LES GLACIERS DE L'INTELLIGENCE

Irus, tandis que les hommes s'entre-tuent, déclare du haut de sa tour qu'il veut s'abstraire de leurs passions, — s'élever « au-dessus de la mêlée », — au nom de la « pensée ». Sans doute, pour parler sur ce ton, *Irus* est quelque pur esprit, occupé depuis des années, loin du moindre sentir, à exercer sa seule raison ; mort au monde entre une lunette et un scalpel, il compose quelque *Recherche de la Vérité* et, s'il traite des émois des hommes, il en traite comme on fait de la droite et du plan?... Point du tout ; *Irus* est tout cœur ; son livre vaut

par de tendres idylles, de vibrantes effusions, de pieuses indignations; pour la pensée, c'est moins que rien. Au lieu de s'emporter contre lui, ses compatriotes feraient-ils pas mieux de lui dire qu'il est comique à prendre un ton qui conviendrait au plus à Spinoza, alors qu'il est Berquin (1)?

A UN JOURNALISTE

Monsieur,

J'ai reçu votre article et l'ai lu avec grand plaisir. Combien vous avez raison de ne point séparer la cause de ce Nietzsche de celle des autres « intellectuels allemands »: s'il n'a point leur religion de la culture allemande, s'il en a même la haine, il a comme eux, et avec quelle furie! la religion de la guerre et de la vie de proie. Permettez-moi de vous signaler ce passage qui s'ajoute encore à vos preuves et montre comme sont plaisants ceux qui se figurent que dans l'affaire actuelle l'auteur du *Zarathustra* eût pris parti pour nous et nos alliés :

Liberté signifie que les instincts virils, les instincts joyeux de guerre et de victoire, prédominent sur tous les autres instincts, par exemple sur ceux du « bonheur ». L'homme *devenu libre*, combien plus encore l'esprit devenu libre, foule aux pieds cette sorte de bien-être méprisable dont rêvent les épiciers, les chrétiens, les vaches, les femmes, les Anglais et d'autres démocrates. L'homme libre est *guerrier* (2).

Oserai-je vous rappeler que, si allemand veut dire apôtre de la guerre, tous les Allemands ne sont pas de l'autre côté du Rhin, une nombreuse littérature s'étant formée chez nous depuis une quinzaine d'années qui consiste en une furieuse exaltation de l'âme féodale et des instincts guerriers et en un violent mépris pour l'instinct pacifique, plus précisément pour le goût de la civilisation industrielle et de la morale du contrat: c'est l'apologie de la « violence » ou de ceux qui règlent leurs comptes par les coups et non devant des jurys, c'est le roman de la « force », c'est la célébration de la « morale de bande », c'est la religion du « condottiere » depuis Colleoni jusqu'à Napoléon... On peut se demander si, selon ces penseurs, les alliés, qui se battent, non pour l'amour de la guerre,

(1) L'auteur oublie que les compatriotes d'*Iras*, sauf ceux qui pèsent leurs mots et qu'on peut négliger, le tiennent pour un penseur.

(2) *Le Crépuscule des idoles*, trad. française, p. 209.

mais pour gagner cette chose infiniment méprisable qui s'appelle la paix, ne sont pas en vérité de pauvres sires. Comment ces prêtres du *Faustrecht* (1) concilient-ils leur foi avec les sorties quotidiennes qu'ils font depuis seize mois contre l'« idéal prussien » ? C'est ce qu'il sera piquant de leur demander plus tard quand la trêve des partis sera un peu abolie.

Veuillez agréer, etc...

P. S. — Remarquez, dans la tirade de Nietzsche, « les joyeux instincts de guerre *et de victoire* ». La guerre, pour ces Tyrtées, c'est toujours la victoire; il devient peut-être moins difficile de la préférer au « bonheur ». Quant à préférer au bonheur une guerre *dont on saurait qu'elle sera la défaite*, c'est là une morale compliquée pour laquelle ces instinctifs n'ont que du mépris ; soyez sûr que, pour Nietzsche, Léonidas et Philopœmen étaient d'affreux « intellectuels ».

—

AU MÊME

Ces articles sur Wagner ne valent pas qu'on s'en fâche. Wagner enseigne le viol ! Sans doute parce que Siegfried violente Brünnhilde au premier acte du *Crépuscule*? Alors Racine enseigne l'inceste ? Molière l'avarice ? L'auteur de *Richard III* l'infanticide ? Laissons ces misères.

Au surplus, les défenseurs du droit n'ont pas la main heureuse à conspuer le drame wagnérien : ce *Ring* où, justement, les grands sont condamnés *parce qu'ils ont trahi leur serment* ! Cet admirable *Crépuscule !* où la gaieté n'est pas franche, où la plus joyeuse fête prend une résonance sombre (rappelez-vous la fin du second acte, les quatre dernières mesures), parce qu'au fond de cette fête *il y a une félonie !*

(1) Droit du coup de poing. — L'auteur devrait dire « ces *anciens* prêtres.. », tel apôtre du « Condottiere » étant devenu aujourd'hui le plus fougueux champion du « droit et de la civilisation », tel autre, qui depuis quinze ans flétrit la révision d'un jugement militaire, rompant des lances maintenant tous les matins contre les pays « où commande l'esprit de caste ». Marquons dans le même ordre ce penseur qui depuis tant d'années adore l'*élan vital* non « figé » en idées nettes, non « morcelé » en concepts séparés, et qui maintenant n'a pas assez d'encens (*Revue de Paris*, 15 mai 1915) pour la philosophie française des « idées claires et distinctes ». Aussi bien ce même penseur, qui professa toute sa vie que « les généralités ne sont pas philosophiques » (*Notice sur la vie et les œuvres de Ravaisson*, par H. Bergson, 1904), loue-t-il aujourd'hui (*Revue de Paris*, id.) l'esprit français « qui va tout droit à ce qui est général *et, en ce sens, ne fait qu'un avec l'esprit philosophique* »... Ce n'est pas une des moindres beautés de ce temps que cette abnégation avec laquelle tant de publicistes ont oublié du jour au lendemain ce qu'ils professent depuis qu'ils parlent. Malheureusement pour le futur repos de la France, tout le monde ne l'a peut-être pas oublié comme eux.

Est-ce que Nietzsche n'a pas dit quelque part que ce qu'il ne pardonnait pas à Wagner, c'était de s'être fait le « chef de l'art allemand », parce qu'il avait vu là une bonne place à prendre, alors qu'au fond il détestait l'Allemagne, que toute sa culture était italienne, slave, française (1)?

. . . . . .

A propos de Wagner, avez-vous réfléchi que des *poussées de triomphe* comme la forgerie de l'épée ou le départ pour l'aventure, des *monuments d'affirmation* comme la marche funèbre de Siegfried ou l'ouverture des *Maîtres chanteurs* vont nous impressionner beaucoup moins quand le peuple qui parle sur ce ton *sera un peuple vaincu?*

N. B. — Avez-vous remarqué que, quand les Français sont battus, ils sont ennuyés; mais quand les Allemands sont battus, ils sont *indignés ?*

—

A UNE DAME

En réponse à l'envoi de cette phrase : « *On peut dire que la philosophie française s'est toujours réglée sur le principe suivant : Il n'y a pas d'idée philosophique, si profonde ou si subtile soit-elle, qui ne puisse et ne doive s'exprimer dans la langue de tout le monde.* » (H. Bergson, *Revue de Paris,* 15 mai 1915.)

Si vous le voulez, Madame, nous commencerons par contrôler la valeur du « principe ».

La philosophie *peut*-elle s'exprimer dans la langue de tout le monde? Assurément elle le peut, comme le peuvent l'algèbre ou la chimie : elle n'a qu'à remplacer ses mots techniques par ce qu'ils veulent dire.

Le *doit*-elle? Vous répondrez vous-même, à l'occasion d'une science propre à votre sexe. Vous faites état, en matière de broderie, d'une pièce ornementée dont la destination est d'être intercalée entre deux tissus; vous appelez cela, si je ne me trompe, un *entredeux;* devez-vous, pour la raison qu'il n'est point compris des profanes, vous abstenir d'un terme que vous

(1) L'auteur songe, entre autres, à ce passage de l'*Ecce Homo* (trad. française, p. 57) : « Tel que je suis, étranger dans mes instincts à tout ce qui est allemand, à un point que le voisinage d'un Allemand suffit à retarder ma digestion, le premier contact avec Wagner fut le premier moment dans ma vie où je pus respirer librement. Je considérai Wagner, je le vénérai comme un produit de *l'étranger*, comme un contraste, comme une protestation vivante contre les « vertus allemandes ». Et encore (*id.*, p. 58) : « Ce que je n'ai jamais pardonné à Wagner, c'est qu'il *condescendit* à l'Allemagne. »

comprenez toutes, qui désigne un objet dont vous seules faites état, et qui vous dispense d'une longue phrase?

Mais, direz-vous alors (et c'est le fond de votre mouvement en cette affaire), le philosophe, lui, *doit* vouloir être compris des profanes, plus proprement des gens du monde; leur suffrage est la vraie sanction de sa valeur.— C'est là un sentiment fort naturel chez lesdites gens du monde et qu'ils professent en France depuis trois cents ans. Souffrez toutefois qu'on puisse être d'un autre.

Quant à ce que les philosophes français aient observé le principe qui nous tient et se soient attachés à parler la langue de tout le monde, cela ne m'apparaît point autant qu'à votre auteur. Pour prendre l'exemple qui vous donnerait le moins tort, celui des penseurs du grand siècle, je surprends celui-ci (1) à distinguer longuement les « essences formelles » des « essences objectives », celui-là (2) à décrire la « réciprocation mutuelle » des parties qui composent notre être !... Est-ce là la langue de tout le monde? Si nous venons aux modernes, c'est bien autre chose : l'un (3) (le père de la philosophie française contemporaine, selon votre auteur) signale l'« immédiation qu'il y a entre l'aperception immédiate de la force constitutrice du *moi* et l'idée de la notion de mon être au titre de force absolue »; celui-là (4) (c'est votre auteur lui-même) refuse au « processus cérébral » la faculté d'engendrer des « représentations » et d'être le « substrat » d'une connaissance; cet autre, quand il n'écrit pas dans les journaux, j'entends quand il traite de philosophie, parle de la « contingence » des lois naturelles et des particularités de l' « idéalisme kantien ». Je vous épargne les grimoires des Fouillée, des Renouvier, des Lachelier, dont je m'excuse de prononcer les noms devant une femme du monde, mais qui comptent pourtant parmi les principaux représentants de la philosophie française dans ce qu'elle aura eu d'important à notre époque (5)... La philosophie française n'a guère parlé

(1) Descartes.
(2) Malebranche.
(3) Maine de Biran.
(4) *Matière et Mémoire*, passim.
(5) En marge : « D'important et d'*original*. Car, à force de chanter la « clarté » de notre philosophie, nous avons fini par faire croire que toute sa valeur avait été de clarifier les idées des autres (sur cette croyance voir Taine, *Philosophes français du XIX^e siècle*, pp. 17 sqq., encore qu'on ne sache point s'il la prend à son compte). Est-ce servir notre pays qu'aider à de telles légendes? »

la langue de tout le monde qu'en ses temps héroïques, alors qu'elle traitait presque exclusivement d'objets extrêmement généraux; quand, par l'effet de son développement, elle en vint à considérer des objets de plus en plus spéciaux, elle les désigna, comme les philosophies de tous les pays, par des termes spéciaux, et, désireuse d'économiser son effort, elle ne s'adressa plus, comme les philosophies de tous les pays, qu'à ceux qui comprenaient ces termes (1).

En somme, la phrase que vous croyez goûter, Madame, pour sa justesse consiste, sans que votre prudence ait songé à s'en alarmer, en deux affirmations qui vous flattent : 1° la philosophie n'a de valeur que dans la mesure où elle est accessible *aux esprits de votre classe;* 2° cette valeur est le propre de la philosophie *de votre pays*. Ces deux affirmations, hélas! sont deux erreurs.

Oserai-je ajouter, puisqu'aussi bien vous paraissez soucieuse de trouver à votre pays une primauté dans les choses de l'esprit, qu'il est grave de voir ses penseurs officiels employer leur crédit, depuis le début de cette guerre, à soutenir des erreurs qu'ils savent être des erreurs, mais dont ils savent qu'elles plaisent à leurs concitoyens; plus grave encore de constater que le crédit de ces penseurs n'est plus possible désormais qu'au prix de telles complaisances?

Veuillez croire, Madame, etc...

P. S. — J'oubliais de vous dire que, moi aussi, je voudrais que les philosophes se servissent de la langue de tout le monde. Il est vrai que c'est pour une raison qui enlèvera à vos yeux tout prix à mon désir : c'est parce que leurs termes spéciaux actuels sont des nids d'équivoques, et qu'une bonne langue philosophique est chose encore à faire.

(1) En marge : « Chose curieuse : alors que, pour toutes les sciences, l' « honnête homme » a renoncé, devant l'accroissement de leur complexité, à exiger qu'elles se tinssent à sa portée et leur a accordé le droit à un langage spécial, la philosophie, elle, n'a point bénéficié de cette clémence; alors qu'il ne vient à l'esprit de personne de se fâcher que les physiciens ou les neurologistes traitent leurs problèmes dans un langage à eux, la même prétention chez les philosophes continue d'agacer singulièrement les gens du monde (en particulier Sainte-Beuve). Aussi bien les mêmes gens du monde, alors qu'ils sont tout prêts à se déclarer incompétents en matière de mécanique ou de physiologie, persistent à se trouver les juges naturels d'un ouvrage de philosophie. C'est que, pour eux, philosophie veut toujours dire, et exclusivement, considérations sur les passions humaines ou encore préceptes moraux. »

A UNE AUTRE

Vous avez bien raison, Madame : il faut que désormais on n'apprenne plus l'allemand. Je sais bien que, ayant eu récemment à faire un travail sur les réformes militaires de Marius, je trouvai que la plupart des livres sur cette question étaient écrits en allemand ; qu'il en est de même pour presque toutes les questions d'érudition historique ou littéraire, notamment en ce qui concerne la littérature française du Moyen âge. Eh bien ! on ne traitera plus de ces questions, ou on attendra que nous ayons fait des livres sur elles.

Je crois vous rendre service en vous rappelant que les mots *fauteuil*, *harpe*, *boulevard*, sont d'origine allemande et suis convaincu que, non seulement vous les chasserez pour toujours de votre vocabulaire, mais rappellerez à l'ordre quiconque se permettrait maintenant de les dire devant vous ; que, pour la même raison, vous congédierez sur l'heure et sans pitié la couturière qui oserait vous parler encore de *fourreau*, de *griffe* ou d'*écharpe*, la modiste qui vous entretiendrait d'*aigrette*, la cuisinière de *beignet* ou de *groseille*, le coiffeur qui vous proposerait une *écaille* et à votre mari un *toupet*... Les noms de la bonne reine *Clotilde* ou de la princesse *Mathilde* seront éternellement bannis de nos vocables et nos amis qui s'appellent *Thibaut*, *Gérard*, *Thierry* ou *Gautier*, poliment invités à ne plus paraître devant nous.

Je prise fort que l'eau de Cologne soit devenue l'eau de Liége. Ne trouvez-vous pas qu'il faut aussi que les loulous de Poméranie deviennent des loulous du Cantal, que le bleu de Prusse devienne du bleu de Saintonge et que les jambons de Mayence soient de l'île de Noirmoutier ?... Je ne sais pourquoi me revient l'histoire de ce bon maître qui disait : « Ne faites jamais suivre la préposition *à* d'un nom commençant par un *a* ; ne dites pas : « Je vais à Amiens », dites : « Je vais à Brest, je vais à Perpignan... »

Veuillez croire, etc...

—

UNE INTERVIEW

— Et la violation de la neutralité belge ?

— C'était sous le pontificat de Pie X.

— N'est-il pas connu de tous que de nombreux prélats ont été pris en otages en Belgique et en France, et fusillés ?

— Chacune de vos accusations amène une

réplique des Allemands. Les armées russes et italiennes semblent avoir commis les mêmes excès. Nous réprouvons toute injustice, de quelque côté qu'elle ait été commise.

— Et l'incendie de Louvain ? Et le bombardement des églises ?

— Le Vatican n'est pas un tribunal. Nous ne rendons pas des arrêts. Le juge est en haut.

— Et la *Lusitania* ?

— ... Je ne dis pas qu'après la guerre je ne proclamerai pas un *Syllabus*, rappelant les doctrines de l'Eglise sur ce sujet et réglant pour l'avenir les droits et les devoirs des belligérants. Alors on trouvera là, sans doute, la condamnation des crimes qui auront été commis pendant la guerre...

— Très Saint-Père, nous avons été péniblement affectés en France d'apprendre que le Saint-Siège s'employait à retenir l'Italie dans la neutralité.

— Je reconnais que nous voulions la paix. D'abord parce que je suis le représentant de Dieu sur la terre ; Dieu veut que la paix règne entre les hommes ; un pape ne peut vouloir et prêcher que la paix. Ensuite, parce que nous sommes en Italie ; Nous voulions épargner à ce pays, que nous aimons, les souffrances de la guerre. Enfin nous n'avons pas à cacher que nous avons pensé aussi aux intérêts du Saint-Siège ; l'état de guerre met en danger ces intérêts ; notre correspondance est ouverte, les communications avec les fidèles des nations ennemies sont entravées...

— Faut-il s'attendre à quelque initiative de Votre Sainteté pour avancer la paix ?

— Je me jetterai sur la première main qui se tendra... Sachez bien que le Saint-Siège est un père et qu'il aime également tous ses enfants.

(*La Liberté*, 22 juin 1915.)

J'osai parler d'un certain Christ, mis à mort autrefois au mépris de toute justice, et donner cours à mon indignation. Sa Sainteté m'arrêta du geste :

— Cela, dit-Elle, ne se passait pas sous mon pontificat.

— Et ces apôtres, fis-je, dépouillés de leurs vêtements, flagellés par une foule hors de sens, ces saintes femmes du Golgotha violentées par une soldatesque avinée, tout cela n'est-il pas abominable ?

Sa Sainteté m'arrêta encore :

— Chacune de vos accusations, dit-Elle, amène une réplique de l'adversaire. J'ai là des témoignages d'hommes sérieux qui déposent que ces gens-là avaient, eux aussi, beaucoup de méfaits à leur actif ; ils malmenaient tous ceux qui refusaient

d'adopter leurs croyances. Nous réprouvons toute injustice, de quelque côté qu'elle ait été commise.

Emporté par mon zèle, je m'élevais contre ces ministres français qui avaient, il y a quelques années, sous l'accusation fausse qu'elles contrevenaient aux lois, chassé de leur pays des milliers de pieuses personnes ; je maudissais, je flétrissais une telle iniquité :

— Le Vatican, me fut-il répondu, n'est pas un tribunal. Nous ne rendons pas des arrêts. Le juge est en haut.

L'entretien ayant dévié, j'eus l'occasion de dire ma vénération pour ces grands papes d'autan dont la parole de feu soulevait le monde chrétien et le jetait en armes contre les mécréants : « Peuple chéri de Dieu, s'écriait à Clermont l'un de ces admirables pontifes, unissez-vous contre ceux qui veulent détruire le nom chrétien ! Chevaliers, partez, délivrez la Terre-Sainte ; allez conquérir l'immortalité ! Dieu le veut! »

Sa Sainteté me calma encore :

— Les papes, dit-Elle, sont les représentants de Dieu sur la terre ; Dieu veut que la paix règne entre les hommes ; un pape ne peut vouloir et prêcher que la paix.

Mon admiration pour la résistance militaire de Pie IX aux ennemis de l'Eglise n'eut pas plus de bonheur : Pie IX, me fut-il dit, était en Italie ; il devait épargner à ce pays, qu'il aimait, les souffrances de la guerre... Quant aux prises d'armes de Grégoire VII, des Innocents III, des Jules II, pour les plus saints motifs, elles ne suscitèrent chez mon illustre interlocuteur que les réprobations les plus vives. « Ces papes, déclara-t-il, n'ont pas pensé aux intérêts du Saint-Siège. L'état de guerre met en danger ces intérêts. Croyez-vous que, pendant ces périodes qu'il vous plaît d'exalter, les communications avec les fidèles des nations ennemies n'étaient pas entravées ? Croyez-vous que la correspondance papale n'était pas ouverte ? »

A un détour, je me laissai aller à maudire les Barberousse, les Colonna, les Nogaret, les soudards du connétable de Bourbon, tous les chrétiens qui osèrent porter la main sur la Ville Eternelle et parfois sur la sacrée personne elle-même. Je ne parvins pas à obtenir un mot d'encouragement :

— Sachez, me fut-il dit, que le Saint-Siège est un père et qu'il aime également tous ses enfants.

Enfin, m'étant permis de déplorer la furie de haine et de guerre qui étreint actuellement les humains, combien elle semble durable et grandissante, et ayant osé souhaiter que Sa Sainteté voulût bien s'employer à ramener l'amour en ce monde, Elle daigna me donner un espoir :

— Je ne dis pas, prononça-t-Elle, qu'après l'âge de la guerre, quand tous les hommes s'aimeront, je ne proclamerai pas un *Syllabus*, rappelant les doctrines de l'Eglise sur ce sujet et réglant pour l'avenir les droits et les devoirs des belligérants. Alors on trouvera là sans doute, quand personne ne se battra plus, la condamnation formelle des crimes qui auront été commis pendant l'âge de la guerre.

—

A UN PARISIEN

Octobre 1915.

Tout ce que vous me contez de la fête que font vos femmes dites du monde, des folies de leur habillement, n'a rien qui m'étonne : l'état de crise porte toutes nos passions dans l'extrême; or chacun n'y peut porter que ce qu'il a; naturellement les femmes du monde n'y vont point porter l'ascétisme ou le sentiment de la chose publique. « Et ceux qu'elles aiment, dites-vous, qui sont au feu? Devraient-elles pas se tenir ? » D'abord, on n'est pas des hautes classes pour laisser ses amis en danger; et puis, en temps de crise, on n'aime pas tel ou tel, on aime l'homme; et il y a toujours de l'homme dans les grandes villes. Au reste, ne voyez donc rien en tout cela de particulier à la République. Voici ce qu'on me rapporte des femmes du plus grand monde en l'an 1417, c'est-à-dire sous un bon régime monarchique, et alors que la France, au lendemain d'Azincourt, était pour les trois quarts aux mains de l'étranger. « Aucune renommée était que, en l'hôtel de la reine, se faisaient plusieurs choses déshonnêtes. Et y fréquentaient le seigneur de la Trémouille, Giac, Bourrodon, et autres. (Ces fils de grandes familles ne pouvaient guère être à Paris en un tel moment que comme embusqués; le premier, toutefois, comme permissionnaire.) *Et, quelque guerre qu'il y eût, tempêtes et tribulations, les dames et demoiselles menaient grands et excessifs états, et cornes merveilleuses* (c'était leur folie cette année-là). Et avaient de chaque côté, en lieu de bourlées, deux grandes oreilles si larges que, quand elles vou-

laient passer l'huis d'une chambre, il fallait qu'elles se tournassent de côté et baissassent, ou qu'elles n'eussent pu passer. » Tout cela d'ailleurs semble n'avoir été blâmé que par d'assez petites gens, car notre auteur ajoute : « La chose déplaisait fort à gens de bien (1). »

—

À UN ESPRIT CRITIQUE

J'ai donc lu votre manuscrit et ai goûté comme vous pensez la parfaite objectivité avec laquelle vous parlez des passions de votre temps (2), vous appliquant à les caractériser, à en montrer les rapports mutuels et à en marquer les causes, sans que votre dilection pour les unes ou votre aversion pour les autres obscurcisse plus votre jugement que s'il s'agissait d'ellipses ou de paraboles. Nous discuterons plus tard vos résultats. Mais laissez-moi vous dire tout de suite, et pour répondre à votre question, qu'un tel ouvrage, en raison même de sa parfaite objectivité, me semble n'être absolument pas publiable, sous peine d'une violente impopularité, non seulement aujourd'hui, mais d'ici quelques années. La société actuelle lutte et souffre ; elle souffrira longtemps ; en admettant qu'elle cesse bientôt de souffrir, elle demeurera longtemps fière de ses souffrances. Elle ne supportera pas (elle le supportait déjà mal) celui qui se place *en dehors* des passions humaines pour les comprendre et les juger. Plus furieusement que jamais elle voudra que l'écrivain s'installe « dans l'intérieur » de ces passions, qu'il « sympathise » avec elles, qu'il y « participe », qu'il les « vive » ; plus furieusement que jamais nos contem-

(1) Juvénal des Ursins, *Histoire du règne de Charles VI*, édit. Michaud et Poujoulat, p. 533.

Sur les modes de l'hiver 1417-1418, citons, surtout pour la gracieuse comparaison qui la termine, cette page d'un autre contemporain : « ... Et pareillement il (le prédicateur Thomas Conette) blasmait et diffamait très excellentement les femmes de noble lignée et autres, de quelque état qu'elles fussent, portans sur leurs têtes haulx atours (hennins) ou autres habillements de parrage. Et pour lors, la plus grande partie d'ycelles nobles dames, retournées en leurs propres lieux, ayant grant vergogne des honteuses et injurieuses parolles qu'elles avaient oyes aux diz preschemens, se disposèrent à mettre bas leurs atours et prinrent aultres, tels et assez paraulx à ceus que portent femmes de béguinages. Et leur demoura cest état aucune petite espace de temps. Mais à l'exemple du lymeçon, lequel quant on passe près de lui retrait ses cornes par dedens et quand il n'entend plus riens les reboute dehors, ainsy firent ycelles. Car en assez brief terme après que le dit prescheur se fust departy du pays, elles mêmes recommencèrent comme devant et oublièrent sa doctrine, et reprinrent petit à petit leur viel estat, tel ou plus grand qu'elles avaient accoutumé de porter. » (Monstrelet, liv. I, ch. LIII, édit. Douët d'Arcq.)

(2) Nous croyons savoir qu'il s'agit d'une étude sur les goûts littéraires en France dans ces dernières années.

porains exigeront que l'écrivain *soit des leurs*, haïront qu'il soit au-dessus d'eux. Bref, vous allez voir une détestation de l'esprit critique au profit du lyrisme (1) comme vous n'en avez encore pas vu, sans compter le renfort que sauront donner à ce mouvement ceux qui y ont intérêt, je veux dire cette armée d'écrivains qui *font de la vibration* et n'ont jamais eu l'ombre d'une idée; songez quelle bonne fortune pour eux ! Et tout cela n'est point gai pour ceux qui ne savent rien faire d'autre que de comprendre; mieux vaut toutefois être prévenu (2).

Remarquez que les hommes dont on pouvait le plus attendre qu'ils s'appliquassent à *comprendre* les passions de leurs temps au lieu de les *vivre*, — les philosophes, — semblent avoir senti l'imprudence qu'il y aurait à le faire : B... et B... (3), depuis seize mois, *adoptent* les passions de leurs concitoyens, se gardent bien de les juger.

J'imagine parfois un petit dialogue des morts entre Descartes et ces penseurs, où il leur dirait : « Qu'est-ce que c'est que cette adoption des passions du vulgaire par des philosophes ? Parce que vous avez vu la guerre ?... Mais moi aussi je l'ai vue ; et même je l'ai faite ; ce qui n'est pas votre cas. En ai-je moins continué de m'occuper de la communication des Substances et de l'application du nombre à la géométrie ? Qu'est-ce que cette déchéance de la philosophie ?... Vous voulez *être dans l'humanité*, dites-vous ? Mais pour cela le monde n'a pas besoin de vous ; Héloïse et Bayard vous en remontreront toujours. » Ce petit dialogue, je le crains, serait peu goûté pour le moment (4).

(1) Bien entendu, il ne s'agit en rien ici de l'accueil fait au dernier livre de M. Romain Rolland, livre parfaitement exempt de tout esprit critique, quoi qu'il prétende, et purement lyrique, mais d'un lyrisme (internationaliste) particulièrement insupportable à l'heure actuelle.

(2) En marge : « La guerre, c'est, plus violemment que jamais, la proscription de la littérature d'observation (déjà peu en faveur depuis dix ans) au profit de la littérature subjective.

« Au reste, on se demande, aujourd'hui que les fils des classes cultivées vont à la guerre (et à quelle guerre !), qu'ils sont pris en temps de paix dans les difficultés d'une vie matérielle de plus en plus dure, on se demande d'où sortirait maintenant l'écrivain qui *jugerait* l'agitation humaine au lieu de la *vivre*. La littérature critique est ruinée en France pour de longues années, non pas seulement par le goût du public, mais par les conditions de vie des littérateurs. »

(3) Ici les noms de deux philosophes académiciens.

(4) Nos philosophes pourraient répondre à Descartes : 1° que, depuis qu'il a cessé de vivre, l'exercice de certaines passions, — les passions morales, — a été intégré d'office dans l'activité philosophique (sous le nom de « problème des valeurs »), en constitue même la partie la plus vénérée ; 2° que la guerre actuelle, étant pour une grande part un conflit de passions morales, est proprement l'affaire des philosophes ; 3° que si les mœurs de son siècle n'avaient point été telles qu'il ne pou-

Et puis la guerre crée un autre courant, également mortel pour les vôtres, dont il faut prendre votre parti : *la religion du caractère au mépris des vertus de l'esprit.* Assurément cela existait déjà chez nos contemporains depuis une quinzaine d'années (et je n'ai garde d'y méconnaître leur religion de l'émouvant, encore qu'il s'y montrât déjà la volonté d'exalter les qualités nécessaires aux circonstances qui nous entourent). Mais combien cela est plus violent depuis seize mois! Que de recrues inattendues! Que de gens je connais, dénués de tout romantisme, accoutumés jusqu'à ce jour à respecter par-dessus tout le travail de l'esprit, qui deviennent peu à peu dédaigneux de l'homme de cabinet, si admirable soit-il, et se surprennent à n'estimer que ceux qui osent, que ceux qui veulent, que ceux qui marchent!... Ah! je sais bien quel sera le vrai méprisé de demain dans la guerre des partis qui s'annonce ; ce ne sera ni le protestant, ni le catholique, ni le juif, ni le français, ni même l'allemand, qui tous peuvent montrer dans leur tradition la religion du caractère ; ce sera l'intellectuel, dans la mesure, — indéniable, n'est-ce pas ? — où il s'oppose à l'homme qui *veut*.

Ce qui fera respecter Descartes désormais, ce n'est pas les *Méditations*, c'est la fermeté qu'il montra dans cette barque, quand ces mariniers d'Emden voulaient le jeter à l'eau (1).

—

AU MÊME

Le fait d'agir et de pâtir, dites-vous, ne crée pas du tout nécessairement la religion de l'action et le mépris du juge-

vait, sous peine de dérision, se mêler des affaires publiques, on ne sait si ce philosophe, peu dédaigneux de se sentir, eût négligé cette occasion.

Nos philosophes pourraient aussi répondre à Descartes que la guerre a quelque peu changé depuis le temps où il se retirait dans une contrée parce que le continuel état de guerre dont elle était le théâtre faisait qu' « on y jouissait des fruits de la paix avec d'autant plus de sûreté. » (Discours de la Méthode, III, *sub fine.*)

(1) Baillet, *Vie de Descartes*, liv. II, ch. IV.

L'auteur a cru devoir, dans une note, illustrer son assertion de la timidité de l'Intellectuel par quelques exemples : Aristote, menacé du sort de Socrate, quitta Athènes pour « épargner à sa patrie un second crime contre la philosophie » ; le roi Charles V (l'Intellectuel), alors dauphin, aurait obéi un peu trop rapidement à son père qui lui ordonnait de quitter le champ de bataille de Poitiers ; le philosophe Hobbes aurait dit : « Ma mère fut prise des douleurs de l'enfantement et mit au monde deux jumeaux ; la peur et moi » ; le critique, aurait dit Sainte-Beuve (cité par O. d'Haussonville), peut être un brave, mais en général ce n'est pas un héros... Nous répondrons par l'exemple de Socrate, par l'attitude de Spinoza lors de l'assassinat des frères de Witt, par la mort d'O. Hamelin emporté par la vague landaise en essayant de sauver deux personnes qui se noyaient, surtout par le livre d'or de l'Ecole normale depuis seize mois.

ment : le monde des Sévigné et des Lespinasse a su se battre et mourir comme celui d'aujourd'hui, ce qui ne l'empêchait pas de placer en haut de l'échelle humaine un Descartes ou un Montesquieu. Cela est fort juste. Les épreuves ne créeront, — ne développeront, — la religion de l'action et le mépris du jugement dans l'actuelle société que parce qu'elle est romantique, exempte de toute éducation proprement intellectuelle, surtout à cause de la vénération qu'elle porte à ses propres souffrances, et plus généralement à tout ce qui lui arrive.

On peut dire que *pâtir et en même temps placer l'Intellection de la passion au-dessus de la passion*, cela implique un degré de culture inconnu de notre époque. Au surplus, on peut trouver que, étant données les circonstances qui lui sont faites, notre époque n'a que faire d'une telle culture.

Naturellement, il ne s'agit en tout ceci que de la « bonne société », et encore pas tout entière ; le peuple, lui, n'a jamais eu la religion de sa souffrance et la guerre n'y développe point le mépris du jugement. Mais ce n'est pas pour lui que vous écrivez.

Au reste, la simplicité d'attitude du peuple en cette guerre, sa modestie, son naturel dans la vertu sont des choses qu'on ne saurait trop dire, comme aussi son étonnante pureté d'esprit, son exemption de tout romantisme. Que va devenir, en face de ce peuple qui aura marché (et l'on sait comme !) par la seule considération *rationnelle* de son intérêt et de son droit, hors de toute idée romantique du « primat de sa race » ou de la « beauté de la guerre » ou de sa « fatalité », que va devenir le grand cliché de nos moines, que « la raison est la ruine du courage et de l'esprit de sacrifice », que « la mysticité de l'âme est indispensable à l'action », etc. ? J'espère bien que vous allez saisir l'occasion de foncer sur ces légendes, clamer que cette alliance du courage avec la raison que vient de montrer le peuple est précisément le propre de l'âme française, que c'est l'Allemand au contraire qui ne sait agir sans stimulants mystiques, que les détracteurs du dix-huitième siècle sont des traîtres aux vraies traditions de ce pays, qu'ils sont parents (vous n'aurez pas de peine à le montrer par leur style) de Schelling ou de Novalis autrement que de Saint-Evremond ou de Voltaire. Quelle occasion que cette guerre pour le ratio-

nalisme, s'il sait y faire ! — Mais tout cela ne fera pas que le beau monde goûtera l'esprit critique.

Au surplus, votre tristesse voit juste : on n'aperçoit pas de sitôt le jour où la littérature occupera encore l'attention des humains...

Quant à la postérité, rassurez-vous : ce qu'il peut y avoir en nous d'art et de pensée tiendra plus de place près d'elle que le fracas de nos armes. Socrate vit en songe un jeune cygne couché sur ses genoux qui s'envola avec des chants divins ; le lendemain on lui présenta Platon. L'humanité a gardé de ce jour un souvenir plus grand que de la bataille des Arginuses.

—

[Est-il besoin de dire que cette dernière phrase n'a guère d'autre valeur que d'affirmer l'incorrigible religion de l'auteur pour les choses de l'esprit ? que si la postérité en effet se rappelle plus la rencontre de Socrate et de Platon que la bataille des Arginuses, elle ne se la rappelle pas plus que la bataille de Marathon, qui a sauvé la pensée humaine et, en fin de compte, permis à ladite rencontre de porter ses fruits ?

Quelques jours après qu'il écrivait cette lettre, l'auteur tombait frappé d'une congestion ; mince perte en un temps comme le nôtre qu'un tel esprit, dont la détestable devise semblait être : *primùm philosophare*.

Nous avons trouvé, dans une autre poche du sous-main, une enveloppe contenant diverses citations. Qu'est-ce que l'auteur voulait en faire ?... Leur voyait-il du rapport avec les événements actuels ?.. Nous donnons celles que nous avons pu lire :]

« Maintenant que l'Empereur Probus a vaincu les Barbares il n'y aura plus jamais de guerre. » (Vopiscus, § 20, 276 après J.-C.)

—

« Priez Dieu qu'il vous mette toujours du côté du vainqueur. » (Conseil d'un diplomate italien à ses petits-neveux, Guichardin, *Opere inedite*, t. I, p. 149.)

—

« Je ne veux pas de cette paix, parce qu'elle est honteuse, dangereuse, impossible, ou plutôt je ne la refuse pas, mais je redoute la guerre sous le masque de la paix. » (Cicéron, *3e Philippique*.)

—

« En un mot, c'est pour la paix que l'homme prévoyant fait la guerre ; c'est dans l'espoir du repos qu'il affronte tant de fatigues, et cette paix, si vous ne la rendez inébranlable,

qu'importe que vous soyez vainqueur ou vaincu? » (Salluste, *Lettres à César*, II, 6.)

—

« Toujours les Allemands partent des principes. S'agit-il d'enlever une tache d'un habit, ils se mettent d'abord à étudier la chimie; ils étudient si bien et si longtemps que, pendant ce temps, l'habit tombe en lambeaux. »

(Ludwig Bœrne, *Fragmente und Aphorismen*.Gesammelte Schriften, 7 Band, p. 86.)

—

« O mes amis, en vérité je vous le dis : si vous voulez savoir quelque chose de tant soit peu exact sur les succès ou les revers de nos armées en campagne, gardez-vous bien de croire tout ce que vous dira votre grand cousin l'officier, pas plus que les récits de certains vantards qui prétendent avoir été partout et avoir tout fait. Un brave sergent d'infanterie, qui ne dort jamais que d'un œil lorsqu'il commande un poste avancé, un intrépide lieutenant de voltigeurs qui, en deux tours de main, vous enlève un poste ennemi, voire même un officier supérieur de quelque distinction, ont bien assez de besogne un jour de bataille, sans chercher à savoir ce qui se passe au delà de leur horizon. Ils ne le savent pas parce qu'ils sont peu ou pas du tout orientés sur le pays où évoluent les deux armées contraires; ils ne le savent pas parce que les dispositions prises par les principaux chefs pour livrer bataille, les marches et contre-marches qu'il faut orienter pour s'y préparer ne sont pas et ne doivent pas être connues de tout le monde et qu'elles sont souvent hors de la sphère des connaissances de celui qui prétend vous instruire. » (Commandant Vivien, *Souvenirs de ma vie militaire*, chap. XV.)

—

Sentence d'une cour d'amour au moyen âge :

« Une femme n'a pas le droit de congédier son amant parce qu'il a perdu un œil à la guerre en combattant avec courage. » (G. Pâris, *Journal des savants*, 1888, p. 729.)

—

« Je me battis dans ma jeunesse avec les peuples de Devonstheim, je tuai leur jeune roi; cependant une fille de Russie me méprise.

« Je sais faire huit exercices : je me tiens ferme à cheval,

je nage, je glisse sur des patins, je lance le javelot, je manie la rame; cependant une fille de Russie me méprise. » (Chant du Nord, cité par Chateaubriand, *Etudes historiques*, VI, Mœurs des barbares.)

—

« Un corps cohérent, relativement petit, de fonctionnaires ayant des intérêts communs et agissant sous la direction d'une autorité centrale, a un immense avantage sur un public incohérent qui n'a point de règle fixe de conduite et ne peut être amené à agir de concert que sous l'empire d'une forte provocation. C'est pourquoi une organisation de fonctionnaires, étant arrivée au delà d'une certaine phase de développement, devient de plus en plus irrésistible, comme nous le voyons dans les bureaucraties du continent. » (Herbert Spencer, *L'Individu contre l'Etat*, 1885, trad. franç., p. 42.)

—

Richelieu se plaignait déjà des bureaux !

« Il a été un temps où l'on ne donnait dans ce royaume aucun ordre par précaution ; et lors même que les maux étaient arrivés, l'on n'y apportait que des remèdes palliatifs, parce qu'il était impossible d'y pourvoir absolument sans blesser le tiers et le quart et l'intérêt particulier qu'on préférait alors au public : cela faisait qu'on se contentait d'adoucir les plaies au lieu de les guérir, ce qui a causé beaucoup de maux dans ce royaume. Maintenant on a, grâces à Dieu, depuis quelques années, changé cette façon d'agir. » (Richelieu, *Testament politique*, t. II, p. 18.)

—

« Mais la France toujours aux grands exploits ouverte,
Qui rendit tant de fois le jour à l'Orient,
D'anges et de chevaliers me semble être couverte,
Dont je pleure de joie; eux s'arment en riant. »

Le P. Joseph, « Complainte de la pauvre Grèce au roi Louis le Juste », cité par Hanotaux, *Richelieu*, I, p. 121.)

—

« Prête à la crainte autant d'agilité que tu voudras, l'espérance marche encore plus vite. » (Quinte-Curce, VII, 4.)

POÈMES

NUIT D'HIVER

Quindi uscimmo a riveder le stelle.
DANTE.

C'est une nuit d'hiver, opaque et dense,
où je descends,
une nuit qu'on dirait un entonnoir immense,
aux murs d'ombre glissants,
et tout au fond
la ville, en couloirs sans fin qui dévalent,
dont je deviens un des fantômes qui s'en vont.

Et je vois tout comme on voit dans un rêve ;
rien n'est réel, mais tout est vrai ; j'ai déjà lu
cette enseigne d'hôtel qui s'allume et s'élève
en mots de feu tout à coup disparus ;
pourquoi comme un éclair, ici, de nuque blanche,
et ce regret
qui semble promener sur moi des mains tremblantes ?
jusqu'où suis-je arrivé ce soir ? Jamais
je n'eus peur de la vie et je ne comprends plus.

A fuir tout seul, je sens mon cœur à nu ;
et dans ces rues où je ne reconnais personne,
l'angoisse me surprend de la mort d'un ami ;
il n'était pas au rendez-vous promis !
Pourquoi ces vieilles cloches folles qui bourdonnent ?
Est-ce Paris, Berlin ou Londres
que j'échafaude ? Est ce aujourd'hui, autrefois ou demain
que mes pas lèvent dans cette ombre ?

Où sont-ils, mais où sont-ils ceux qui m'aimaient ?
J'ai besoin d'eux ce soir, comme jamais ;
je les sens loin, de la distance de la mort
pour quelques-uns, et les vivants sont plus lointains encor
qu'on ne peut pas trouver lorsqu'on voudrait leur dire,
à la bonne clarté de nos meilleurs sourires,
que notre cœur est tout délicatesse,
effusion d'enfant, tendresse confiante,
dans cet humide et haletant silence
de l'hiver et du ciel sur les villes modernes.

Soudain je vois le temps, lumineux dans la nuit !
Sa face ronde et rouge, en horloge de gare,
comme un hôte devant sa porte me sourit.
Ah ! fier seigneur des immensités de l'espoir,
trempées
d'air vierge et de suc d'astre, avec des échappées
sur des bois d'oliviers qui dévalent dans une mer,
ouvrez au mendieur de fuites les portières
des trains que vous aiguillonnez comme nos vies.
Mais le temps n'est plus rien qu'un brasseur d'or,
monnayant nos plus beaux désirs,
et les marquant aux effigies
d'un roi, d'un empereur ou d'une république,
dont il a fait de l'herbe et de pâlissants souvenirs.

Et je détourne alors la tête et je m'enfonce
au plus noir de la ville où des ombres m'approchent,
tandis que je soupèse ironiquement dans ma poche
l'argent menu qui ne peut suffire à m'enfuir ;
et les ombres tentantes, pressantes,
ont des voix qui semblent rouvrir un paradis
où je monterais, dans la chaleur d'un bleu midi,
vers l'éternel bienfait des fontaines rafraîchissantes ;
mais c'est encor le plus triste des leurres,
et lourdement, ces mots ailés qu'elles chuchotent,
je les sens retomber sur mon cœur,

y réveillant des silences de nuits bienheureuses
où je les ai glissés dans des frissons de nuque radieuse,
tandis que je sentais, par mon être charnel,
courir l'ondulation d'un mystère immortel
que j'étoufferai bien en vain,
contre la pauvre chair des nuits d'hiver sans fin.

Et je me sauve et je poursuis la seule délivrance
du pèlerin de tous les temps, qui toujours recommence
sa marche vers soi-même à demi révélé
par de grands ciels d'enfance aux givres constellés.

LE SOIR D'UN JOUR D'ÉTE

Le soir d'un jour d'été mélancolique
montre un ciel pâle à travers les branches plus sombres ;
la pluie s'est tue comme une voix lassée,
et l'odeur de la terre humide imprègne l'ombre
où quelque oiseau perdu se reprend à chanter.
Les cœurs sont lourds et les feuilles sont lourdes
de tristesse et de pluie ;
mais brusquement touchés par un souffle nocturne,
on les entend qui se délivrent, goutte à goutte,
du poids de leur mélancolie.
La lumière n'est plus qu'un peu de rouge brume
au bord du ciel rejoint par l'horizon ;
on ne peut pas s'asseoir dans l'herbe et les perrons
sont trop mouillés pour qu'on y vienne attendre un clair-de-lune.
Qu'importe ! il fera beau demain,
pensent-ils, car pour eux la jeunesse est demain ;
ils n'ont pas le regret d'un triste jour d'été.
Mais d'autres, regardant l'ombre des nuits monter
comme l'ombre du temps sur leur chair anxieuse,
frissonnent de sentir l'odeur de buis trempé
d'une journée pluvieuse,

qui les frustre du soir, où se métamorphosent
la chaleur en désir et le soleil en roses
emmêlées sur les seins,
eux que l'été de l'an prochain,
si chaud soit-il, trouvera déjà gourds,
et trop vieillis déjà pour l'élan de l'amour.

LES AMIS

Mêmes désirs, même âge, et venus de l'enfance
en des cours de lycée avec des cœurs fermés,
ils se cherchent au hasard, parmi la turbulence
et la fraîche rumeur de leurs jeux d'écoliers.
A la maison personne à qui montrer ses rêves!
Car le temps qui transforme et déforme s'élève
entre les volontés, les espoirs, les croyances
des générations que cimente le sang,
et l'amour maternel même reste impuissant,
malgré ses ailes d'ange, à franchir la distance.
Or voici que liés mystérieusement
par un obscur élan vital, qui les fit naître
presque ensemble, et doués du même mouvement
irrésistible et chaud, qui les pousse à connaître
la face de l'amour et le sens de la terre,
ils se trouvent pareils, fiévreux et solitaires,
portant une âme neuve où gémit chaque soir
ce désir d'être deux contre la vie énorme,
qui va changeant ses dieux, son mirage et ses formes.
Alors de jour en jour plus proches, sans savoir
pourquoi parmi ces poignées de mains quotidiennes
il en est une enfin qui répond à la sienne,
l'adolescent choisit son élu fraternel.
Et dans la même ville, et sous le même ciel
où leurs yeux vont ensemble à la chasse des songes
dont ils parlent à voix haute, heureux sou lain d'entendre
que leur angoisse obscure en écho se prolonge
dans une âme semblable et qu'on n'a pu comprendre,

ils scrutent l'avenir et sentent moins farouche
leur cœur qui rend le son magnifique du bronze,
tandis que l'amitié, d'un doigt divin le touche.

Et deux à deux, liés par leur jeunesse, ils vont
désormais rassurés, et le chaud tourbillon
de la vie les entraîne et les mêle à ses houles ;
tu vas les retrouver peut-être dans la foule,
qui se tendent les mains et s'éprouvent toujours
plus attachés par le lien fuyant des jours
Mais écoute à présent, douloureuse et lointaine,
cette rumeur de pas, qui tristement se traîne
et plus triste encor cette voix :
Où trouver maintenant la ferveur de l'accueil ?
Toute une joie avec la chute du cercueil
sous la terre s'est enfoncée ;
devant moi l'existence est tout à coup si noire,
que je cherche le ciel au fond de ma mémoire
où se rabattent mes pensées.
Pour compagnon je n'ai plus que le souvenir,
chaque jour ranimé par le contact des choses,
si douces quand glissait sur elles le sourire
de l'ami dont les yeux sont clos ;
c'était mon Marcellus et les lys et les roses
de ma jeune tendresse ont couvert son tombeau.

Et l'on entend passer ceux qui vont côte à côte,
sans deviner l'effroi plus amer de deux autres
aujourd'hui séparés par le voile de sang
du désir, que déroule une femme, portant
dans ses yeux, sur sa bouche et dans sa chevelure,
le chaud mystère où l'on sent frémir la nature.
Et quel sombre ennemi va transformant ceux-là
qui, malgré le passé, ne se retrouvent pas
tels qu'ils croyaient se voir, et montrent un visage
où le trop vil souci de qui les avantage ;

a mis un masque dur, leur coupant à jamais
le sourire de leurs jeunesses qu'ils mêlaient.

Mais au détour de quelque route, à la tombée
du soir sur un jardin caché,
on voit descendre avec la nuit, dans une allée,
deux hommes souriant l'un à l'autre et penchés
déjà vers la terre plus sombre.
Derrière eux la maison, comme un temple où l'on vient
d'accomplir un beau rite, ainsi qu'aux temps anciens
semble de marbre blanc dans l'ombre;
ils en sortent, joyeux des souvenirs revus
ensemble et que, malgré tant de passions vaines,
sur leurs fronts l'âge soit venu
tisser les fils d'argent de l'amitié sereine.
Et tandis que la porte moussue du jardin
sur ses gonds tourne et crie adieu,
ce qui reste de jour au fond du ciel lointain
désigne aux invisibles dieux,
comme pour attester la virile harmonie,
l'emblème, sur la nuit, de leurs deux mains unies.

PAUL AESCHIMANN.

LA RUSSIE LIBÉRALE

—

Je ne pense scandaliser personne en disant que le seul intérêt a, d'abord, poussé la France et la Russie l'une vers l'autre. Si, entre le peuple français, — celui du monde, peut-être, qui a les goûts les plus démocratiques, — et le peuple russe, — qui n'a point le respect superstitieux des aristocraties, et en qui s'éveillent, peu à peu, de puissantes forces de liberté, — il y avait une sympathie latente, comment le gouvernement de la république française et celui du tsar russe se seraient-ils entendus sans des intérêts communs? Tous deux craignaient que l'Allemagne n'imposât à l'Europe une dure hégémonie. La France, d'ailleurs, fut la plus correcte des alliées: jamais elle n'essaya d'intervenir dans la politique intérieure de la Russie. Le tsar tint à l'égard des libéraux la conduite qu'il voulut. Quand, en 1905, se produisit le mouvement révolutionnaire à la suite duquel une constitution fut octroyée à l'empire, on se garda, ici, de manifester la moindre sympathie officielle à aucun des partis qui luttaient; ce fut tout juste si l'on ne molesta pas les écrivains et les orateurs qui penchaient vers les révoltés. Le gouvernement de la république était si attentif à ne pas froisser le gouvernement du tsar qu'au moment même où il séparait les églises de l'Etat, il maintenait des distinctions religieuses entre les citoyens français qui prétendaient voyager en Russie.

Si l'Allemagne avait été plus adroite dans sa manière d'engager la guerre, peut-être eût-elle donné le change aux nations ; mais la grossièreté de son attitude a fait de la guerre actuelle une guerre d'idées. L'attaque d'un petit peuple par un grand

empire, l'invasion dédaigneuse d'états neutres qu'on jugeait impuissants à se défendre ont supprimé les équivoques possibles. L'Allemagne et l'Autriche luttent contre le droit des peuples, elles veulent détruire le ferment démocratique. Des écrivains — deceux qu'on lit et qu'on prise à la cour de Berlin — l'ont imprimé maintes fois : la victoire allemande marquera la fin de la démocratie en Europe, et l'on verra disparaître les nations faibles, qui n'ont aucune raison de vivre.

La France a compris tout de suite la valeur de la lutte. Elle s'est levée avec une ardeur qui n'était pas seulement une ardeur guerrière. Comme les volontaires de 1792, les citoyens armés de 1914 allaient combattre pour le droit des peuples et des hommes. L'Alsace, la Serbie, la Belgique, victimes de l'injure allemande, étaient confondues en une même amitié, et c'était avec piété qu'on courait à leur délivrance ; et l'on sentait fortement, que la France, pays libre entre tous, est nécessaire à la vie et à l'intelligence du monde. Aujourd'hui encore, la conscience de ce que vaut la tâche à accomplir soutient après dix-huit mois de fatigues et d'épreuves le courage invincible des soldats.

L'Angleterre, — celle des nations européennes qui s'est affranchie la première, — emploie à soutenir la cause son admirable ténacité. Elle s'est décidée à la guerre le jour où fut attaquée la Belgique : il s'agissait alors de tenir une promesse solennelle ; la foi anglaise n'y pouvait manquer, et l'on sait quel constant effort elle fait pour être digne de la tâche qu'elle s'est donnée.

La Russie combat dans le même parti que la France et l'Angleterre, la Russie combat pour le droit des peuples, la Russie aura contribué à la victoire du libéralisme en Europe. Mais sa vie extérieure réagira-t-elle sur sa vie intérieure ? L'empire russe prendra-t-il rang parmi les états libéraux du monde ?

§

Il semble qu'au début de la guerre le gouvernement russe ait jugé bon de marquer des tendances libérales. On se souvient peut-être d'une proclamation que fit aux Polonais le grand-duc Nicolas : les armes russes reconstitueraient la Pologne ancienne, et le royaume rétabli jouirait d'une réelle autonomie. En attendant l'heure où la victoire lui permettra de tenir la première promesse, le gouvernement a-t-il montré, du moins,

quelques velléités de tenir la seconde ? A-t-il donné à la Pologne un peu de liberté ?

En 1915, on a prétendu faire un cadeau de Pâques aux Polonais : un décret fut publié qui, disait-on, leur accordait l'autonomie. En fait, on leur permettait d'user, à l'occasion, de la langue polonaise, et on étendait à la Pologne le régime municipal qui existe en Russie depuis 1892, régime qui de l'autonomie n'a guère que le nom. Plus tard, au mois de mai, alors que les Allemands menaçaient déjà Varsovie, une commission a été chargée de préparer un projet de loi sur l'autonomie polonaise ; on ignore jusqu'où elle a conduit ses travaux.

La presse annonça à grand bruit, quelque temps après la déclaration de guerre, que des libertés nouvelles allaient être concédées aux Juifs. On sait que les Juifs russes sont confinés dans une zone dont ils ne peuvent pas sortir ; il est des établissements d'instruction où ils ne sont pas admis, dans les autres leur nombre est limité ; certaines professions leur sont interdites.

C'était, affirmait-on, en récompense de l'ardent patriotisme dont ils faisaient preuve qu'on leur octroyait ces droits, qu'ils n'avaient jamais eus encore. En effet, ils ne se montraient pas seulement d'excellents soldats : avant même le commencement de la campagne, ils avaient organisé des manifestations à Petrograd, à Moscou, à Odessa ; un grand nombre d'entre eux s'étaient engagés dans l'armée, ils avaient souscrit des sommes importantes pour les secours aux blessés et aux victimes de la guerre.

Que leur a-t-on accordé ? Quand les Allemands s'avancèrent en Russie, la zone fut envahie; les Juifs durent s'enfuir, et, au mois d'août, une circulaire les autorisa à séjourner dans quelques villes où ils n'étaient pas admis jusqu'alors. A l'armée, on leur décerna des décorations où ils ne pouvaient pas prétendre autrefois. Et ce fut à ces mesures quelque peu anodines que se borna l'action gouvernementale.

Voilà, semble-t-il, toutes les concessions au libéralisme qu'ait faites le gouvernement russe.

§

Pourtant, les libéraux sont nombreux dans l'empire. Longtemps, ils dispersèrent leurs efforts, mais enfin ils ont com-

pris la nécessité de s'unir, et ils ont constitué le « bloc national » russe.

Ce fut au mois d'août, pendant la session de la Douma, que des hommes, qui avaient toujours agi indépendamment les uns des autres, qui souvent s'étaient crus ennemis, jugèrent utile au pays d'oublier leurs divisions anciennes. Ils se regardèrent désormais sans fureur, et une stricte union leur apparut comme le plus impérieux des devoirs.

Au Conseil d'Empire les initiateurs du bloc national furent, avec d'anciens ministres, MM. Iermolov et Gurko, avec le baron de Rosen, ancien ambassadeur, — hommes dont les opinions n'ont rien de révolutionnaire, — les professeurs Maxime Kovalevski, D.-D. Grimm, Vassiliev, qui siègent à l'extrême gauche de l'Assemblée. A la Douma, les fondateurs du parti nationaliste russe, — le comte Vladimir Bobrinski, M. Paul Krupenski, M. A. Savenko même, qui avait toujours manifesté un antisémitisme violent, — s'employèrent à la tâche aussi activement que les chefs des partis progressistes, MM. Iefremov, Chingarov, Maklakov et Miliukov. Bref, adhérèrent au bloc les membres des partis nationaliste, octobriste, progressiste, constitutionnel-démocrate. Les nationalistes et les octobristes forment la majorité.

Le bloc national russe a rédigé son programme. Il voudrait que le gouvernement obéît à quelques principes généraux : stricte observation de la légalité, délimitation exacte des pouvoirs civils et des pouvoirs militaires, sauvegarde de la paix intérieure par le respect des nationalités et des classes. Et il désire qu'on prenne un certain nombre de mesures, qui lui semblent urgentes.

Il demande le renouvellement du personnel chargé de l'administration locale : ce personnel a les pires habitudes policières ; il exerce un constant arbitraire et ne souffre aucun contrôle. Il va quelquefois jusqu'à organiser des attentats politiques : on n'a pas oublié l'affaire Azev.

Il demande la grâce des hommes condamnés ou poursuivis pour des raisons politiques ou religieuses, — de ceux du moins à qui l'on n'impute aucun crime de droit commun. On mettrait aussi en liberté les individus déportés par voie administrative pour affaires politiques et religieuses.

Nul, désormais, ne serait inquiété pour sa foi. Les circulai-

res qui limitent et contrarient l'ukase impérial du 17 avril 1905 seraient rapportées. Cet ukase, qui fut, au temps de sa promulgation, célébré par l'entourage du tsar comme s'il avait accordé à la Russie la pleine liberté de conscience, détendait les entraves mises à l'exercice des cultes autres que le culte orthodoxe. L'administration a souvent cherché à en restreindre la portée : le bloc national souhaite qu'elle renonce à agir ainsi, et que l'ukase soit désormais observé avec rigueur.

Les vœux suivants concernent la politique à tenir à l'égard des peuples qui, sans être russes, sont soumis à la Russie. Il faudrait résoudre la question polonaise : le bloc demande que soit rédigé et soumis au Parlement un projet de loi sur l'autonomie de la Pologne. Il faudrait résoudre la question finlandaise: la constitution à laquelle a droit la Finlande est, en fait, abolie ; les fonctionnaires finlandais sont en butte à de fréquentes poursuites; qu'on cesse de les inquiéter.

La question juive est des plus graves. Le bloc serait heureux qu'on fût moins sévère aux Juifs ; il ne s'agit pas de leur accorder, dès maintenant, tous les droits dont jouissent les autres sujets du tsar; mais on devrait tendre à la suppression progressive de la zone, on devrait donner aux Juifs un accès plus facile dans les établissements d'instruction, on devrait leur permettre de choisir librement les professions, on devrait tolérer qu'ils aient une presse.

Le bloc cherche enfin à maintenir la paix sociale. Souvent, on a voulu détruire les organisations ouvrières. Les syndicats professionnels ont été brisés. On a poursuivi pour haute trahison les membres socialistes de la Douma. Le bloc demande que les syndicats soient rétablis, et qu'on cesse de poursuivre des ouvriers socialistes sous le seul chef qu'ils appartiennent à un parti révolutionnaire.

Tel est le programme du bloc national russe. Nul n'en contestera la sagesse. Il est à noter qu'il a été approuvé de presque toutes les organisations publiques qui ont quelque importance dans l'empire, de l'Union des zemstvos et de l'Union des villes, entre autres.

§

Ce n'est pas seulement dans les assemblées politiques que se sont rapprochés les divers groupes qui tendent vers le libé-

ralisme. Nulle part, peut-être, on n'a renoncé aux luttes intestines avec plus de ferveur qu'en Russie. On a vu des commerçants, des industriels, des savants, séparés naguère par les opinions ou les intérêts, se retrouver dans des comités où ils accomplissent une œuvre nécessaire. C'est par l'action de ces hommes que la Russie peut aujourd'hui parfaire son armement ; si sa situation militaire s'améliore peu à peu, c'est à eux, en somme, qu'elle le doit, et il n'est pas douteux qu'après la guerre les populations ne leur gardent une sympathie reconnaissante.

A.-FERDINAND HEROLD.

LE CLOU DE LA GUERRE

On se rappelle que, pour procurer de l'argent au Gouvernement autrichien, le Professeur J. Müllner a imaginé de renouveler, en la déformant quelque peu, une vieille coutume rituelle ; et Vienne possède aujourd'hui son chevalier en fer : « Wehrmann im Eisen (1). » A la vérité, le chevalier que l'on a installé sur la Place Schwarzenberg (Schwarzenbergplatz) est en bois (2).

Pour une couronne vous recevez un billet qui vous donne le droit de pénétrer sous la coupole où s'abrite la statue et de gravir les quelques marches du socle qui la supporte. Chaque visiteur reçoit un clou et un marteau de tapissier pour l'enfoncer dans ce chevalier. Il y a déjà deux à trois cent mille clous et le bois brun disparaît sous l'acier. On espère en obtenir sept cent mille en peu de temps. Cette pratique a rapporté en une semaine plus de 20.000 francs.

Les simples particuliers n'ont pas le droit de toucher à l'épée peinte en or et réservée aux grands personnages. Les clous enfoncés dans le glaive l'ont été par l'archiduc Léopold Salvator, les ambassadeurs de Guillaume II et du Sultan de Turquie : M. de Tchirsky et Hilmi-Pacha. Les autres privilégiés du glaive sont le baron de Schonaich, le bourgmestre de Vienne et les ministres. Ces clous, sans doute dorés, ont échappé à l'observation de M. Ed. Privat, qui nous rapporte que l'ambassadeur d'Allemagne, au jour de l'inauguration, planta un clou d'or au cœur du chevalier.

(1) Je suis les relations quelque peu divergentes de M. A. de Smit, reporter du *Petit Parisien* (26 avril 1915), et de M. Ed. Privat, envoyé spécial du *Temps* (30 avril 1915).

(2) M. A. de Smit dit qu'il est en carton, sans doute par moquerie.

L'idée d'exploiter dans un but financier les vieilles espérances qui s'attachaient à des pratiques antiques témoigne d'une indiscutable compréhension de la psychologie populaire. Mais quel est le sens que les demi-croyants modernes attachent semi-consciemment au vieux rite que l'on ressuscita ainsi?

Ce chevalier, que l'on pique et torture avec ces centaines de mille clous, symbolise-t-il l'armée autrichienne? Si oui, cette image de bois constituerait tout simplement un volt; les clous risqueraient d'agir comme dans l'envoûtement et les clous d'or qui pointent au cœur et qui parsèment l'épée ne pourraient manquer de provoquer les défaillances suprêmes. Même si le professeur autrichien eût voulu frapper sa patrie, l'intention des visiteurs ne l'eût pas suivi. Il en aurait été tout autrement, si le chevalier eût représenté quelque armée ennemie, russe ou serbe, anglaise ou française.

Dans le Valais, au XVIII^e siècle, quand un habitant avait des ennemis, qu'on le croyait traître envers sa patrie et qu'on voulait le forcer à quitter le pays, une masse garnie de clous était plantée devant sa maison. Ce signe valait une sentence; il avertissait le Valaisien qu'il lui fallait hâtivement s'en aller. S'il tardait, ceux qui avaient planté les clous s'assemblaient et dévastaient sa maison de fond en comble (1). La plantation des clous ne servait ici qu'à confirmer le serment des associés. C'est ainsi que les confédérés hollandais du XVI^e siècle prêtèrent le serment d'union et de liberté en plantant chacun un clou dans des boules de bois d'un pied de diamètre qui furent longtemps conservées au musée du Stathouder (2). De même les nobles Flamands qui s'assemblèrent à Bruxelles avec Hendrick van Brederode pour décider l'insurrection des *Gueux* plantèrent chacun un clou dans la muraille pour bien marquer leur ferme volonté de lutter contre la Régente des Pays-Bas (3).

Les Autrichiens entendent-ils prêter serment d'union en tapissant de clous le chevalier en fer? Je ne le pense pas, bien qu'ils manifestent ainsi leur commune résolution (4).

(1) *Rev. des Trad. popul.*, I (1885), 124, et III (1888), 494.

(2) *Journal des Artistes et des Amateurs*, 10 octobre 1830, *cité* dans *Rev. des Trad. popul.*, III (1888), 595.

(3) *Rev. des Trad. popul.*, III (1888), 495.

(4) En Allemagne, à Hambourg, où l'on a érigé un « paysan de fer » le 20 juin 1915, chaque passant qui enfonce un clou dans sa cuirasse fait le vœu de ne reculer devant aucun effort et devant aucun sacrifice jusqu'à la victoire. (*Le Temps*, 23 juin

En restaurant cette antique pratique, le Professeur Müllner n'a fait que se souvenir du vieux « Tronc en fer », *Stock im Eisen*, du Stephanplatz. Cette relique nationale est enchâssée dans une niche architecturale à l'ombre des tours de la cathédrale de Vienne. C'est un vieux tronc d'arbre sacré, dans lequel les Autrichiens du Moyen-Age enfonçaient un clou chaque fois qu'ils faisaient un vœu pour gagner une victoire ou éviter une catastrophe. Le tronc est complètement recouvert. C'est un véritable arbre blindé.

Pour peu que l'on ait lu Tite-Live, cette coutume en évoque une autre beaucoup plus ancienne, également destinée à protéger tout un peuple.

En l'année 365, une peste violente éclata à Rome. Et comme ni les remèdes humains, ni la bonté des dieux ne pouvaient calmer la violence du mal, la superstition s'empara des esprits et c'est alors, à ce qu'on rapporte, qu'entre autres moyens d'apaiser le courroux céleste on imagina les jeux scéniques... Des bateleurs, venus d'Etrurie, dansaient au son de la flûte, exécutaient à la mode toscane des mouvements qui n'étaient pas sans grâce; mais ils n'avaient ni chants, ni paroles, ni gestes. Cependant ces jeux, qui furent d'abord une cérémonie religieuse, ne guérirent ni les esprits de leurs pieuses terreurs, ni les corps de leurs souffrances. Il y a plus, le Tibre débordé étant venu un jour (cette peste dura trois ans) inonder le cirque au milieu de la célébration des jeux, qui fut interrompue, on regarda ce malheur comme une preuve de l'aversion et du mépris des dieux pour ces moyens de les fléchir, et les craintes redoublèrent. En conséquence, les esprits étaient plus tourmentés de la recherche d'un remède purificatoire que les corps de leurs souffrances; les vieillards se rappelèrent enfin qu'autrefois un dictateur, en enfonçant le clou, avait calmé la peste. Le sénat se fit alors un devoir sacré d'ordonner qu'un dictateur serait créé dans le but d'enfoncer le clou, et l'on créa L. Manlius Imperiosus.

Il y a une ancienne loi, ajoute Tite-Live, qui porte, écrit en vieilles lettres et en vieux langage : « Que le suprême préteur, aux ides de septembre, plante le clou. » Elle fut attachée à droite dans le temple de Jupiter très bon, très grand, du côté du sanctuaire de Minerve. Le clou, dans ces temps où l'on connaissait à peine l'écriture, était, dit-on, employé à marquer les années; et la loi fut consacrée dans le sanctuaire de Minerve, parce que Minerve avait inventé les nombres. Les Volsiniens également désignaient le nombre des années par

1915.) C'est une imitation très nette de la vieille forme de serment pratiquée jadis dans les Flandres.

des clous enfoncés dans le temple de Nortia, déesse étrusque. Ce fut le consul M. Horatius qui, conformément à la loi, fixa le clou dans le temple de Jupiter très bon, très grand, l'année de l'expulsion des rois ; ensuite l'accomplissement de cette cérémonie passa des consuls aux dictateurs comme revêtus d'une autorité plus grande. Par la suite, cet usage avait été abandonné ; mais, cette fois, on pensa que la chose valait la peine que l'on créât un dictateur, et ce fut L. Manlius (1).

Cette cérémonie fut renouvelée en 331. « Comme les principaux citoyens de Rome périssaient de maladies semblables et presque tous après les mêmes symptômes, une esclave alla trouver Q. Fabius Maximus, édile curule, et promit de révéler la cause de cette calamité publique, s'il lui faisait la promesse que cette révélation ne lui attirerait aucun mal. Toute assurance lui ayant été donnée, alors elle découvrit que c'était à la perfidie des femmes qu'était due la désolation de la ville ; que des dames romaines préparaient ces poisons, et que, si on voulait la suivre sur-le-champ, on en aurait bientôt la preuve. On la suivit ; on surprit quelques femmes occupées à faire cuire des drogues et l'on trouva des poisons soigneusement cachés ; tout fut apporté au forum ; vingt matrones environ, chez lesquelles on en avait saisi, furent amenées par le viateur. Deux d'entre elles, Cornélia et Sergia, l'une et l'autre de familles patriciennes, prétendirent que c'étaient des breuvages salutaires ; l'esclave le nia et leur ordonna d'en boire afin de les convaincre d'imposture ; elles demandent quelques instants pour se consulter ; le peuple s'écarte, et à la vue de tous elles en confèrent avec toutes les autres ; celles-ci ne refusent pas non plus l'épreuve ; chacune boit du breuvage et toutes périssent victimes de leur propre perfidie. Leurs complices arrêtées dénoncent un grand nombre de matrones et cent soixante-dix environ furent condamnées. Avant ce jour, il n'avait jamais été question à Rome d'empoisonnements. La chose fut regardée comme un prodige ; on vit là des esprits égarés bien plus que criminels. Aussi, comme les traditions rapportaient qu'autrefois, à l'époque des retraites du peuple, le clou avait été fixé par le dictateur et que cette cérémonie purificatoire avait ramené à la raison des esprits aliénés par la discorde, on crut devoir créer un dictateur pour

(1) Tite-Live, VII, 1-3.

attacher le clou. Ce dictateur fut C. Quinctius, qui abdiqua ses fonctions après la solennité (1). »

Un peu plus tard, en 313, Pétélius n'aurait été nommé dictateur, pendant une nouvelle peste que pour ficher le clou sacré (2).

Tite-Live semble expliquer l'usage médical de la plantation du clou par une coïncidence heureuse. Les anciens auraient remarqué que la peste avait été calmée par l'enfoncement du clou qui marquait la nouvelle année, de là les cérémonies que nous venons de rapporter. D'autre part, la liturgie annuelle de la plantation n'aurait eu pour but que de compter les années à une époque où l'on connaissait à peine les chiffres. Ces explications sont inacceptables. La plantation annuelle, si toutefois elle est bien certaine (3), pouvait tout aussi bien viser un but magique, éloigner de l'année qui allait s'ouvrir toutes les maladies et tous les fléaux qui avaient assombri l'année qui venait de s'achever (4). Rien n'est moins certain d'ailleurs que toute forme d'écriture ou de chiffre ait été ignorée à l'époque où se pratiquait la plantation annuelle. D'autre part il est bien assuré que les cérémonies piaculaires décidées pour éloigner la peste et l'esprit de meurtre avaient une fin magico-religieuse, et nous voici amenés à nous demander de quelle façon fonctionnait le mécanisme spirituel, comment se justifiait l'efficacité de cette opération sacrée.

Il y a deux explications possibles : l'une surtout magique et coercitive, qui n'entend agir que sur le mal ; l'autre surtout religieuse, qui s'efforce de déterminer la divinité ou les saints protecteurs à chasser les maladies ou les fléaux. On rencontre en effet l'une et l'autre. Le mal qu'il s'agit d'enrayer peut avoir sa source dans une force mauvaise mal définie, et dans ce cas on peut l'enclouer ; et pour assurer la réussite de l'opération, il sera bon de la fixer dans un objet ou dans un être d'où rayonne une influence bienfaisante.

On allègue parfois un texte de Pline pour établir que les Romains admettaient la possibilité d'enclouer l'épilepsie dans la terre là où la tête du malade avait frappé le sol dans sa

(1) Tite-Live, VIII, 18.
(2) Tite-Live, IX, 28.
(3) W. Warde-Fowler, *The Roman Festivals*. London, 1899, pp. 234 sq.
(4) Festus, v°, *Clavus Annalis*, et Plutarque, *Publicola*, 14.

chute (1). On peut évoquer de très nombreuses pratiques analogues chez les modernes. Dans un village voisin de Liége, une bonne femme, qui guérissait à l'aide de prières superstitieuses emmenait, après l'opération, son client dans le jardin et l'invitait à planter un clou dans un arbre, disant que le mal ne pouvait désormais le rejoindre. A Braine l'Alleud, dans la Belgique wallonne, une croix, disparue aujourd'hui, était plantée entre deux sapins séculaires. Suivant une coutume fort ancienne, mais qui n'est plus guère usitée, on allait enfoncer dans les sapins et même dans la croix, à l'effet d'obtenir la guérison des personnes atteintes de fièvre, des épingles ou des clous qui devaient avoir été préalablement en contact avec le malade ou avec ses vêtements (2).

A Blida, les indigènes qui vont en pèlerinage à Sidi Ali Gâiour enfoncent dans le bois d'un vieil olivier sacré, qui se trouve là, des clous, pour éloigner d'eux les maladies et les soucis (3). Dans la Marche de Brandebourg, on dit que la cérémonie doit être accomplie lorsque la lune est sur son déclin et que le clou, après avoir fait saigner les gencives du patient, doit être enfoncé sans prononcer une parole dans la partie d'un chêne tournée au nord et qui ne reçoit jamais les rayons du soleil. Après cela, l'officiant n'aura plus mal aux dents, tant que le chêne restera debout (4). Il est clair, dans ce cas, que le mal est pour ainsi dire embouteillé dans l'arbre tant que sa chute ne le libérera pas.

Pourquoi choisit-on un arbre pour enclouer ainsi le mal ? C'est évidemment parce qu'il s'agit d'un foyer de bénédiction, soit que l'essence choisie ait été jadis tenue pour sacrée, soit que l'arbre soit sanctifié par une source ou par un sanctuaire. On pourrait en fournir cent exemples. Les deux suivants suffiront. Dans le Morvan, un vieux frêne situé près de la fontaine de Faubouloin, à laquelle on offre des gâteaux de miel, est couvert d'épingles (5). Derrière la chapelle de Notre-Dame, entre Trazégnies et Chapelle-lez-Herlaimont, dans un chemin antique du Hainaut, que l'on regarde comme une voie romaine, on voyait encore, avant la guerre, un arbre

(1) Pline, XXVIII, 17, éd. Littré, II, 260.
(2) C. J. Schepers et O. Colson, *Un usage fétichiste*, Liége, 1893, p. 5.
(3) E. Doutté, *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord*, Alger, 1909, p. 436.
(4) A. Kuhn, *Markische, Sagen und Mœrchen*, Berlin, 1843, p. 162.
(5) Dr Bogros, *A travers le Morvan*, Château-Chinon, 1884, p. 162.

décrépit couvert de clous enfoncés jusqu'à la tête. Ils avaient été plantés par les pèlerins venus pour implorer la Vierge (1). Ainsi le mal était non seulement fixé hors du patient, mais placé dans le rayonnement d'une puissance bienfaisante capable de le neutraliser ou de le détruire.

Cependant le clou qui lie le mal ou le fixe n'est pas toujours planté dans un arbre. Il peut l'être dans une poutre, ou dans une porte, ou dans un mur. Au Caire, l'une des vieilles portes de la ville, la porte de Zoweïleh, est constamment perforée au moyen de clous par des malades qui croient se débarrasser ainsi du mal de tête. Un saint et miraculeux personnage, invisible aux yeux mortels, est censé avoir là une de ses stations (2). Dans la Beauce, le toucheur de dents pose un clou neuf sur la dent malade en marmottant des prières ; il enfonce ensuite un clou dans une porte, une poutre ou une solive (3). A Mossoul, un scheikh guérit les maux de tête en imposant les mains au patient et en enfonçant ensuite un clou dans un mur (4). Dans ces deux derniers cas, la pratique est évidemment déformée : la poutre et le mur ne semblent plus avoir un caractère sacré, mais ce n'est là qu'une déficience de la cérémonie primitive.

Depuis que l'on plante des clous dans la statue d'Hindenburg (5), on ne saurait douter que le premier chevalier en fer représentait le génie guerrier de l'Autriche. De braves citoyens se persuadent qu'en tapissant de pointes ces bois taillés, ils enclouent la défaite ou les forces de déroute qui semblent vouloir pousser l'Autriche aux abîmes. Que cette idée hante plus ou moins certains esprits, on ne peut guère en douter, car elle a dû être fortement répandue parmi le peuple à propos du vieux tronc en fer qu'enveloppe l'ombre de la cathédrale.

Cependant il existe une autre explication de cette cérémonie qui n'est peut-être pas non plus sans partisans parmi le peu-

(1) *Rev. des Trad. Popul.*, II (1886),272. On trouvera un autre exemple remarquable dans J.-B. Thiers, *Traité des Superstitions*, p. 412, I, 389. Le clou était planté à titre préventif.

(2) E. W. Lane, *Manners and Customs of the Modern Egyptians*, London, 1895, p. 240.

(3) F. Chapiseau, *le Folklore de la Beauce et du Perche*, Paris, 1903, 1, 170.

(4) R. C. Thompson, *Semitic Magic*, London, 1908, p. 18. On trouvera d'autres cas dans P. Sebillot, *Folklore de France*, IV, 138.

(5) Les nécessités de l'heure ont grandement retardé l'apparition de cet article.

ple d'Autriche. Lorsqu'un indigène du Loango veut attirer fortement l'attention de la divinité sur sa requête, il enfonce un clou dans l'idole, à la façon d'un homme qui vous donnerait un coup de poing ou vous piquerait avec une épingle afin de vous faire entendre qu'il désire vous parler.

Afin de mieux réveiller l'attention du dieu, les clous sont auparavant rougis au feu (1). Même si le dieu était absorbé ou distrait, il lui serait difficile d'ignorer une requête appuyée d'arguments aussi pénétrants. La douleur irrite le dieu qui ne peut manquer alors de la faire retomber sur l'auteur des maux de celui qui l'implore. Au Congo, le clou sert aussi à même fin (2). Et le misérable voleur ou sorcier qui a poussé le suppliant à maltraiter ainsi son dieu ne manque jamais d'être fortement secoué par l'esprit sacré. A Saint Armel, les jeunes filles piquent des épingles dans le tombeau du saint encastré dans un mur, afin de faire venir les amoureux (3). A Laval, les jeunes filles qui veulent obtenir un mari vont planter des épingles dans les jambes d'un grand saint Christophe d'une église de faubourg (4). Au Japon, ceux qui souffrent du mal de dents plantent des aiguilles dans un saule, « persuadés que la souffrance que ressent l'esprit de l'arbre le forcera à exercer son pouvoir guérisseur (5) ».

Certains bourgeois autrichiens, qui vont patriotiquement planter un clou dans le *chevalier en fer* pensent-ils agir sur le génie protecteur de l'Autriche et maintenir son attention fixée sur les destinées du pays? C'est fort possible ; c'est même probable.

Il n'est, en tout cas, pas douteux que la cérémonie du Schwartzenplatz constitue une exploitation peu discrète et peu relevée d'une vieille superstition nationale. Il est vrai que l'on se procure ainsi de l'argent et que l'on maintient dans le peuple la confiance en la victoire. Maints planteurs de clou se sont, du même marteau, planté dans la tête que l'Autriche ne pouvait pas être vaincue. En France, nous estimons qu'il est

(1) A. Bastian, *Die Deutsche Expedition an der Loango-Küste* Iéna, 1874-75, II, 176.

(2) R. P. Campana, *Congo. Mission catholique de Landana*, dans *les Missions-Catholiques*, XXVII (1895), p. 93. — *Notes analytiques sur les collections ethnographiques du Musée du Congo*, Bruxelles, 1902-1906, pp. 153 et 246.

(3) A. Orain, *le Folklore de l'Ille-et-Vilaine*, I, 99.

(4) Observation personnelle.

(5) Lafcadio Hearn, *Glimpses of Unfamiliar Japon*, London, 1894, III, 598 sq.

plus patriotique, plus noble, plus hautement humain d'en appeler directement au cœur et à la générosité des citoyens. La journée du drapeau belge, la journée du 75, la journée serbe, la journée des orphelins de la guerre furent de belles manifestations de solidarité et celle qui rapporta le moins laisse bien loin ce que donnera toute une saison de clous en Autriche. D'autre part, nous n'avons pas besoin de frapper sur une pointe pour nous persuader que les Alliés seront vainqueurs. La foi en la force du droit, l'observation des faits de la guerre, la volonté ferme d'aller jusqu'au bout ont fiché cette certitude en nos esprits et dans nos âmes. Les opérations magiques produisent parfois, dit-on, de terribles chocs en retour, au grand dam des opérateurs. Les aspirations vers un idéal de droit et de justice nous porteront sans fléchir jusqu'au jour du triomphe et de la gloire.

P. SAINTYVES.

LA VIE AUTHENTIQUE
DE M. L'ABBÉ DE VOISENON

MÉMOIRES INÉDITS D'UN CONTEMPORAIN

—

La vie de l'abbé de Voisenon n'est, à vrai dire, et selon l'expression consacrée par lui-même, qu'une *anecdote littéraire*, une aventure e la chronique scandaleuse du XVIIIe siècle, mais elle mérite à ce titre, comme exemple des mœurs galantes et libertines, une inscription marginale dans les grandes pages de son histoire.

Puisque la mode, sous figure d'extrême piété, se plaît à recueillir les moindres reliques de cette époque, il n'est pas tout à fait vain d'évoquer encore l'ombre légère et falote du petit abbé dans le cortège des hommes illustres.

Nous avons donc tenu pour une heureuse fortune la découverte, par l'un de nous (1), de ce manuscrit inédit, trouvé dans la boîte d'un bouquiniste, au cours d'une promenade sur les quais, il y a quelques années : *la Vie de l'Abbé Voisenon, rédigée sur des mémoires plus authentiques que ceux sur lesquels a été écrite la notice placée en tête de ses œuvres.* An 8. — 1800.

C'est un volume petit in-8° (de 130 × 80 mm), relié en veau marbré, auquel on avait joint un portrait de Voisenon par Desrais.

L'écriture, sans calligraphie, est cursive et nette. L'auteur, malgré nos recherches, reste sans nom, mais ses confidences permettent aisément de connaître, à défaut du visage, le caractère d'un parent par alliance, familier du château de Voisenon. C'est un témoin sincère et peu lettré, dont la véracité et la bonhomie confèrent à ces pages, malgré leur naïve grandiloquence ou leur esprit facile, un mérite assez rare parmi les papiers intimes du XVIIIe siècle. Elles nous révèlent, avec la simplicité maladroite des dessins anonymes et des

(1) M. Charles Martyne, possesseur de cet intéressant document. — N. D. L. R.

estampes vulgaires, toute une vie privée où passe un Voisenon en pantoufles et en calotte, en même temps qu'une société mondaine où se rencontrent des grands noms et des petits rôles.

La valeur documentaire en est certes fort appréciable, parce que cette biographie fixe à jamais, et d'une manière définitive, certains traits déformés par l'envie des contemporains, Collé, La Harpe, Duclos et autres, par l'idolâtrie de Mme Turpin de Crissé, ignorés aussi des plus récents érudits, Paul Lacroix, Desnoiresterres, Octave Uzanne. Car la bibliographie de notre auteur est déjà longue, et si ce fut un excès d'honneurs d'ensevelir cette mémoire frivole sous un lourd mausolée, il nous sera peut-être pardonné, pour les agréments de ce récit, d'apporter une nouvelle pierre au monument de l'abbé de Voisenon, qui fut « même académicien ».

AD. VAN BEVER ET CHARLES MARTYNE.

Claude-Henri de Fusée de Voisenon, de l'Académie française, abbé du Jard, et ministre plénipotentiaire du prince-évêque de Spire, naquit au château de Voisenon, près de Melun (1), le 8 juillet 1708, d'une famille ancienne, mais avant lui peu fertile en beaux esprits : ce que je ne dis point ici par esprit de critique, car si ses pères ne brillèrent pas dans le monde par des talents marqués, ils étaient mieux que cela, puisqu'on les citait dans leur canton par leur bonhomie et leur probité (2). Son frère aîné, le comte de Voisenon (3), avait bien usé de ce côté-là de son droit d'aînesse, et il ne paraît pas que l'abbé ait jamais été envieux de revendiquer cette portion de la succession paternelle, mais il tenait de celle de sa mère, morte de la poitrine peu de temps après

(1) Non pas à Voisenon, mais à Paris, et le 21 juillet. On sait aujourd'hui, grâce à la publication de pièces d'Archives, que le baptême de Claude-Henri se fit le lendemain de sa naissance, soit le 22 juillet. (Voyez : Th. Lhuillier, *A propos de Voisenon. L'Amateur d'autographes*, octobre-décembre 1881.) Le domicile parisien des Voisenon était alors rue Saint-Louis, sur la paroisse Saint-Gervais. Deux ans plus tard, le 7 mai 1710, mourait Marie-Anne de Palerne, épouse de Louis de Voisenon et mère de notre abbé, laquelle était transportée de l'église Saint-Gervais en celle de l'abbaye du Jard, sépulture de la famille. Elle laissait deux fils en bas âge.

(2) Dans les actes d'état civil et les papiers de famille, Claude-Louis de Fusée est qualifié des titres de chevalier, seigneur de Voisenon, Eprunes, Jallandre, Lugny et, en partie, de Pouilly-le-Fort et du faubourg Saint-Barthélemy-lès-Melun et autres lieux, gentilhomme ordinaire du roi, etc.

(3) Louis-Victor Fusée de Voisenon, né à Paris, rue du Grand-Chantier (paroisse Saint-Nicolas-des-Champs), le 24 décembre 1706. Il se destina à la carrière des armes. Enseigne aux gardes françaises le 23 mai 1725, il devint successivement sous-lieutenant le 27 juin 1726, lieutenant de grenadier, le 13 février 1743, capitaine le 10 mars suivant, brigadier le 1er janvier 1748, commandant du 6e bataillon le 2 sept. 1753, maréchal de camp le 10 février 1759, etc. Ses états de services nous apprennent qu'il fit campagne depuis 1734 jusqu'à 1748. (*Archives du Ministère de la Guerre.*)

l'avoir mis au monde (1), le plus funeste de tous les présents, une constitution des plus frêles et un principe d'asthme qui, dans le cours de sa vie, le mettait à la mort plusieurs fois par an. Ainsi donc il est fort inutile, pour remonter à la source de ses maux, d'échafauder, comme le fait l'auteur de sa vie (2), la mauvaise fable d'une nourrice de Voisenon, qui est une absurdité complète et une fausseté manifeste. Ce qui n'en est point une, c'est que son père, le voyant d'une complexion aussi chétive, s'arrangeait d'avance, malgré toute sa bonhomie, pour en être bientôt débarrassé et, partant de cette presque certitude, réunissait toutes ses affections, et tous ses calculs de fortune et d'avancement sur la tête de son fils aîné, qu'une tante prude comme Mme Gertrude et aigre comme un citron vert, attendu qu'elle était fille, annonçait d'un style et d'un ton prophétique devoir aller à tout ce qu'il y avait de plus grand.

Tout en dépit de ces grandes et sublimes conceptions d'une famille au milieu de laquelle il était regardé comme un inconvénient, le grêle avorton s'élevait d'autant, comme par une espèce de miracle, luttant sans cesse contre la mort qu'il s'accoutumait à braver, et qui, à chaque assaut, semblait ne lui avoir fait grâce que pour l'emporter plus sûrement à la première occasion.

On donna aux deux frères un instituteur, habile ou non, c'est ce que j'ignore; quoi qu'il en soit, l'aîné, destiné à servir dans les gardes françaises, ne prit de ses leçons que ce qu'il lui en fallait bien strictement pour bouler avec tous les autres dans un corps où l'on n'exigeait pas des candidats de grandes connaissances, et où une certaine dose d'instruction n'eût été pour lors qu'une assez mince recommandation. Le cadet, chez qui la nature, rarement libérale sur tous les points, avait formé l'esprit aux dépens de son corps, profita davantage, et annonça des dispositions qu'une famille plus clairvoyante que la sienne eût cherché à développer, mais que,

(1) Après une union de cinq années de mariage, à l'âge de vingt et un ans et quatre mois. (Cf. G. Desnoiresterres, *Epicuriens et lettrés*, Paris, Charpentier, 1879, p. 261.)

(2) « ... Il puisa dans un lait étranger l'asthme qui le tourmenta jusqu'à la mort, et des crachements de sang habituels. A l'époque de sa naissance, il ne se trouva qu'une seule nourrice dans le village de Voisenon; on ignorait ses infirmités et elle eut grand soin de les cacher... » (*Précis hist. de la Vie de M. l'abbé de Voisenon*, publié en tête du tome I des *Œuvres complètes de M. l'abbé de Voisenon*, par la comtesse de Turpin de Crissé.)

l'après l'insouciance dont on usait envers lui, on lui laissa le soin de faire valoir par lui-même, en lui annonçant qu'il fallait qu'il tâchât à prendre de la vocation pour l'état ecclésiastique, le seul que sa languissante santé pût lui permettre de remplir avec un peu de distinction. Et pour lui en donner l'avant goût, on l'affubla d'un méchant petit habit violet, et le voilà monsieur l'abbé en herbe.

Mme la comtesse de Turpin de Crissé voulant, suivant l'usage des romanciers, donner aux premières années de son héros un air et un caractère de prodige, nous le présente comme écrivant dès l'âge de onze ans, à Voltaire une épître en vers qui fit d'avance pressentir à ce grand Génie toute l'étendue de la carrière brillante que devait un jour parcourir le nouveau nourrisson des muses (1). Mais pure fiction! A juger de la célébrité que Voltaire a donnée depuis aux premiers essais de l'Enfance du ci-devant Directeur, François de Neufchâteau, nul doute qu'il n'eût accueilli avec autant d'éclat et de publicité ceux de l'abbé de Voisenon dans un âge aussi tendre. Voltaire n'était pas homme à ne se point targuer de tous les hommages qu'il recevait, n'importe de quel âge, ni de quelle main ils lui arrivassent. Puisqu'il a gardé le secret sur ceux que lui avait, dit-on, offerts la muse encore novice et enfantine de l'abbé de Voisenon, c'est qu'il n'en a pas existé un mot. Le fait est qu'à cette époque l'abbé de Voisenon avait déjà la manie des vers; il en faisait, m'a-t-il dit plus de cent fois, à tout propos et de très mauvais sur tous les sujets qui se présentaient à son imagination, que l'âcreté de son sang rendait aussi ardente que prématurée. C'était un bien petit mérite auprès de sa famille qui n'avait point l'oreille organisée de manière à être flattée de la cadence de mots arrangés dans un certain ordre, et je crois même être sûr que ce peu de goût de ses parents exerça plus d'une fois la verve et la satire du jeune homme : à telle enseigne que, comme il était très espiègle, très malin, on l'envoya au collège pour y suivre plus régulièrement ses

(1) « A peine avait-il onze ans, qu'il adressa une Epître à M. de Voltaire, dont *Œdipe* et les premiers essais de la *Henriade* fixaient déjà sur lui tous les regards. Encouragé par la réponse qu'il reçut, il hasarda une seconde Epître; et M. de Voltaire, surpris de l'imagination et de la facilité du jeune poète, lui écrivit : « Vous aimez les vers; je vous le prédis, vous en ferez de charmants; soyez mon élève, et venez me voir. » On croira aisément qu'il n'y manqua pas, et le maître et le disciple furent dès ce moment liés de l'amitié la plus tendre. » (*Précis hist. de la Vie de M. l'abbé de Voisenon*, pp. 6-7.)

études. On le faisait passer les vacances à Voisenon, où u vieil évêque de Saintes (1), parent et ami de la maison, conséquemment très borné, dans l'espoir de tourner d'u côté un peu moins dangereux la fureur poétique dont le jeun ecclésiastique était possédé, lui donnait les Psaumes de Davi à mettre en vers, et lui faisait cadeau d'un louis à chacun d ceux qu'il lui apportait après avoir rempli les conditions d marché. A ce compte l'abbé ramassa une trentaine de loui avec lesquels il regagna son collège, et qui augmentèrent con sidérablement son petit pécule, car il ne recevait que si francs par mois pour ses menus plaisirs.

Je crois bien que la vocation de l'abbé de Voisenon pou l'état ecclésiastique n'était rien moins qu'une inspiration d ciel, et, comme on dit trivialement, ne venait point d'en haut mais comme il n'avait pas le choix, il eut le bon esprit de s résigner sans attendre que des circonstances particulières l' déterminassent. C'est encore une fable inventée à plaisir qu d'avancer qu'il ne se décida que d'après les remords que fi naître dans son âme un prétendu combat entre lui et un jeun homme, qu'il avait insulté et qu'il blessa (2). Que, dans l chaleur de son attachement pour l'abbé de Voisenon, on décor son éloge de toutes les qualités de l'esprit et du cœur qu'on voudra lui prêter, je ne m'y oppose pas, à Dieu ne plaise; mais que l'on vante son humeur martiale, oh ! pour cela, je ne saurais le passer. Après Jacques Ier, roi d'Ecosse, fils de l'infortunée Marie Stuart, je ne crois pas que, dans l'univers, mortel ait jamais aussi complètement tressailli dans toute l'habitude de son corps à la vue d'une épée nue, que le faisait l'abbé de Voisenon. Il ne s'en cachait même pas, et, à la faveur de son habit, il se donnait, sans en avoir le moindre scrupule, pour le plus poltron de tous les hommes : il bornait ses pré-

(1) Vraisemblablement Léon de Beaumont, neveu de Fénelon, ancien sous-précepteur du duc de Bourgogne.

(2) « Sa faible sante, écrit Mme de Turpin de Crissé, faisait désirer à son père qu'il embrassât l'état ecclésiastique; mais, jeune et dans l'ivresse des premiers succès, il ne croyait pas qu'il fût temps encore de prendre un parti, lorsqu'un mot imprudemment lâché lui attira une affaire de la part d'un officier avec lequel il se battit, et qu'il blessa. Il frémit de s'être vu exposé à tuer, malgré lui, un homme qu'il avait offensé. Cette réflexion lui inspira le dégoût du monde et de ses lois cruellement bizarres; il écrivit à son père et, croyant avoir fait un divorce éternel avec les Muses, il entra au séminaire, s'enfonça dans l'étude de la Théologie et des Pères, et, se livrant avec ferveur à tous les devoirs de son nouvel état, il devint, dans la retraite un exemple de piété, comme il l'avait été de dissipation dans le monde. » (*Œuvres complètes de M. l'abbé de Voisenon*, I, p. 8.)

ations à en être un des plus aimables. Et sur ce dernier int, peu de gens lui ont contesté ses droits ; il commença à s acquérir dans la société avec laquelle il vivait, en faisant théologie.

Réuni dans la même maison — c'est autant qu'il m'en uvient le collège de Boncourt — avec l'ancien évêque d'Orns, Jarente (1), et l'ancien évêque de Fréjus (2), lesquels, ns plus de vocation, étaient destinés à suivre la même route, formèrent entre eux trois une intimité dont les conférences éologiques n'étaient ni l'âme ni l'intention. Plus occupés du in de leurs plaisirs que de commenter les Pères de l'Eglise, s deux acolytes de l'abbé allaient à la découverte, et celui-ci, ur fournir aux frais qu'ils exigeaient, et parer à l'exiguïté leurs facultés pécuniaires, brochait à la hâte de mauvais mans dont il m'a dit avoir oublié jusqu'aux titres, mais qu'il ndait couramment cent écus à des libraires moins avares ur lors que ne le sont ceux de nos jours (3). Son inépuisae facilité suppléait ainsi, avec une espèce d'abondance, au u de secours qu'ils tiraient de leurs parents respectifs. D'un tre côté, il était, lui personnellement, fort lié avec Le and (4), poète comique et comédien, avec lequel il travail-

1) Louis Sextus de Jarente de La Bruyère, ancien évêque de Digne, mort à Orns, en mai 1789 ; celui-là même qui entretenait sur la feuille des bénéfices dont l'avait pourvu, la Guimard. On trouvera de plaisantes anecdotes sur ce personne dans les *Mémoires secrets* de Bachaumont (II, 17 février 1762 ; IV, 13 août 9).

2) Martin du Bellay, né au château de Cléreau, diocèse d'Orléans, le 5 mai 1703, ré évêque le 13 décembre 1739, démissionnaire en 1766.

3) Ces deux condisciples n'étaient pas alors les seuls amis de Voisenon. On sait l s'était lié fort étroitement avec Lefranc de Pompignan et avec un jeune avo- du roi au Châtelet, nommé M. de Montessu, fils d'un receveur général des finan- « Nous composâmes tous trois, rapporte Voisenon dans ses *Anecdotes littérai-* beaucoup de petits ouvrages en vers. Le plus supportable fut une tragédie de *lon*, en un acte. Montessu, devenu conseiller au Parlement, mourut de la petite ole, qu'il gagna dans un voyage qu'il fit furtivement à Paris, quoique exilé avec 'arlement. Il était venu voir la comédienne Labatte dont il était éperdu. Le Franc alla à Montauban, et moi à Boulogne. J'y fis des mandements et Le Franc pporta sa *Didon*, en cinq actes, dans laquelle il eut la prudence de ne rien insé- de la nôtre... »

4) Marc-Antoine Le Grand, auteur comique et comédien, né à Paris en 1673. l'était l'homme du monde le plus gai, le plus original et le plus crapuleux. Il sait sa vie dans tous les cabarets, c'était là son Parnasse ; il lui venait des idées piques dès qu'il y entrait. Il était fort assidu au catéchisme de Saint-Sulpice ; il découvrait de petites filles, leur donnait des bonbons, les attirait chez lui et en tirait ti pour son plaisir, quand elles n'étaient que jolies ; il les faisait comédiennes, nd elles annonçaient quelque germe de talent. Il excellait dans les rôles de pays... Il a laissé un théâtre en quatre volumes, composé de pièces pour le théâtre nçais et Italien, dont la plupart sont extrêmement comiques... Il avait une fille jolie, mais très libertine, qui le fit mourir de chagrin, parce que Armand [de

lait à pique-nique, et auprès de qui il contracta ce goût qu'il a toujours conservé pour le théâtre et tous ses accessoires.

Le temps s'écoulait ainsi dans un genre de vie peu analogue aux études qui doivent remplir les moments d'un aspirant aux ordres sacrés. Ce que l'abbé possédait le moins, c'était ses cahiers. Enfin, pour se trouver du moins au courant, et réparer le temps perdu, il fit un forfait avec un répétiteur habile qui, moyennant pistoles, le mit en état de subir, au bout de quelques mois, tous les examens imaginables. Mais sa contention d'esprit, les veilles qu'il fut obligé de consacrer pour soutenir une étude aussi aride que la théologie scholastique lui enflammèrent le sang à un tel point que le reste de sa vie s'en est ressenti et qu'il a payé cher ce tour de force. C'est sans doute à ce qui lui en coûta pour parvenir à la faveur d'être admis au nombre des ministres des autels, qu'il faut attribuer l'aversion insurmontable qu'il conserva jusqu'à son dernier soupir, tant pour un état auquel il était si peu appelé que pour ceux qui, soit par choix, soit par toute autre raison quelconque, l'avaient embrassé et en remplissaient les augustes fonctions. Il n'en dit pas moins, à la grande édification des assistants, sa première messe en fondant en larmes. Je ne sais pas ce qu'ils en pensèrent, cela ne fait rien à la chose, mais, à coup sûr, ils n'étaient pas dans le secret. Il n'y avait pas mis davantage M. Henriot, évêque de Boulogne-sur-Mer (1), qui, après lui avoir conféré la prêtrise, le nomma chanoine et doyen de sa cathédrale (2), et le fit son grand vicaire. Ce

la Comédie Française] lui avait fait un enfant. » (*Anecdotes littéraires. Œuvres complètes de Voisenon*, tome IV.)

(1) Jean-Marie Henriau, évêque de Boulogne-sur-Mer depuis le 28 octobre 1724. Voyez sur ce personnage, « valet à tout faire » et « créature du cardinal de Fleury », les *Mémoires de Saint-Simon*, t. XI, p. 71 (Paris, Hachette, éd. in-12).

(2) En 1731, si nous en croyons François Moraud, l'intéressant auteur de l'*Année historique de Boulogne-sur-Mer* (Boulogne, 1759, in-12, pp. 16 et suiv.). On lit en effet, dans ce dernier ouvrage: « François Abot, doyen du Chapitre, donne procuration pour résigner en son nom le décanat en faveur de Voisenon. Le pape Clément XII lui accorde ses bulles de provision du décanat le 9 mars, et, le 11 juillet suivant, il prend possession de sa dignité et d'un canonicat. » L'auteur ajoute que Voisenon montra fort peu d'assiduité aux soins réclamés par sa charge. « Pendant les quatorze années — écrit-il en substance — qu'il fut doyen du chapitre, à peine lui compterait-on quatre de résidence; encore ne furent-elles point consécutives. » On voit, en effet, que le 24 décembre il demande à faire son stage à Paris, pendant le temps de sa licence. Le chapitre, contre tous les usages établis, le lui accorde. Il part le 26, demeure absent jusqu'en septembre 1733, et ne revient que pour réclamer les revenus de sa prébende. Il repart le 21 décembre de la même année, se disant député de la Chambre ecclésiastique de Boulogne à l'assemblée du clergé de Reims, et ne reparaît qu'à une époque indéterminée, entre le 23 juin et le 11 novembre 1734. Dans l'intervalle, il a réussi à se faire recom

prélat avait en lui la plus grande confiance, ce qui prouve plus pour la facilité de son caractère que pour l'étendue de ses lumières et de ses connaissances. L'abbé conduisait donc en grande partie le diocèse, qui n'en allait pas plus mal. Des différentes routes qui peuvent mettre sur celle de la béatitude éternelle, il était convaincu que celle que l'on trouverait la moins semée d'épines serait toujours la plus fréquentée ; il la jonchait même de fleurs suivant les circonstances, et les répandait à pleines mains dans les mandements et les instructions pastorales qu'il était chargé de rédiger. Cette méthode nouvelle de présenter sous un style enjoué et fleuri les vérités de notre sainte religion scandalisa un peu les prêtres intolérants et atrabilaires qui, accoutumés à donner à leurs écrits la sombre teinte du zèle amer dont ils prétendent brûler pour les intérêts du ciel, ne nous peignent l'Etre suprême qu'armé de foudres vengeresses qu'ils se croient chargés de diriger. Il y a lontemps que l'on a dit que chacun parle de la grâce comme il la sent. L'abbé croyait qu'elle devait être douce et aimable, et ses pinceaux se plaisaient à l'embellir; mais ceux de ses confrères qui ne la reconnaissaient pas à ces traits, et c'était le plus grand nombre, attaquèrent vivement sa méthode. L'auteur de sa vie prétend qu'il s'en vengea avec générosité, et fabrique là-dessus des tas d'histoires (1). Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'il ne leur épargne ni les sarcasmes, ni les épigrammes, armes bien plus efficaces contre ses lourds adversaires.

Au reste son parti était le plus fort, il avait pour lui toutes les femmes. Leur suffrage est un rempart inexpugnable à l'abri duquel un grand vicaire, jeune et aimable, peut parer

mander au ministre Saint-Florentin, lequel lui fera conserver ses droits et immunités. Puis il devient prêtre en 1736, sans que l'on sache à quelle époque il a été ordonné. En 1737, nouvelle absence. « On sait, grâce aux documents d'archives, qu'il était bien en cour et qu'il ne cessait de prendre parti contre les autres membres du Chapitre, voire même contre son évêque. Exerça-t-il réellement les fonctions de vicaire général? c'est douteux, les registres du temps ne contenant aucun acte qui le revête de cette dignité. Il fut néanmoins l'un des exécuteurs testamentaires de Monseigneur Henri-au, et c'est lui qui, le 23 novembre 1738, eut l'office de recevoir le successeur de ce dernier, Augustin César d'Hervilly. Il résigna peu après son ministère et, le 15 décembre 1745, on installait à Boulogne un autre doyen. Durant son canonicat, il avait fait représenter à Paris : *l'Ecole du Monde*, avec un prologue intitulé *l'Ombre de Molière, le Retour de l'Ombre de Molière, les Mariages assortis.* » On s'explique alors — s'écrie justement François Morand — la raison de ses absences.

(1) *Œuvres complètes de M.. l'abbé de Voisenon*, t. I, p. 22. Favart rapporte les mêmes anecdotes. Voyez ses *Mémoires et Correspondance*, publiées par son petit-fils (Paris, L. Collin, 1808, t. III, p. 215).

tous les coups que la noire et jalouse hypocrisie essaie de lui porter. Il était recherché et fêté par les plus attrayantes de la ville. On ne parlait que de ses brillants succès auprès d'elles. La chronique scandaleuse de la province assurait même que la grâce efficace avait, par son ministère opéré d'une manière un peu trop sensible sur l'une des plus huppées (1). J'ai pris, bien des années après, la liberté de lui demander quelques éclaircissements sur cette intéressante anecdote de sa jeunesse, il me répondit dans des termes qui me laissaient la faculté d'en penser ce qui me conviendrait le mieux : d'où je conclus pour l'affirmative. Il est des circonstances où l'on peut, sans se compromettre, juger par analogie, et celle-ci est du nombre. Si ce n'est pas la meilleure manière d'écrire l'histoire, je ne crois pas non plus que ce soit la plus mauvaise.

Il menait donc, à Boulogne, le genre de vie le plus agréable, aimé de son évêque, qui en faisait le plus grand cas, chéri des belles, qu'il amusait et qu'il intéressait, caressé par ses diocésains, et passant des moments délicieux avec Le Sage, l'auteur de *Gil Blas*, de *Turcaret*, et de tant d'autres ouvrages (2). La mort subite de M. Henriot, ce digne et vertueux

(1) C'est peut-être en souvenir de cette galante aventure qu'on crut devoir attribuer à Voisenon cette peu divertissante fantaisie : *les Exercices de Dévotion de M. Henri Roch avec madame la duchesse de Condor*, qui, publiée d'abord sans indication et sans date, vers 1780, a été maintes fois réimprimée.

(2) Il a laissé, dans ses *Anecdotes littéraires* (*Œuvres compl.*, IV, p. 54) une très curieuse notice sur cet auteur et sa famille fixée à Boulogne depuis plusieurs années : « Lesage, dit-il, était Bas-Breton, et avait une fierté d'âme qui ne lui permit jamais les souplesses nécessaires pour le tirer de l'indigence. C'est le premier sourd qu'on ait vu gai : sa gaieté même était caustique ; il semblait se réjouir de son incommodité ; il ne pouvait entendre qu'avec un cornet : « Voilà mon bienfaiteur, me disait-il, en le tirant de sa poche. Je vais dans une maison, j'y trouve des visages nouveaux ; j'espère qu'il s'y rencontrera quelques gens d'esprit, je fais usage de mon cornet ; je vois que ce ne sont que des sots, aussitôt je le resserre, en disant : je te défie de m'ennuyer. » Il avait deux fils et une fille. Le premier, connu sous le nom de Montmény, fut d'abord abbé ; il était vertueux, rigide même ; sa conduite et ses mœurs étaient irréprochables. Il sentit qu'il n'avait pas l'esprit de son état, il se fit comédien, et résigna à son frère le prieuré de Machecoux, valant six cents livres. Le frère devint secrétaire de M. Henriau, évêque de Boulogne, et chanoine de la cathédrale. Il savait imperturbablement tout son Théâtre de la Foire, et le chantait encore mieux que la Préface. Son père lui pardonnait plutôt d'être un mauvais prêtre qu'à son fils aîné d'être un excellent comédien. Il se réconcilia cependant avec lui, et pleura de joie en le voyant jouer, d'une façon inimitable, le marquis dans la comédie de *Turcaret*. Il fit *Gil Blas*, roman qui, par la légèreté et la pureté du style et la finesse de la morale, sera toujours un monument précieux dans la littérature française. Il donna ensuite *le Diable boiteux*, qui aurait été un ouvrage charmant, si l'auteur y eût peint les aventures du grand monde. Il fit paraître *Crispin rival de son Maître*, petite comédie remplie de traits, de saillies, et d'excellentes plaisanteries. Enfin, le besoin le contraignit de travailler pour la Foire... Lesage ayant perdu Montmény, étant trop vieux pour travailler, trop haut pour demander et trop honnête homme pour emprunter, se

prélat (1), vint troubler des jours qui n'étaient marqués que par des jouissances, et si quelque chose put contribuer à adoucir l'amertume que ce cruel événement répandit dans son âme, ce fut la démarche aussi extraordinaire que flatteuse de toute la ville de Boulogne en sa faveur. A peine l'évêque eut-il rendu les derniers soupirs qu'elle envoya, à la presque unanimité, une députation au cardinal de Fleury pour le supplier d'accorder l'évêché vacant à un grand vicaire dont la nomination comblerait les vœux d'un diocèse qui l'adorait (2).

C'était bien assez l'usage dans la primitive Eglise, comme doivent le savoir tous ceux qui sont un peu versés dans la connaissance de l'histoire ecclésiastique, que le peuple nommât ses pasteurs par acclamation. Mais peut-être le cardinal-ministre craignait-il que cela ne fît planche, et que la mode n'en revînt, ce qui n'aurait pas autrement cadré avec les arrangements de la cour; peut-être encore, et cette suspicion n'est pas sans fondement, des mémoires particuliers sur la conduite du grand vicaire firent juger à la vieille Eminence que l'abbé de Voisenon occuperait bien plus dignement la place du grand prêtre de Cythère ou de Paphos que celle de Pontife de l'Eglise gallicane. Or, il advint que, comme ces deux bénéfices ne se trouvaient pas sur la feuille, il mit néant au bas de la requête des Boulonnais.

Tel est le fait ainsi qu'il s'est passé dans la plus exacte vérité. Toutes les autres circonstances qu'y ajoute M^me^ la Comtesse de Turpin (3) ne sont que des ornements absolument dénués de

retira à Boulogne, chez son fils le chanoine [au n° 3 de la rue du Château], avec sa femme et sa fille, et venait presque tous les jours dîner chez moi, il m'amusait extrêmement. L'abbé Lesage était aimable, et sa tendresse religieuse pour ses parents le rendait respectable. Il ferma les yeux de son père, de sa mère, et mourut lui-même quelque temps après. »

(1) Le 25 janvier 1738. Son successeur, Augustin-César d'Hervilly, fut sacré le 14 septembre 1738. Voyez plus haut, page 654, note 1.

(2) Voyez : Ernest Deseille, *Un chapitre de l'histoire du Boulonnais, 1724-1750, Voisenon, Lesage et Tressan* (Boulogne-sur-Mer, Imprim. Simonnaire et C^ie^, 1882, in-8°). On a dit que la démarche tentée par la population boulonnaise revêtit surtout un caractère de plaisanterie.

(3) « A peine M. Henriot eut-il rendu le dernier soupir, que la ville et le clergé de Boulogne firent conjointement une députation au cardinal de Fleury, pour le supplier de faire nommer le grand vicaire au siège vacant; mais l'abbé de Voisenon, averti de cette démarche, part de nuit pour Versailles, et court chez le ministre pour lui demander comme une grâce de rejeter le vœu des Boulonnois : « Eh! comment, lui disait-il, veulent-ils que je les conduise, lorsque j'ai tant de peine à me conduire moi-même? » Il parut si extraordinaire de voir à la cour un jeune ecclésiastique solliciter un refus que tout le monde s'empressa de le connaître. Le ministre ne voulut pas laisser sans récompense un désintéressement si rare; il lui donna l'abbaye du Jard, qui n'exigeait ni résidence, ni devoirs au-dessus de ses

fondement, auxquels, suivant sa louable coutume, elle a recours pour rehausser le prétendu mérite de l'abbé de Voisenon. Elle avait, avec un peu plus de discernement, tant d'autres moyens de le faire valoir ; mais elle confond toutes les époques ; et puisqu'elle avait la rage de citer le désintéressement de l'abbé de Voisenon pour les dignités ecclésiastiques, elle pouvait, en suivant l'ordre des temps, raconter ce qui se passa plusieurs années après, entre lui et l'évêque de Mirepoix (Boyer) (1). Ce Prélat cafard voulut, je ne sais à quel propos, peupler l'épiscopat de gens d'esprit. Il envoya donc un beau jour chercher l'abbé de Voisenon et débuta, comme tous les gens qui ne savent jamais choisir leur texte, par lui reprocher de travailler à des pièces de théâtre, et même d'y mettre son nom. L'abbé lui répondit que c'était une calomnie, qu'il ne pouvait empêcher le public, toujours méchant, de lui attribuer des pièces qui n'étaient point de lui, et qu'il défiait que l'on en citât une à la tête de laquelle son nom se trouvât.

Ensuite, après des tas de lieux communs sur la dignité de l'épiscopat, sur la sainteté du ministère, sur la rareté des sujets en état de l'exercer avec une certaine distinction : « Qui mieux que vous, mon cher abbé, ajouta-t-il d'un ton patelin, serait en état d'en remplir les augustes fonctions avec tout l'éclat dont elles sont susceptibles : vous avez des talents que vous enfouissez ou que vous détournez de leur véritable destination ; j'ai sur vous de grandes vues, mais il faut que vous me mettiez à même de les suivre, sans que je sois dans le cas d'encourir des reproches. Je ne vous demande donc que six mois consécutifs d'une vie un peu plus exemplaire, et à ce prix je vous promets, au bout de cette courte épreuve, un des plus beaux sièges du Royaume. » L'abbé, qui ne s'attendait nullement à cette solution, et que la seule idée de contrainte et d'hypocrisie faisait frémir, rejeta avec une sorte d'indignation toutes les propositions de l'évêque ; lui représenta que,

forces. » (*Précis historique de la vie de M. l'abbé de Voisenon*, pp. x-xi.) Nous ne relèverons pas toutes les inexactitudes contenues dans la note ci-dessus, et qui ont été signalées déjà par Morand. Nous nous contenterons seulement d'observer que Voisenon n'obtint le bénéfice de l'abbaye du Jard que plusieurs années après la mort de Monseigneur Henriau. Auparavant, soit en septembre 1740, le roi lui avait accordé le prieuré de la Bloutière, dans la Manche. (Cf. *Mémoires du duc de Luynes*, III, p. 255.)

(1) Jean-François Boyer, ancien évêque de Mirepoix ; né à Paris, le 12 mars 1675, mort à Versailles, le 20 août 1755. A la mort du cardinal de Fleury, le roi lui avait confié la feuille des bénéfices (29 janvier 1743).

n'étant pas en état de se conduire lui-même, jamais il ne serait propre à prendre en main les rênes d'un diocèse. Qu'il voulait vivre et mourir indépendant : que l'Eglise fournissait assez de sujets qui pourraient édifier dans les grandes places ; que pour lui il s'en estimait indigne, et encore bien davantage s'il les achetait en se parant d'un masque qu'il ne pourrait pas garder, et par une contrainte à laquelle il sentait qu'il ne pouvait pas s'asservir, et qu'il aurait bientôt démentie si l'ambition le faisait s'y astreindre pendant quelques mois.

Mme la Comtesse de Turpin ne devait pas ignorer ce trait, connu de tous les amis de l'abbé. Au cas qu'elle l'eût oublié, elle n'avait pour se remettre sur la voie qu'à se rappeler un couplet de Favart tiré d'une chanson sur l'abbé de Voisenon, où il fait allusion à cette anecdote (1) :

Tandis qu'il a reçu des cieux
Une heureuse jaunisse (2),
Il pouvait (3), en baissant les yeux,
Gagner un bénéfice ;
Tout aussi bien j'entends d'ici (4)
Mirepoix (5) qui clabaude.
Que n'est-il hypocrite aussi !
Claude est bien Claude.

Quant au cardinal de Fleury, l'abbé n'eut pas le mérite du refus, parce que la vieille Eminence fut assez prudente pour ne pas l'exposer à la tentation. Elle était même si peu prévenue en sa faveur qu'elle se fit longtemps tirer l'oreille, malgré la démarche des Boulonnois, pour lui accorder une mince Abbaye, et ce ne fut qu'en rechignant, et comme vaincu par les importunes sollicitations, qu'elle le nomma à celle du Jard (6), valant alors tout au plus quatre à cinq mille livres de rente.

(1) *L'Observateur anglois ou correspondance secrète entre Milord All'eye et Milord All'ear* [par Pidansat de Mayrobert]. A Londres, chez J. Adamson, 1778, t. III, lettre IV, *De l'abbé de Voisenon*, p. 49. *A la Saint-Claude*, du 6 juin 1755.

(2) M. l'abbé de Voisenon avait le teint très jaune. (*Note de Pidansat de Mayrobert.*)

(3) Le texte de la chanson porte : il *pourrait*.

(4) Ibid. *Mais contre lui* j'entends d'ici.

(5) Boyer, l'ancien évêque de Mirepoix, qui ne donnait point de bénéfices aux abbés faisant des vers. (*Note de Pidansat de Mayrobert.*)

(6) En avril 1742 ; à cette époque, l'abbé dut se démettre de la dignité de doyen du chapitre de Boulogne-sur-Mer qu'il occupait depuis 1731. Voyez : *Mémoires du duc de Luynes*, t. IV, pp. 122-123, et *Gallia Christiana*, t. X, p. 1336, et t. XII, pp. 215 et 623. Son successeur au décanat fut le chanoine Dieuset, lequel parut avec ce titre au chapitre tenu le 15 décembre 1745.

Il est vrai que la modicité du bénéfice était compensée par l'agrément d'être mitoyen avec le château de Voisenon ; de réunir par là une augmentation de promenades, de chasse, la facilité des messes, etc., sans compter l'avantage inexprimable d'être, moyennant la communication des deux parcs, de niveau, pour ainsi dire, avec la sépulture des Pères Voisenon, établie dans une des chapelles de l'abbaye, et à laquelle, dans cette famille, on a toujours porté une singulière vénération.

C'était une famille assez singulière que celle des Voisenon. Elle n'était pas, à la vérité, de la force de celle des Shandy, dont l'inimitable Sterne nous a laissé des anecdotes si précieuses, mais elle avait bien son cachet particulier, comme on pourra s'en assurer par quelques traits pris au hasard, ou plutôt que la suite de la narration amènera assez naturellement dans le cours de cet ouvrage. Mais commençons, avant d'en ébaucher les plus saillants, par reprendre un peu notre abbé qui en est le héros, les acteurs qui, à son occasion, viendront à se montrer ne devant être que des personnages secondaires, pour ne pas dire subalternes.

Semblable à ces débutants qui, se sentant des dispositions pour devenir célèbres dans leur art, commencent, avant de travailler à se faire un nom dans la capitale, par essayer leurs talents dans les provinces, l'abbé de Voisenon reconnut bientôt, d'après quelques essais qu'il avait déjà tentés en passant sur le théâtre du monde à Paris, que celui de Boulogne était trop resserré pour qu'il y occupât plus longtemps la scène. Il quitta donc tout à fait ce séjour, ainsi que ses fonctions de grand vicaire, et borna son ambition à courir la carrière d'homme aimable et de bel esprit. En société intime avec Voltaire, avec madame du Châtelet, avec Saint-Lambert, et tout ce qu'il y avait alors de plus marquant dans la République des Lettres, il vécut au milieu d'eux sans jamais exciter leur jalousie, le genre badin et léger qu'il avait choisi n'étant pas dans le cas de leur porter ombrage ; mais ce même ton, qu'il possédait par excellence, le rendait précieux à un cercle d'amateurs qui se réunissaient fréquemment pour dîner alternativement chez Mlle Quinault (1), ou chez le comte de Caylus.

(1) Jeanne-Françoise Quinault, ancienne actrice de la Comédie Française. Née à Strasbourg, le 16 octobre 1699, elle débuta le 14 juin 1718, quitta la scène le 19

A ces repas, où présidait la gaieté la plus franche, chacun payait son écot par l'hommage de quelque conte, soit en vers, soit en prose. Et quelle que fût la fécondité des personnages qui en faisaient l'âme, tels que le chevalier d'Orléans, Moncrif, Crébillon le fils, Fagan, Duclos, Collé, etc., etc., jamais l'abbé ne se trouva en reste avec eux. Les différentes productions qui doivent le jour à cet aimable Lycée sont connues dans le public sous les noms d'*Etrennes de la Saint-Jean*, des *Œufs de Pâques*, des *Ecosseuses*, du *Recueil de ces Messieurs*, du *Recueil de ces Dames*, des *Bals des Bois*, des *Fêtes Roulantes*, etc., etc. (1).

De ces charmantes sociétés à celle qui se rassemblait au château de Voisenon, on peut penser combien la nuance devait paraître tranchante à l'abbé de Voisenon. Je n'en tracerai point ici une esquisse, qui ne pourrait être que très imparfaite, attendu que je n'ai pas été dans le cas d'en juger par moi-même ; ce que j'ai pu accrocher de cette grotesque compagnie n'a jamais été que d'après quelques réminiscences de l'abbé qui, bien des années après, se plaisait encore à jeter du ridicule sur les anciens amis de son père. C'était, selon lui, de vieux conseillers d'Etat, des présidents à mortier bien droits, des lieutenants généraux des armées du Roi, bien bavards, des femmes surannées, jadis galantes, et alors bien prudes et bien médisantes, quelques chanoines et notables de Melun, et des camarades de son frère, officier aux gardes françaises ; au demeurant les plus respectables et les plus honnêtes gens du monde, mais en même temps les plus ennuyeux. C'est en passant des mois entiers avec cette bonne compagnie, si peu assortie à son esprit et à ses formes, qu'il fit l'heureuse découverte que le Péché dit du Saint-Esprit, sur la nature duquel les interprètes ont débité tant d'absurdités, sans

mars 1741 et mourut en 1783. On sait qu'elle avait été la maîtresse de Piron. Elle réunissait chez elle une société d'élite et présidait à des dîners d'écrivains connus depuis sous le nom de dîners du *Bout-du-Banc*.

(1) Ici l'auteur paraît avoir suivi le texte de Voisenon. On lit en effet, dans les *Anecdotes littéraires* (*Œuvres complètes*, t. IV, p. 73, notice sur Vadé) : « Les auteurs principaux de ces ouvrages étaient le chevalier d'Orléans, grand prieur, le comte de Caylus, Moncrif, Crebillon le fils :

Parmi tant de Héros je n'ose me nommer.

La société était composée de douze à quatorze personnes, qui dînaient tantôt chez Mlle Quinault du Fresne, tantôt chez le comte de Caylus ; chacun, sans se rien communiquer, payait son écot en composant une histoire, et l'on faisait en un jour un recueil qu'on livrait au public et qui était rempli de gaieté... »

pouvoir parvenir à le définir, n'est autre chose que l'ennui, parce que c'est le seul qui ne puisse se pardonner ni dans ce monde-ci, ni dans l'autre. Il ajoutait à la suite de ces preuves, lorsqu'on lui citait de fort honnêtes gens qui n'avaient d'autre défaut que de ne pas être amusants, que cela devait être ainsi, vu que l'ennui était le chancelier de la probité.

Il entrait dans sa morale de passer tout à quiconque pouvait l'amuser. Et son indulgence ne trouvait pas toujours à s'exercer. En pareil cas, il se vengeait avec une ironie amère de ceux qui l'excédaient, et faisait tomber sur eux une grêle de sarcasmes qui emportaient la pièce. Son père (1), pour lequel il conservait toujours, d'ailleurs, les plus grands égards, n'était pas même quelquefois à l'abri de ses mauvaises plaisanteries ; aussi le bonhomme les redoutait-il, et disait-il en confidence à ses bons amis : « Je ne puis me déterminer à lui en savoir mauvais gré, ce garçon-là ne peut pas se refuser une épigramme ; quand il ne trouve personne sous sa main, il en fait contre lui-même. Et en cas de besoin, il en ferait sur le crucifix. ».

L'abbé était fortement secondé dans ce penchant au sarcasme par la comtesse de Voisenon, sa belle-sœur (2), jeune et jolie brune, piquante, pleine d'esprit, de vivacité et de saillies ; mais fantasque, dédaigneuse, hautaine, d'une humeur difficile à définir, et au total bien mal assortie avec son mari, le meilleur homme du monde, dans toute la force du mot. L'abbé trouva piquant de s'attacher à cette femme, qui présentait dans son caractère singulier des contrastes aussi bizarres. Se craignant l'un et l'autre dans le principe, il leur parut plus simple de se réunir pour former une ligue offensive et défensive, non pas contre les agresseurs, il s'en présentait peu contre d'aussi redoutables champions, mais contre ceux qui leur déplaisaient, et le nombre n'en était pas petit. Cette formidable coalition se soutint pendant quelque temps avec assez d'éclat. Elle se relâcha insensiblement et finit par avoir le sort de toutes ces confédérations formées d'abord par la

(1) Louis-Claude de Fusée, né à Voisenon et baptisé à Saint-Barthélemy-de-Melun, le 3 mai 1673 ; il décéda le 23 juin 1747, à l'abbaye du Jard.

(2) Petite-fille de Mme Doublet de Persan, elle se nommait Marguerite-Pauline Bombarde de Beaulieu. Mariée, le 8 juin 1739, avec Louis-Victor de Fusée, alors lieutenant aux gardes françaises, elle reçut la bénédiction nuptiale de la main de son beau-frère, dans la chapelle seigneuriale de Voisenon.

nécessité, troublées peu à peu par des intérêts croisés qui surviennent à la traverse, et qui se terminent toutes par faire des puissances alliées les plus cruels ennemis. Au bout de quelques années, le beau-frère et la belle-sœur se détestaient aussi cordialement qu'ils avaient cru s'aimer véritablement en débutant. Ils ne sont pas les seuls à qui pareille chose soit arrivée.

L'abbé de Voisenon avait déjà eu au théâtre quelques succès assez médiocres, quoi qu'en disent les prôneurs outrés. Il en eut de plus marqués lorsqu'il donna *la Coquette fixée* (1), pièce on ne saurait plus agréablement écrite, mais sans beaucoup d'intrigues, ce qui la laisse, ainsi que quelques autres de lui, qui méritèrent cependant des applaudissements, infiniment au-dessous de nos bons auteurs. Au reste, il faut lui rendre justice : jamais homme ne se laissa moins séduire par les spécieuses illusions de l'amour-propre. Jamais on n'a pu lui reprocher cette prédilection si choquante dans tous les écrivains pour les ouvrages qui sortent de leur plume. Il regardait les siens comme des enfants trouvés qu'on abandonne aussitôt après leur naissance, sans s'embarrasser de ce qu'ils deviendront dans le monde. Toujours le premier à rendre hommage aux talents et aux productions d'autrui, pour peu qu'ils eussent quelque mérite, il savait en faire valoir les beaux endroits, et s'imposait la loi d'encourager par ses éloges et par ses conseils les jeunes débutants, soit dans l'art dramatique, soit dans tout autre genre de poésie, sans affecter, comme bien d'autres, une crainte puérile qu'ils ne l'effaçassent, ou que du moins ils obscurcissent sa réputation littéraire.

Il avait assez de tact et assez de connaissance des hommes pour sentir que son genre de vie, peu analogue à l'état dont il portait l'habit, ne lui acquerrait jamais le degré de considération auquel il eût pu prétendre par une conduite plus mesurée. En conséquence son ambition se bornait très sagement à se faire payer en agréments le seul tribut que son amabilité le mettait à même de revendiquer. Et, content de ce lot, il eût pu en jouir paisiblement jusqu'à la fin de ses jours, si sa légèreté et son inconséquence, pour ne pas dire davantage, n'eus-

(1) *La Coquette fixée*, comédie en trois actes et en vers, avec un divertissement, représentée pour la première fois par les comédiens italiens ordinaires du roi, le jeudi 10 mars 1746 (*Œuvres complètes*, t. I, p. 315). Cette pièce eut vingt-trois représentations.

sent semé ses dernières années de chagrins et de tribulations qui les empoisonnèrent cruellement.

Mais avant que d'arriver à cette époque vraiment désastreuse pour lui, et si humiliante pour sa mémoire, parcourons d'abord celle qui l'a précédée. L'abbé de Voisenon était, comme je l'ai déjà dit, d'une santé abominable (1). Un asthme habituel, qui le tourmentait horriblement, le rendait très difficile sur le choix des appartements, dont il changeait souvent, espérant toujours trouver dans différents quartiers et dans de nouvelles expositions une liberté de respirer que la nature, disait-il, ne lui accordait qu'à portion congrue. Il se flattait d'avoir fait une affaire merveilleuse, en en louant un sur l'ancien Palais-Royal (2). Les locataires des maisons qui donnaient sur le jardin n'avaient point la liberté de faire sortir des tuyaux de poële du côté des allées qui l'embellissaient. L'abbé espérait pouvoir échapper à l'inquisition qui s'opposait à cette sorte d'agrément. Il s'avisa de faire percer son mur; mais le tuyau auquel cette ouverture devait donner passage ne fut pas plutôt établi qu'un des préposés du duc d'Orléans donna un ordre absolu pour qu'on l'enlevât sans rémission. L'abbé ne trouva d'autre moyen de se soustraire à la persécution que d'adresser au duc d'Orléans cette charmante requête qui commence par ce vers :

Heureux qui peut avoir un petit trou chez soi... (3).

Le Prince, enchanté de la nouveauté de la tournure, accorda à l'aimable pétitionnaire la permission qu'il avait réclamée d'une manière si ingénieuse. Mais, bientôt dégoûté de cette habitation, Voisenon lui chercha querelle, suivant son usage ordinaire, et prit un logement dans la maison de son frère, quelque répugnance qu'il sentît à se rapprocher encore une fois d'un caractère aussi indécrottable que celui de sa belle-sœur, qu'il avait déjà assignée à un degré de déplaisance assez prononcée, mais susceptible encore de s'accroître considérablement.

(1) « Cet aimable abbé, auteur secret de plusieurs comédies, écrit Casanova (*Mémoires*, éd. Garnier, t. II, p. 352), avait une petite santé attachée à un très petit corps. »

(2) Rue des Bons-Enfants. Selon une note de police publiée par J. Delort (*Mes voyages aux environs de Paris*, t. II), il y habitait le 20 juillet 1749. Il logera plus tard rue Culture-Sainte-Catherine.

(3) *Placet à Monseigneur le duc d'Orléans, pour obtenir la permission de laisser passer le tuyau d'un poële du côté du jardin du Palais-Royal* (*Œuvres complètes*, III, p. 352).

Ce fut là qu'il essuya une maladie si grave que les médecins, désespérant de pouvoir le tirer d'affaire, déclarèrent qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour l'administrer. Ce n'était pas une petite opération que de le lui annoncer, et de l'y décider. Enfin on lui détacha le fameux Père de La Neuville (1), qui, avec cette adresse si familière aux gens de son ordre, se chargea d'entreprendre cette conversion et, après avoir sondé le terrain, se fit fort de conduire au Paradis son nouveau pénitent, si l'Etre suprême le retirait de ce monde, ou de le ramener à une vie exemplaire, s'il avait le bonheur d'en réchapper. Dans l'alternative, le bon père calculait à merveille qu'il ne risquait jamais d'être compromis qu'en cas de guérison de la part du malade. Mais, en tout état de cause, pour donner plus d'éclat à sa mission, il mit à l'absolution, qu'il est impossible de refuser *in articulo mortis*, des conditions aussi dures qu'il en ait jamais été dicté par la condescendance jésuitique. Il exigea la parole d'honneur de l'abbé qu'il ferait brûler tous les ouvrages manuscrits qu'il avait, comme devant être peu édifiants par eux-mêmes et dangereux pour les fidèles entre les mains desquels ils pourraient tomber. Ce n'était pas encore là le plus difficile. L'abbé, ne pouvant pas faire autrement, s'était accusé de n'avoir pas depuis bien des années rempli l'obligation de dire son bréviaire. Or, sur ce point de rigueur, les canons sont positifs : ils ordonnent la restitution des fruits de tous les bénéfices quelconques pendant le nombre d'années qu'on a manqué à ce devoir indispensable pour tout ecclésiastique qui en est pourvu. Le Père de la Neuville, ne voulant donc point capituler sur cet article fondamental, exigea de l'abbé qu'il opérerait cette restitution en totalité, si Dieu lui faisait la grâce de guérir , à moins que le Pape ne lui accordât une remise ; auquel cas il engageait sa parole d'honneur de payer la somme quelconque à laquelle l'indulgence du Souverain Pontife voudrait bien adoucir la juste sévérité de la loi. Ces deux grands points gagnés, le reste était si peu de chose qu'il ne souffrit pas la moindre difficulté. Le mourant fut donc administré, à l'extrême édification de toute la maison,

(1) Anne-Joseph-Claude Frey de Neuville (et non point de la Neuville), jésuite, né, en 1693, au diocèse de Coutances, mort à Saint-Germain-en-Laye, en juillet 1774. Il avait été un des plus brillants prédicateurs de son temps. Ici notre auteur n'est pas d'accord avec Grimm, qui indique comme confesseur de l'abbé de Voisenon le Père Saint-Jean. Voyez la *Correspondance littéraire*, février 1763.

et finit par guérir, au grand étonnement de la Faculté qui, sans marchander autant que le Père La Neuville, lui avait expédié, d'un ton si tranchant, son passe-port pour l'autre monde (1).

Je ne saurais terminer ce récit sans y joindre quelques circonstances particulières qui méritent, je crois, de trouver place ici. Lorsque l'abbé eut été administré, et ce fut le matin, voulant être fidèle à sa parole qu'il avait donnée au Père de la Neuville, il fait dire à son frère de passer dans son appartement, parce qu'il avait des choses importantes à lui communiquer. Le comte aimait beaucoup son frère, qui l'estimait et le considérait ; il arrive donc avec empressement.

L'abbé lui enjoint de passer dans un cabinet où étaient ses papiers, d'en faire une liasse, et de les mettre au feu, sans s'en rapporter à personne qu'à lui. C'était la première fois de sa vie que le bon capitaine aux gardes se trouvait immiscé dans une affaire qui eût le moindre trait à la littérature. En conséquence, croyant de son honneur de remplir ponctuellement les intentions de son frère, et de brûler plutôt plus que pas assez, il vole dans le cabinet, forme un gros paquet de tous les papiers qu'il trouve sous sa main, sans exception quelconque ; pièces de théâtre, romans, morceaux de littérature, titres de bénéfices, quittances, lettres et affaires particulières ; généralement tout ce qui est écrit lui paraît devoir être compris dans l'anathème ; il les emporte à l'aide de son valet de chambre, et en allume le four de sa cuisine à la chaleur duquel on fait cuire un excellent pâté chaud (2) ; attendu qu'il avait ce jour-là un très grand dîner, et qu'un grand dîner à ordonner était pour lui, dans tous les temps, une affaire majeure. Vu l'état de son frère, il aurait bien désiré en faire le sacrifice et le remettre à un autre jour, mais les frais étaient faits, les personnes invitées, et, tout bien considéré, son pauvre frère n'en serait ni plus ni moins en danger, que l'on dînât en famille, ou que l'on eût un plus grand nombre de convives. Cependant, pour conserver une sorte de décence, et soutenir avec une certaine dignité l'attitude de

(1) On trouvera des détails fort piquants sur la confession du galant abbé dans les *Lettres de L.-B. Lauraguais à Madame* [*la duchesse d'Urssel*]. Paris, Buisson, an X (1802), in-8, pp. 110 à 122.

(2) L'abbé de Voisenon ne paraît guère se soucier d'une telle perte, si l'on en croit La Harpe (*Correspondance littéraire*, t. I, p. 294). A l'un de ses amis, qui lui reprochait vivement la disparition de ses manuscrits : « Ne vous fâchez pas, dit-il, Favart en a une copie. »

l'affliction, il s'imposa, à part lui, la loi d'être de la moitié du dîner sans manger. C'était, à son avis, la manière la plus authentique de prouver à quel point son cœur était vivement affecté; et, comme il tenait singulièrement à l'opinion publique, une pareille abstinence ne pouvait que lui faire un honneur infini. Il faisait merveilleusement bien celui de sa maison. Il s'occupe donc à servir tout le monde avec cette cordialité, ces attentions recherchées, et ces grâces que ranimaient toujours en lui la vue d'un excellent dîner. Cependant, ses amis, inquiets de ne point le voir manger, lui en demandent la raison; il répond vaguement; à une seconde question sur son abstinence, il tâche d'éluder de son mieux; à une troisième, de même; à la fin, excédé de ces importunités, il dit d'un ton véritablement pénétré: « Eh! mes amis, ne savez-vous donc pas que, tant que mon pauvre frère sera dans l'état où il est, je ne puis manger que du rôti? » Effectivement le second service arrive, et voilà mon homme qui, pour le coup, se croyant quitte avec sa douleur, se met à manger comme un ogre, et à se montrer jusqu'à la fin du repas aussi bon convive que si son frère eût fait des entrechats.

Chacun a son goût dans ce bas monde, il n'en faut pas, dit le proverbe, plus disputer que des couleurs. Celui de sa femme était de voir mourir. Amis, parents, gens indifférents, peu lui importait; elle en eût donné le choix pour une épingle, pourvu qu'elle vît mourir son monde. C'eût été lui faire grandement secours que de lui envoyer des billets pour assister à une mort, comme l'on en envoie pour un concert ou une première représentation. Elle se flattait bien que son beau-frère allait lui en donner le spectacle, et, naturellement, elle devait être aux premières loges, mais

Comme le ciel se rit des vains projets des hommes!

ce même jour dont je parle, elle en eut la courte joie. Pendant que son mari était à faire une partie, parce qu'il faut bien faire quelque chose après dîner, elle passe dans la chambre de son beau-frère, qui, l'entendant venir, a la malice de contrefaire le mourant, et certes il avait beau jeu pour que les plus habiles y fussent pris. La chère dame, qui croyait toucher au moment intéressant, se tapit au pied du lit, attendant avec cette impatience que l'on met au dénouement d'une tragédie. L'abbé n'était pas homme à la satisfaire si promptement; il la

laissa là pendant trois grands quarts d'heure, au bout desquels, ayant l'air de revenir de l'autre monde, il ouvre des yeux égarés, puis, s'adressant d'un air effaré à sa belle sœur : — « Que faisiez-vous là, Madame? » lui dit-il. Elle, sans se déconcerter, lui répond : — « Ma foi, l'abbé, j'ai cru que vous alliez tortiller de l'œil, et j'étais bien aise de voir comment vous vous y prendriez. » — « J'en suis fâché pour vous, Madame, mais je crois pouvoir vous assurer que c'est partie remise. »

Effectivement il en revint. Le Père La Neuville, qui n'avait pas arraché une âme de cette importance aux brasiers éternels pour la laisser retomber sous la griffe de Satan, ne donnait pas de repos à son pénitent ; il venait sans cesse l'encourager, le corroborer ; lui apportait des livres édifiants et le poussait tant qu'il pouvait dans la bonne voie. L'abbé se laissa faire, tant que ses forces ne furent pas revenues : mais,

Passato il pericolo, gabbato il santo.

Un beau jour qu'il se sentit plus allègre que jamais, il renvoya au bon père, non pas lettres et portraits, mais tous les livres de dévotions, en lui mandant : « Vous vous êtes trop tôt flatté, mon Père, mais je vous en demande pardon, je n'ai fait qu'un demi-quart de conversion. » Cependant, à l'honneur de tous deux (je ne sais pas trop si c'est là le mot propre), ils n'en sont pas moins restés, bons amis.

Au travers de tout cela, il y avait une affaire très importante à arranger, c'était celle de la restitution. On écrivit en cour de Rome, on négocia, on capitula ; d'une mauvaise paye on en tira ce que l'on put d'après cet axiome. Le Saint-Père se relâcha de ses prétentions, l'abbé fut taxé à deux mille écus d'amende, qu'il paya bel et bien (1); mais pour n'y être plus repris à l'avenir, oncques de la vie, depuis ce moment-là, il ne négligea de dire son bréviaire (2). L'abbé de Voisenon pas-

(1) Grimm fait allusion aussi à cette restitution. Voyez la *Correspondance littéraire*, nov. 1775.

(2) « ... L'abbé de Voisenon racontait qu'il avait eu l'absolution, à condition de donner à son confesseur deux mille écus à distribuer aux pauvres, et de dire, sans y manquer, et tous les matins, son bréviaire. Tout ceci est exactement vrai, et voici quelle en fut la suite. La rigueur de cette indulgence pénétra l'abbé de Voisenon de respect pour elle ; il s'y soumit, et, perdant beaucoup, crut y regagner bien davantage : aussi, pour rien au monde, il n'eût manqué de dire son bréviaire... Avait-il oublié le matin de le prendre, et son laquais le soupçonnait-il de coucher où il soupait, le domestique de la maison arrivait en riant, et disait à l'abbé de Voisenon : Monsieur l'abbé, votre laquais vous envoie votre bréviaire, vous le

sait sa vie à être attrapé, mais il était rare qu'il le fût deux fois de la même manière. Ce fut donc pour éviter une deuxième scène de sacrements semblable à celle qu'il avait donnée à Paris, qu'il s'y prit de la manière suivante. Etant un jour à Versailles, il y tomba malade au point que l'on ne douta plus qu'il ne dût passer avant peu d'heures. On envoya chercher un médecin, qui, en s'en allant, dit qu'il allait avertir à la paroisse pour qu'on vînt l'administrer. L'abbé, qui entendit le complot, ordonna à ses gens d'aller sans rien dire lui chercher des chevaux de poste, la voiture attelée, ce qui ne fut pas long, il sortit par une porte de derrière, y monta, et s'en fut à Paris. Le porte-Dieu arrive un moment après, se présente, comme de raison, à la grande porte de l'hôtel, monte à la chambre du malade pour lequel il avait été mandé, et, ne trouvant plus personne, s'en retourna tout confus, après avoir fait écrire : « Le bon Dieu », à ce que dirent alors les mauvais plaisants (1). Comme l'usage n'était pas de ménager autrement son prochain, on ne s'épargnait guère, pour peu que l'on trouvât à mordre sur lui. Je ne sais pas positivement si c'était par esprit de générosité, et pour être quitte avec le public à la fin de l'année. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il prêtait assez à la médisance, pour qu'on n'eût pas besoin de recourir à la calomnie.

Ses amours avec Mme Favart, sans compter mille autres aventures à la traverse, étaient plus que suffisantes pour fournir une ample matière aux mauvais propos. Sa connaissance avec cette femme avait commencé du vivant du maréchal de

trouverez dans le bonnet que voici. Et chacun, s'arrachant le paquet, s'empressait de défaire l'enveloppe du bréviaire, et puis tout le monde, en disant : le voilà, ne finissait plus de rire. » (*Lettres de L.-B. Lauraguais à Madame* [*la duchesse d'Urssel*. Paris, 1802, pp. 110 et suiv.)

(1) « ... Etant dans son lit, il [Voisenon] entendit dire qu'il fallait lui administrer les sacrements, et en effet on alla les chercher : il se leva et sortit. Le bruit se répandit le lendemain qu'il avait reçu le bon Dieu : Non, dit-il à quelqu'un qui lui en demandait des nouvelles, il est venu, en effet, chez moi, mais je n'y étais pas, et il s'est fait écrire. » (La Harpe, *Correspondance littéraire*, t. I, p. 295.) Grimm rapporte la chose différemment : « ... C'est un fait, dit-il, qu'étant un jour à la campagne, se trouvant à l'article de la mort, ses domestiques l'abandonnèrent pour aller chercher les sacrements à la paroisse. Dans l'intervalle, le mourant se trouve mieux, se lève, prend une redingote et son fusil et sort par la porte de derrière. Chemin faisant, il rencontre le prêtre qui lui porte le viatique, avec la procession; il se met à genoux comme les autres passants, et poursuit son chemin. Le bon Dieu arrive chez lui avec les prêtres et ses domestiques; on ne trouve plus le malade, qui, pendant qu'on le cherchait dans toute la maison, tirait des lapins dans la plaine... » (*Correspondance littéraire*, février 1763.)

Saxe (1), qui, comme tout le monde sait, l'entretenait et termina sa glorieuse carrière (2) en achevant de l'épuiser auprès d'elle, et en ayant recours à des mouche cantharides pour tâcher de suppléer à son ancienne vigueur. La première fois que le maréchal trouva l'abbé chez elle, il le traita comme un répondeur de messes, et déclara très positivement à la Favart qu'il n'aimait point les gens de cette robe, et qu'il n'entendait pas rencontrer chez elle des prestolets. L'abbé, peu flatté du compliment, et prévoyant bien que ses épigrammes ne prendraient pas avec le vainqueur de Fontenoy, s'en tint au seul parti convenable dans une conjoncture aussi délicate; il prit ses petites jambes à son cou et, dégringolant les escaliers le plus lestement possible, ne commença à respirer que quand il se trouva dans la rue.

On s'imaginera sans doute qu'ayant affaire à un compétiteur aussi mauvais plaisant il dut se le tenir pour dit : point du tout. Un beau jour que le maréchal avait annoncé qu'on ne le verrait pas de la journée, l'abbé, informé par un message, et croyant avoir le champ libre, n'a rien de plus pressé que d'aller occuper la place vacante. A peine se préparait-il à s'évertuer, qu'un carrosse arrêté à la porte annonça l'arrivée de l'hercule françois. Je laisse à penser, si l'on peut, la crise du malheureux abbé. Il était, ainsi que je l'ai déjà dit, poltron comme Arlequin ; bien loin de s'en cacher, il prétendait même que c'était la seule vertu de son état qu'il possédât éminemment. Toutes ses facultés intellectuelles et physiques furent ou suspendues, ou interceptées. Bien des années encore après, il

(1) Leur intimité ne datait, croyons-nous, que de 1756. Quelques biographes supposent que Voisenon connut Mme Favart à Bagatelle, chez la marquise de Monconseil. Le duc de la Valbère écrivait à Voltaire, en avril 1756 : « Quant à l'abbé de Voisenon, hélas! dans ce moment-ci, c'est une brebis égarée; l'amour me l'a ravi ; plus épris qu'un jeune écolier, il ne quitte plus l'objet de sa tendresse, et je crains d'autant plus pour sa santé que je ne crois point du tout qu'elle soit d'accord avec son ardeur ou avec son bonheur. Deux accès d'asthme ne me l'ont point encore ramené ; il touche au troisième. »

(2) Le 30 novembre 1760. Les contemporains prétendent qu'il mourut dans les bras de Mme Favart. D'où cette épigramme :

O toi qui d'Albion défias le courage,
Et qui fus du Français l'unique boulevard,
Toi qui portas partout la mort et le carnage,
Devais-tu donc mourir dans les bras de Favart?

« Le grand talent de Mme Favart, lit-on dans les *Mémoires secrets*, à la date du 25 avril 1771, brillait plus dans le lit qu'au théâtre. Sur ce qu'on reprochait au *Mars* de la France son enjouement pour cette fille peu jolie, ce héros, non moins fameux en combats amoureux qu'en exploits guerriers, répondit : *Trouvez-m'en une qui me le fasse faire comme elle.* »

frémissait en racontant sa triste déconvenue. La Favart toutefois ne perdit point la tête, et enferma l'abbé dans une armoire à robes où son chétif individu, rentré en lui-même de plus de moitié, n'occupait qu'une bien petite place. Pour peu que la séance eût été longue, le défaut d'air si nécessaire à un asthmatique l'eût fait infailliblement périr de suffocation. Son bonheur voulut que la captivité ne dura pas longtemps. Le héros n'avait qu'un mot à dire, et, après son départ, le prisonnier fut tiré de son étui, plus mort que vif. Je n'ai pas trouvé dans mes mémoires si les ressources de la Favart parvinrent à le ranimer assez pour qu'elle pût en tirer parti. Cela ne fait rien à la chose. D'ailleurs, quand les romanciers ont tiré leur premier personnage d'un danger éminent, ils passent légèrement sur les circonstances subséquentes. Je les imiterai donc, quoique cette histoire soit des plus véridiques. Tant de gens aujourd'hui écrivent l'histoire dans le genre des romans! Je ne vois pas pourquoi je serais plus exempt qu'un autre de ce mauvais goût.

Malheureusement pour la France, et plus heureusement pour les feux de l'abbé que pour sa réputation, le maréchal ne survécut pas longtemps à cette aventure, et laissa le nouvel intrus à même de sacrifier sans trouble à un autel qui demandait un desservant zélé. Aussi l'abbé ne le fit-il pas chômer, surtout dans les premiers moments de ferveur; mais comme, avec la meilleure volonté du monde, la conversation, sur certains articles, ne se soutient pas toujours avec une chaleur égale, la Favart, qui n'était point dupe, et que le maréchal avait accoutumée à un fort ordinaire, faisait doubler l'abbé, d'abord par Cailleau (1), et ensuite par Lourdet de Santerre (2), ancien maître des comptes et auteur du charmant opéra de *Colinette à la cour*. Mais, malgré cela, l'abbé

(1) Joseph Caillot, acteur de la troupe italienne, né à Paris le 24 janvier 1733 mort dans la même ville le 30 septembre 1816. Il avait débuté en 1760, dans le rôle de *Ninette à la Cour*. Bon chanteur et comédien consommé, il connut le succès et créa plusieurs pièces de Favart, notamment *les Amours champêtres, la Rosière, ou la Fête de Salency*, etc. Il quitta la scène en 1772, et le 16 août 1779 épousa Marie-Augustine, Sayde, fille d'un opticien du roi. A ses qualités de comédien, Caillot joignait celles d'un homme spirituel et de bonne compagnie. Sur la fin de sa vie, il était correspondant de l'Institut, section des Beaux-Arts. Mme Vigée-Lebrun a laissé un fort bon portrait de cet artiste.

(2) Jean-Baptiste Lourdet de Santerre, né à Paris en 1732, auditeur en la Chambre des Comptes en 1759, conseiller du roi et maître ordinaire de la même chambre (1766), conseiller du roi en l'Hôtel de Ville, puis censeur royal, mort à Paris le 7 mars 1815. Il était l'auteur des pièces suivantes : *le Savetier et le Financier*, opéra comique en 2 actes, musique de Rigel, représenté sur la scène de la Comédie italienne, en octobre 1778; *la Double épreuve, ou Colinette à la Cour*, musique

n'en était pas moins l'amant en titre, et jouait constamment les premiers rôles.

Ce fut pendant cette liaison, qui dura constamment jusqu'à la mort de la Favart, qu'il composa pour elle *Annette et Lubin*, qu'on attribua, ou plutôt qu'on eut l'air d'attribuer à cette actrice (1). Une preuve qu'on n'en était pas la dupe dans le public, c'est la chanson que Marmontel composa à cette occasion. Elle avait pour titre : *Chanson à l'endroit d'une femme auteur dont la pièce est celle d'un abbé* (2) :

Il était une femme
Qui, pour se faire honneur,
Se joignit à son confesseur.
Faisons, dit-elle, ensemble,
Quelque ouvrage d'esprit,
Et l'abbé le lui fit.

Il cherche en son génie
De quoi la contenter ;
Il l'avait court pour inventer :
Prenant un joli conte
Que Marmontel ourdit,
Dessus il s'étendit.

On prétend qu'un troisième
Au travail concourut :
C'est Favart qui les secourut.
Aux choses de sa femme
C'est bien le droit du jeu
Que l'Epoux entre un peu.

Fraîcheur, naturel, grâces,
Tendre simplicité,
Tout cela fut du conte ôté :
On mit des gaudriolles,
De l'esprit à foison,
. . . . . .
. . . . . (3)

de Grétry, représentée sur la scène de l'Académie royale de musique, le mardi 1er janvier 1762 ; *l'Embarras des Richesses*, comédie lyrique, en 3 actes, musique de Grétry, donnée à l'Académie royale de musique, le mardi 26 novembre 1782, etc.

(1) En réalité, cette pièce est de Favart et Lourdet de Santerre. Elle fut jouée au Théâtre Italien, le 15 février 1762.

(2) *Mémoires secrets*, t. I, 2 avril 1762.

(3) Il manque ici une strophe. La voici, d'après le texte des *Mémoires secrets* :

A juger dans les règles
La pièce ne vaut rien,
Et cependant elle prend bien
Lubin est sûr de plaire;
On dit qu'*Annette* aussi
En tire un bon parti.

Mais si la vaine gloire
Des auteurs s'emparait,
Le public sot les nommerait :
Monsieur Favart, sa femme,
Et brochant sur le tout,
Avec eux l'abbé fou...

L'abbé prit fort bien la plaisanterie (1) ; c'est le parti le plus sage en pareille circonstance. Il n'est point prouvé que la Favart y mit autant d'insouciance. Le public commençait à ne plus être si fort enthousiasmé d'elle. Elle commença à s'en douter pendant un certain temps, mais elle en fut totalement convaincue dans *les Trois Sultanes* (2), pièce charmante de ce temps-là, où elle fut très peu goûtée, c'est-à-dire pas à beaucoup près autant qu'elle se flattait de l'être, surtout après la magnificence et l'exactitude de son costume oriental que l'abbé, toujours galant, avait fait exécuter à Constantinople par les ouvrières du sérail, et qui lui coûta prodigieusement cher, attendu que c'était pain bénit d'attraper, et de faire payer un Prêtre qui se chargeait de présider à la pavane de Roxelane. Sa voix dans ce rôle parut aigre, et toutes ses minauderies ne purent jamais remplacer cette fraîcheur, cet air naïf et enfantin dont elle affectait en vain le naturel. Aussi parodia-t-on pour elle ces paroles d'*Annette et Lubin :*

Annette, à l'âge de quinze ans,
Est une image du printemps ;
C'est l'aurore d'un beau matin,
C'est une Rose,
Qui n'est éclose
Que pour Lubin.

Et l'on disait :

Favart, à quarante-cinq ans
N'est plus l'image du printemps ;
. . . . . .
C'est une Rosse,
Qui n'a de force
Que sous Lubin ;

par allusion à ses privautés avec Cailleau, que tout le monde

(1) Ce n'est point là l'opinion de Bachaumont, lequel rapporte, dans les *Mémoires secrets* (8 avril 1762) que l'abbé en garda un ressentiment profond pour Marmontel. Voyez la notice fort vive que Voisenon consacra, dans ses *Anecdotes littéraires*, à ce dernier. (*Œuvres complètes*, t. IV, p. 71).

(2) *Soliman II ou les Trois Sultanes*, comédie en 3 actes, représentée pour la première fois sur le Théâtre Italien, le 9 avril 1761.

sait avoir joué le rôle de Lubin avec de si grands applaudissements.

L'abbé, qui avait l'air de prendre les choses assez gaillardement, lorsqu'elles ne portaient que sur lui, entendait un peu moins la raillerie lorsque l'on daubait la Favart, qu'il regardait comme l'arche du Seigneur. Il passait bien condamnation sur ses mœurs; il eût eu trop à faire de prétendre les justifier, mais il n'était pas de si bonne composition sur les quarante-cinq ans que l'on prêtait, disait-il, si généreusement à cette femme (1). Il lui fit donc fabriquer un extrait de baptême qu'il montrait à ses amis, et qu'à ce titre il m'a fait la faveur de me montrer plusieurs fois. Or, cet extrait de baptême la rajeunissait singulièrement. Et à l'abri de cette pièce, que personne ne s'avisa de vérifier, parce que tout le monde savait qu'elle avait été de la troupe du maréchal, en 1745, sous le nom de la petite Chantilly, il croyait donner un démenti à ce qu'il appelait une calomnie, et se venger de l'injustice prétendue du public, à qui, dans le fond, cela ne faisait pas la moindre chose.

Mais quoique aussi décidément attaché au char de la Favart, il ne s'y entraînait pas au point de renoncer au reste du monde. Bien loin de là même, car jamais il ne fut aussi généralement répandu qu'à cette époque de sa vie. Tout en ayant l'air de dédaigner les grands, de détester la contrainte à laquelle il prétendait être asservi par le genre de vie que leur société comportait, tout en soupirant après une liberté, selon lui le premier des biens, et qu'on ne trouvait jamais dans les brillantes et fastueuses compagnies, il n'en était pas moins flatté à l'excès des avances qu'il en recevait, et souvent même il les provoquait, sans cesser de gémir contre leurs inconvénients. L'inconséquence la plus prononcée formait la base de son caractère, et fut toute sa vie la base de sa conduite. Il en convenait le premier dans certains épanchements de cœur, et dans d'autres moments se plaignait amèrement de s'en voir taxé aussi généralement.

(*A suivre.*)

(1) Fille d'André-René Cabaret dit Duronceray, musicien attaché au roi de Pologne, Maria Justina-Benedicta était née à Avignon et avait été baptisée le 15 juin 1727. Elle avait épousé Charles-Simon Favart, le 12 décembre 1745.

LA CASA SECA

(*Suite* [1])

—

QUATRIÈME PARTIE

I

LE CHANT DE SALVADOR

Avril commençait, les landes étaient en fleurs. Sous les romarins entêtants et sous les houx, par milliers, des petits cornets s'étiraient à la vie...

C'était de nouveau l'époque où les renoncules couvrent les rios, où palpitent à flancs de collines les papillons éclatants des cistes, où le Printemps épouse en grande pompe la terre, blanche comme une vierge, et pure comme le lait que Candida donnait à son fils.

Et Candida participait à cette gloire nuptiale sans trouble et sans crainte, saturée du seul amour dont l'égoïsme n'entraîne aucun remords, et la plénitude aucune déception. Elle possédait enfin l'être indisputé, faible et puissant, qu'elle pouvait chérir à la folie, dont elle disposait et se rendait l'esclave, en toute paix, en toute joie...

— Eâ... eâ... eâ...

L'ineffable détente du cœur ! Le passé n'existait plus : avait-il jamais existé ? Le présent contenait autant de sourires que les prés foisonnaient de pâquerettes ; et l'avenir, pour la première fois, rayonnait.

— Eâ... eâ... eâ...

Dans la brousse si haute que les oliviers semblaient s'épa-

(1) Voy. *Mercure de France* nos 421, 422 et 423.

nouir à ras des branches comme des panaches sans tiges, la jeune mère chantait pour endormir l'enfantelet :

— Eâ... eâ... eâ...

La Vierge se peigne
Au pied de la sierra Morena ;
Ses cheveux sont d'or
Et ses mains de lis...

Balancé dans un châle entre deux arbustes, Salvador suivait de ce regard profondément pensif des tout-petits le vol des vanneaux et des cigognes dont les grandes ailes déchiquetées battaient l'azur au-dessus de sa tête ; et, tendant les mains vers les échâsses qui pendaient, maigres et roides, il gargouilla soudain son admiration.

— Niño, niño si joli, ne joue plus ; dors, mon petit Dieu !

Le petit Dieu creusa ses fossettes et claqua des lèvres en un sourire baveur.

— Il rit, Vierge des Miracles, il rit, il rit, mon amour !

Il savait déjà tout exprimer, à deux mois : il agitait ses mains pour obtenir une goutte de miel, il approuvait des jambes quand on approchait, il s'amusait seul avec l'osier de sa corbeille, et ses grands yeux sombres disaient « non » et « si », appelaient, repoussaient, imploraient, s'égayaient, résistaient mieux qu'aucune parole humaine.

Maintenant, ravi de sa trouvaille, Salvador riait, riait, sous une pluie de baisers :

— Fils du soleil, comment ai-je pu te faire si beau ? Nous dirons à l'aïeule, et aux poules, et aux collines, et aux hirondelles, pour qu'elles le répètent au señorito Jesus, que notre fils sait rire... Mais dodo, dodo, oublie les oiseaux ; le ciel les garde avec les nuages ; dodo !

Il continuait à sourire en dodelinant de la tête, — et ainsi, du matin au soir, leur dialogue se poursuivait, mystérieusement intime, car la maman comprenait ses plus fugitives ambitions et obéissait à tous ses caprices...

— Mon agnelet n'a pas sommeil, mais soif, peut-être ?

Penchée sur lui, elle ouvrit son corsage en reprenant sa cantilène :

Une gitane s'approche
De la Vierge pure,
Met un genou en terre,
Dit la bonne aventure.

Regardant le Niño divin
Elle soupire attendrie :
« Combien tu auras à souffrir,
Petit soleil de ma vie !
La tête de ce bel amour
Si bien modelée
Bientôt la faudra voir
D'épines transpercée... »

— Non, cette trobo est cruelle. Avant qu'une souffrance n'atteigne Salvador, les pierres pousseront des cris et les ruisseaux cesseront de courir : comment Marie n'a-t-elle pas mieux défendu son fils ?

Rythmiquement, les menottes pétrissaient la gorge frissonnante et les gencives tenaces aspiraient la vie tiède avec avidité. Elle improvisa, de plus en plus bas :

Si les baisers
Que je t'ai donnés
Se changeaient en étoiles,
Ton visage semblerait
Un ciel étoilé !
Dors, mon petit Dieu...

D'un choc, le petit Dieu se détacha du sein et sombra dans le sommeil, une rose fleurie sur la joue.

Et, légère, la berceuse s'envola en plein azur, suivant la cadence du petit corps assoupi :

N'éveillez pas l'enfant
Qui vient de s'endormir.
Il tette en rêvant
Les paupières closes
Et sa langue rose
Pointe entre ses lèvres
Pâlies par le lait...

De l'aube au crépuscule, et parfois du crépuscule à l'aube, cette maman Candida chantait pour son petit garçon, en maniant ses fuseaux. Elle ne réfléchissait plus, elle n'attendait plus ; ses yeux et son âme chantaient comme sa bouche. Se pouvait-il qu'il existât sur terre des cœurs où la haine, le mensonge, la tristesse trouvaient place ? Des cœurs d'hommes, peut-être... mais des cœurs de femmes ? Les infortunées n'avaient donc pas bu l'amour miséricordieux, sur les lèvres, avec l'haleine, de leur petit enfant ? Pitié pour elles, Purissima !

Un appel traversa l'atmosphère limpide :

— Candida!

— Madre?

— De quel côté?

— Par ici.

Les broussailles s'écartèrent devant la vieille, si courbée sur son bâton qu'elle ne dépassait plus maintenant une longue fleur d'asphodèle.

— Tu chantes encore?

— Le chant qui monte à la bouche est une goutte de miel qui déborde du cœur.

— Mais il dort, ce pauvret du Seigneur!

— Si vous l'aviez vu tantôt, señora : il riait! Rire à deux mois, n'est-ce pas merveilleux? Il peut tout, il comprend tout, il sait tout, mon petit.

— Sauf parler...

— Parce qu'il ne veut pas.

— Folle! Je reconnais la Candida qui racontait des histoires à sa chèvre.

— Non, non. Je ne raconte plus, moi : j'écoute. Salvador m'apprend des histoires qu'ignorent les rios et les vents, et les maîtres à l'école, et votre expérience, madre Dionisia.

— Te croie sainte Rita, patronne de l'impossible! Je t'assure que ton niño va s'enrhumer si tu le laisses ainsi découvert, et qu'il ne se tiendra jamais droit, parce que tu le gardes trop couché.

— Il est fort comme un taureau, voyez ces cuisses! Quant à le tenir étendu, il préfère ça, les oiseaux l'amusent; dois-je l'obliger à pleurer? protesta la jeune femme avec indignation. S'il gémit de faim ou de sommeil, j'en perds la tête, et sa chanson-du-mal-de-dent me rend malade... Alors l'obliger à pleurer, Maria Santa! autant le jeter tout de suite dans le rio.

— Trop de tendresse, trop de faiblesse, — philosopha l'ancienne en secouant la tête. Mais elle réfléchissait, conquise malgré elle par cette ferveur :

— Il y a un an, cette même flamme suffoquait dans les fumées de l'adultère. Voilà ma fille purifiée... et c'est moi qui la rejetterais au fumier de la Casa Seca?

Tandis que les doigts agiles de Candida faisaient cliqueter les navettes de bois, que son refrain voltigeait sur l'enfant, la

vieille évoquait le soir où elle l'avait vue apparaître palpitante et farouche comme un oiseau blessé, — sans prononcer une parole, les yeux pleins d'une volonté funèbre... Et elles s'étaient couchées côte à côte pour une nuit d'angoisse où ni l'une ni l'autre ne s'endormit. Puis au froid de l'aube, Candida l'avait appelée : « Madre! »

— Niña?

— Madre, *il* vient de remuer... là, sous ma ceinture, l'enfant sans père. Je voulais le noyer avec moi : il vient de remuer... Il faut qu'il vive, le reste ne compte plus ; il faut que mon petit naisse entre vous et moi, dans la brousse, qu'il échappe à ces gens.

— La cabane t'appartient ; la Vierge bénisse le fruit de ton ventre. Mais tâche de dormir plus calme.

— Je dormirai.

Et le lendemain, comme au sortir d'un long cauchemar et malgré les protestations de la vieille, la niñita avait repris les habitudes de son enfance, allumé le feu et même soigné les poules et les lapins, activement : « Il vaut mieux ne pas réfléchir », répétait-elle.

Puis un émissaire de la Casa Seca s'étant risqué jusqu'à la hutte dans la journée — la mère l'Expérience y comptait bien! — les refus s'abattirent plus drus que grêle... A ce Francisco Jimenez qui la pressait de revenir « pour éviter un scandale », Candida avait répliqué, ses yeux d'eau devenus de glace :

— Le scandale, je le prends tout entier sur mes épaules. Va dorénavant ton chemin sans t'occuper de moi, Francisco.

— Tu m'en veux?

— On pardonne la trahison, — non à celui qui l'a faite. Va-t'en avec l'autre, puisque tu l'aimes... Je garde pour ma part la semence de l'oubli.

— Songe au vallon en fleurs, à la caverne du Rio.

— La mémoire des sens est brève, c'est toi-même qui l'as reconnu.

— Et que raconterai-je à Juan-José? Il voulait venir te prendre; Nieves l'en a empêché en lui disant ton état, et qu'il ne fallait pas te contrarier. Pourtant il ne supportera pas de te perdre.

— C'est ce que nous verrons.

— Il suppose l'enfant sien.

— L'habile parleuse que ta Nieves! Hé bien, comprends, retiens, et répète ceci : l'enfant est *à moi!* je le porte, je lui donnerai mon lait ; aucune volonté humaine ne peut m'empêcher d'être sa mère. Tandis que personne, tu entends, personne au monde ne sait qui est son père. Maintenant, va-t'en!

Et avec une très vilaine figure, Francisco Jimenez était reparti. Ensuite, toutes les sollicitations de Juan-José s'étaient heurtées au même refus. Et voyant comme la jeune femme se remettait de corps et d'âme près d'elle, Dionisia n'osait pas la catéchiser dans le sens du devoir; surtout qu'elle jouissait plus qu'elle ne voulait se l'avouer de sa compagnie. Depuis que l'enfant était né, aussi vivace qu'une plante de la brousse, il remplissait le cœur de ses deux mères d'amour et de joie...

Allait-elle détruire tout ce bonheur pour faire plaisir aux Jimenez?

— Señora, vous semblez préoccupée.

— Je venais t'avertir qu'on t'attendait chez nous.

— Qui?

— Le Tio Escolastico.

— Pourquoi?

— Ecoute... Je serais une mauvaise mère si je ne te conseillais pas de retourner là-bas : ton avenir et celui du petit en dépendent.

— Ah pauvre de moi! retourner dans cette maison sans air, revoir ces vilaines figures qui couvent la rancune et l'avarice, pour que les Jimenez tuent mon fils comme ils ont tué l'enfant de Ramonita; mère, mère, vous ne pouvez pas me conseiller cela!

— Mais songe à son rang dans la société. Tu peux renoncer à être señora, non condamner Salvador à garder des chèvres.

— Et pourquoi, si, en gardant des chèvres, il devient fort, il devient bon? A la Casa Seca... Vous parlez de Société, madre Dionisia, comme Juan-José le jour où il me disait : « Tu entres dans la Société », avec emphase. Une belle promesse ! Savez-vous ce que j'y ai trouvé, dans cette Société ? L'ennui, l'égoïsme, l'envie, le mensonge, la vanité, le vice, et l'oppression de l'argent sur tout ce qui est juste, beau, ou bien. Ah mère, vous m'avez lancé naguère une malédiction terrible : « Tu ne sortiras

point de là que tu n'aies payé jusqu'à la dernière obole. » Et vous parliez d'une caverne de honte ; je l'ai connue. Ne m'y renvoyez pas, par pitié !

Et la vieille l'écoutait pensivement, avertie soudain de la blessure à laquelle cette prière ardente faisait allusion, la blessure à peine fermée qui là-bas pourrait se rouvrir ; car bien que Candida n'en parlât jamais, qui savait, sauf elle, ce qu'elle endurait sur la couche d'insomnies où, durant de si longues heures, mère l'Expérience l'avait entendue se tourner et se retourner dans les larmes ?

— Comme tu voudras, niñita ; mais du moins ne te brouille pas avec eux, à cause du petit.

— Pourvu que je ne les voie plus !

— Au contraire il faut, si tu peux, leur rendre service.

— Comment ?

— Prête l'oreille sans t'emporter. Tu sais que vous avez accouché ensemble, ta belle-sœur et toi, mais la fille de Nieves est chétive. Or, depuis deux jours, un accès de fièvre tient la mère au lit, le sein tari, et la petite refuse le lait de chèvre : on ne la soutient que d'eau sucrée, pense un peu.

— Qu'y puis-je ?

— Tu m'as déjà comprise, Candida. Je sais que tu n'aimes pas Nieves, mais prête-lui ton secours.

— Et pourquoi ? N'y-a-t-il aucune nourrice, au village, capable d'allaiter cette fille de bourgeois ? Ou les Jimenez craignent-ils encore de dépenser leurs douros ?

— Hija mia, le village est infesté de mal rouge, en ce moment ; confierais-tu Salvador à n'importe quelle commère empoisonnée ?

— Pour les gens de la Casa Seca j'avais la peste, jadis ; cela ne les empêche donc pas de venir voler la nourriture de mon fils dès qu'ils en ont besoin ?

— Cœur de pierre étouffe son maître, niñita.

— Je n'ai pas de cœur, lorsqu'il s'agit de Nieves.

— Bien. Rentrons, il commence à faire froid, — dit la vieille sans insister.

Et tout le long du trajet, la rancune de Candida gronda : la rivale de Salvador pouvait bien pâtir de la faim, que lui importait ? A quel titre interviendrait-elle ? Le ciel la vengeait... Dionisia ne répondait rien ; ainsi, à pas lents et à pas chan-

celants, les deux femmes se trouvèrent devant la cabane.

Comme Joaquin autrefois à la tombée d'un crépuscule d'automne, un homme vêtu de poils tenait entre ses bras, gauchement, un paquet blanc. Il cria :

— O doña Candida !

— Le Tio Escolastico ! Comment va Brillante, depuis si longtemps ?

— Bien, bien : mais notre señora lui manque, comme à nous tous.

— J'en doute ; ce sera en tous cas pour la vie, hombre.

— Ay Virgen ! Quand la Dionisia me racontait cette disgrâce, tout à l'heure, je ne voulais pas y croire.

— C'est ainsi : que tenez-vous là ?

Doucement le vieil écuyer posa entre elle et Salvador une pâle fillette qui vagissait :

— Que la Señora lui donne à boire, elle est si faible ! Le médecin n'en répond plus si on ne trouve une femme d'ici à ce soir. Et comme la mère restait tranquille au milieu de la maison en gémissements, moi qui connais le cœur de doña Candida, j'ai apporté le pauvre petit ange en cachette.

— A tort, Escolastico, — dit la jeune femme d'une voix dure. Il m'est impossible de nourrir deux enfants.

Mais lorsqu'elle voulut se débarrasser de l'étrangère, elle vit les yeux sombres du petit Dieu fixés sur elle à travers les voiles ; une plainte plus aiguë de l'agonisante sembla faire passer sur son visage splendide comme le reflet d'une souffrance.

Alors d'un élan Candida les jeta tous deux sur sa couche, puis entre les lèvres affamées glissa la pointe robuste de son sein, — à genoux, avec un maternel sourire.

II

Elle garda près d'elle la frêle créature dont chaque jour Escolastico venait admirer l'épanouissement, en accablant la nourrice de bénédictions... Bénédictions sans écho d'ailleurs, car les Jimenez trouvaient plus digne de remplacer la gratitude par un dédain silencieux.

Et pendant plusieurs semaines les deux enfants partagèrent la barcelonnette d'osier où Salvador admit l'intruse avec une patience angélique, lui gazouillant ses plus beaux rires, allant

jusqu'à supporter ses poings en plein visage sans esquisser une grimace :

— Mon petit Dieu fait la cour à Purificacion, disait Candida un peu jalouse.

Elle devait les quitter assez souvent depuis que le travail avait augmenté ; et ce n'était pas sans inquiétude qu'elle s'en allait, laissant sa couvée sous la garde de Dionisia de plus en plus débile et penchée vers la terre.

Par un tranquille couchant de mai, comme la jeune femme revenait chargée de sa lessive à travers la brousse, d'assez loin la paix singulière qui enveloppait la cabane la frappa : la vieille, les petites, les bêtes, tout semblait disparu.

Elle se hâta, entra ; dans la pénombre, Salvador et Purificacion jasaient joyeusement : personne ne les surveillait.

— Mère l'Expérience, appela-t-elle, où donc êtes-vous, mère l'Expérience ?

La mère l'Expérience ne devait plus répondre.

Après avoir mis à l'abri son petit peuple, une dernière fois rangé son domaine, elle s'était étendue seule sur la couche funèbre, et croisant ses vieilles mains en silence, sans un secours chrétien, sans un adieu, — elle avait passé.

Candida ne pleura point. Elle considérait cette face aux rides pétrifiées dont toutes les expressions lui étaient familières et chères depuis l'enfance, se rappelait la voix impérative, réconfortante jusque dans les gronderies, et songeait que la seule sécurité de sa vie venait de la déserter, avec une résignation dépourvue d'amertume :

— Dieu bénisse votre sommeil, ô madre Dionisia !

Mais tandis qu'elle se penchait sur les pupilles agrandies, un cri de Salvador la fit tressaillir. En un éclair il lui parut que ces yeux si souvent consultés lui jetaient un suprême conseil : « Songe à ton petit ; que deviendra-t-il sans moi ? » Et elle prévit l'angoisse de la solitude. Cependant le Tio Escolastico remporta le soir même Purificacion à la Casa Seca, sans que ses prières eussent ébranlé la résistance de Candida.

Alors Juan-José reparut. Lorsqu'elle vit sa lourde silhouette boucher l'ouverture de la case, elle sentit passer dans ses veines le frisson qui secoue les misérables à l'approche de l'hiver :

— Le voilà, Dieu juste ! Il n'y a donc aucun espoir de lui échapper ?

Mais il demeurait si timide dans l'attente qu'elle retrouva son courage :

— Que veux-tu, Juan-José ?

Il s'agenouilla rudement sur le sol.

— Candida, Candida, cesse de me punir, par charité; j'en deviens fous! Il m'est aussi impossible de vivre sans toi que de transformer mon sang en pierre. J'ai essayé de t'oublier, je l'ai voulu, je ne peux pas : je te jure que je ne peux pas. Je t'aime comme au jour de notre mariage... mieux. Pourquoi me fuis-tu? Que t'ai-je fait ? Quel de tes désirs ai-je repoussé ? Puisque la mère Dionisia te quitte, ô femme, reviens-moi ! Nous vivrons comme tu le désireras, tu dormiras seule, tu mangeras à l'écart ; pourvu, Dios santo! que de temps à autre je voie ton visage, j'entende ta parole, je puisse baiser le bas de ta robe... Candida, je sais que je ne te comprends pas comme tu le voudrais, je sais que tu me méprises, et je souffre, près de toi ; qui m'expliquera pourquoi je t'aime tant ? Mais j'ai besoin de ta présence comme de l'air et de la lumière, et quand tu m'abandonnes je perds l'envie de me nourrir et le goût de travailler. Si tu savais comme j'ai vécu depuis ton départ ! Regarde : il y a dix mois que je ne dors pas, que je ne me soigne plus ; retrouve la bête sauvage que tu insultais jadis. Mais à ce temps je croyais tout gagner en m'emparant de ton corps : aujourd'hui, ô Candida, c'est ton cœur que je veux ou seulement ton attention, ton amitié... Et aussi ce petit qu'on prétend si beau. Attends ! Le Christ m'est témoin que je ne parle pas pour t'effrayer : Salvador t'appartient, à toi seule, pour toujours. Mais sache que tu restes mon âme et ma vie, que sur un signe de toi je m'étendrais par terre afin de t'épargner la meurtrissure d'un caillou, et qu'ainsi j'aime cet enfant qui fait partie de toi. Mes richesses, ma protection lui appartiennent. Tu t'en soucies moins que d'un roseau de cette cabane, pour toi, — mais pour lui?

Elle l'avait laissé s'épancher avec une incohérence passionnée, sans esquisser un geste de sympathie ni de protestation. Elle réfléchissait aux discours de Dionisia, et à l'avertissement suprême de la morte : « Songe à ton petit : que deviendra-t-il sans moi ? »

— Juan-José, dit sa voix pensive, il serait injuste de te haïr, injuste de douter de toi, car tu as toujours tenu tes promesses, je le reconnais, et ton amour reste obstinément fidèle. Mais ce n'est pas toi que je redoute à la Casa Seca.

— On t'a offensée? Qui? Fût-ce un de mes frères, j'étrangle le misérable de mes propres mains.

— Il y a des offenses que les mains ne réparent pas.

— Si c'est la vieille Pepa, je la chasse.

— Non, non ; laisse la vengeance. De toutes façons je ne rentrerai plus à la Casa Seca. Si tu tiens à me garder, moi et mon petit, nous irons vivre ailleurs : sinon, adieu.

— J'attendais cela, et voilà ce que j'ai combiné, Candida ; décide toi-même. J'achèterai une maison en ville, sans doute celle des Alarcon, parce qu'elle possède un grand jardin à l'arrière, pour le niño. Mes affaires m'appelleront tantôt chez toi, tantôt à la Casa Seca, mais du moins chaque fois que je reviendrai je te retrouverai, peut-être heureuse, et Salvador ni toi ne manquerez de rien. Acceptes-tu ?

— Je t'avais mal jugé, Juan-José, — fit-elle, surprise. Mais ne crains-tu pas une brouille avec ta famille?

— Je n'ai qu'une famille : vous deux, et je suis le maître, affirma-t-il simplement. — Me permets-tu de veiller la mère Dionisia près de toi, cette nuit ?

Elle acquiesça en silence, la main posée sur le berceau de Salvador, et elle songeait :

— Que m'importe, pourvu que le petit échappe à la Casa Seca !

III

Des années s'égrenèrent.

Candida vécut dans la ville aux maisons blanchies à la chaux et aux ruelles étroites, maîtresse du beau patio de doña Pepa, de la terrasse ensoleillée, du jardin, de la chambre à tapisserie, de l'autel en rocaille ; — et sa vie s'organisa comme celle d'une vraie señora. Elle porta chapeau, rendit visite à ses connaissances le matin, se coucha très tard, se leva tôt, assista aux zarzuelas des troupes de passage, conduisit Salvador aux représentations des cirques en tournée, le promena entre les boutiques des ferias, installa pour lui des crèches de Bethléem dans sa chambre, de Noël au jour

des Rois, se prosterna devant les reposoirs de la semaine de Pâques, se vêtit de deuil le Vendredi Saint, se décora de la haute mantille pour assister aux courses de taureaux, gouverna une maison pleine d'amis, de parasites, de parents pauvres qui célébraient à l'envi sa générosité.

Et elle écouta leurs éternels bavardages sur les « toros », la politique et les femmes, aussi patiemment qu'elle répondait chaque soir aux innombrables saluts des jeunes gens qui désiraient la convaincre de leur ardent amour en passant et repassant sans trêve sous son balcon...

Ses servantes l'adoraient. La société la déclarait d'une commune voix « muy simpatica » et Juan-José s'en parait avec orgueil. Cette pastora sans lois se révélait une vraie señora : qui donc l'aurait supposé ?

Personne ne soupçonna les efforts qu'elle dut multiplier pour soumettre son indépendance à ce nouveau rôle. Personne ne discerna sous sa simplicité l'ambition impérieuse qui la dirigeait. Cette Candida jusque-là sans amour-propre voulait que son fils, en grandissant, fût fier d'elle ; que, loin de souffrir de son origine et de son caractère, il les admirât. Et pour lui seul, avec une patience inlassable, elle accomplit ce que ni la prudence ni l'intérêt n'avaient pu la décider à feindre parmi les Jimenez.

D'autre part Juan-José, qui suffoquait un peu dans l'atmosphère naturellement raffinée qu'elle créait autour d'elle, et n'osait plus, par crainte de la contrarier, lésiner ni friponner en affaires, supportait cette vie d'épreuve avec héroïsme, tant il s'était pris pour l'enfant d'une passion de brute.

Comment le petit Dieu ne fût-il pas devenu despote entre ces deux dévouements ?

Jusqu'à six ans sa grâce fit exclusivement le bonheur de sa mère ; elle ne vivait que pour lui et par lui : le passage des robes à la culotte virile, la coupe des boucles en bouffettes au-dessus des oreilles, les mots, les jeux, les malaises de Salvador régentaient à la fois son cœur et son esprit.

Lorsqu'il fallut l'envoyer à l'Académie, — personne ne pouvant lui enseigner l'A. B. C. à la maison, — cette séparation de quelques heures lui parut un désastre.

Irréparable, en effet.

A peine échappé à la tendresse maternelle, Salvador se trans-

forma. Libre et choyé, il prit l'habitude de mentir comme un enfant maltraité. Ses colères terrifiaient son entourage : son hypocrisie le faisait haïr de ses camarades. Maussade, il se plaignait de tout, ne travaillait pas, s'amusait moins encore ; et chaque année cette humeur sombre, sans raison, ne fit que s'accentuer.

Candida s'aveugla longtemps. Peu lui importait que son fils ne fût point studieux — quoique le moindre éloge de ses maîtres l'enorgueillît aux larmes, — et elle traitait d'enfantillages les plus redoutables indices de caractère, afin d'épargner au petit les humiliations qu'il méritait. Mais elle souffrait de le voir rester hostile malgré sa confiance, indomptable malgré son indulgence, de sentir qu'il se plaisait plus en la compagnie de Juan-José qu'en la sienne, de remarquer que son visage si jeune, et d'ailleurs si séduisant, ne reflétait jamais un sourire : et souvent, l'âme lourde en l'observant, elle se demandait sans trouver de réponse :

— Je vois bien la figure, les yeux, la bouche de Salvador... Mais où donc, où donc, hélas ! se cache mon petit Dieu ?

Une rencontre poignante vint résoudre cette anxiété. Elle avait personnellement rompu toute relation avec la Casa Seca depuis qu'elle habitait en ville. Elle n'en parlait jamais, trop fière pour témoigner de la rancune, mais trop fière aussi pour répondre aux avances de sa belle-famille. Et Juan-José, soumis sans discussion à son influence, la laissait maîtresse de ses actes, se trouvant par lui-même assez en contact avec les siens pour les questions d'affaires ; lorsque, après son mariage Esperanza leur rendit visite d'un air condescendant, Candida reçut le couple debout, avec une telle froideur que la leçon servit aux autres pendant des années et des années.

Puis à l'improviste Nieves écrivit :

Casa Seca.

Toujours chère Candida,

Je m'aperçois avec chagrin que tu nous as oubliés. Ma Purificacion réclame pour ses quinze ans la faveur de connaître sa mère de lait : ses sœurs désireraient visiter notre maison d'enfance. Veux-tu nous recevoir tous pendant les jours de Carnaval ? Réponds-moi, je te prie, en pure franchise et accepte les baisers de ta bonne amie.

NIEVES.

Un refus constituait un affront, et plus encore, suivant les traditions hospitalières de Candida, une petitesse qu'elle se fût mal pardonnée. Elle acquiesça.

La famille Alarcon-Jimenez se trouva donc réunie chez elle, — après quinze ans, — amplifiée, vieillie, changée d'apparence à n'en plus rien connaître, mais au fond invariable.

Si doña Pepa tout à fait caduque l'appelait « ma chère fille » d'une bouche enfarinée, si don Pedro très grisonnant la saluait à chaque mot, si Milagros, jaune comme un coin, et Angel, d'une maigreur squelettique, l'accablaient d'obséquiosités, tous, en sourdine, la détestaient comme autrefois, elle le sentait malgré elle ; et Nieves cachait toujours la même pointe d'aigreur sous son amabilité de façade, transmise à un essaim de filles aux prénoms religieux : Purificacion, Anunciacion, Concepcion, Natividad, Asumpcion... « Une litanie à la Vierge », soulignait la mère, pieusement.

Francisco n'arriva que tard dans l'après-midi, et d'emblée une douleur brutale assaillit le cœur de Candida. Il ressemblait à Salvador comme un frère aîné : mêmes yeux sombres, mêmes cheveux noirs, même peau rosée, — alors que Juan José et Candida, presque blonds, avaient des yeux clairs et le teint mat.

La révélation l'atterrait comme une menace, cependant qu'entre les dames Alarcon circulait un murmure stupéfait et que Juan-José, sans y entendre malice, signalait la coïncidence.

— Je ne m'étais jamais aperçu que le petit rappelait autant son oncle ; n'est-ce pas étrange, doña Pepa ?

— A qui Dieu refuse des fils, le diable donne des neveux, répliqua la vieille bourgeoise d'un ton perfide.

Et Candida, cette fois, ne songea pas à riposter ; l'insulte la désarmait par sa vérité ; et elle endurait d'un cœur frissonnant les clins d'œil railleurs de ces femmes, plus honteuse de les craindre que de l'humiliation dont elles s'amusaient.

Craindre, oui, que Salvador, son Salvador, à la voir vilipendée sans défense, perdît son affection et son estime si chèrement acquises... Elle traversa une minute abominable où sa quiétude s'effondra pour jamais. Et la soirée fut pire. Non qu'elle se préoccupât des critiques qui détaillaient son intérieur avec une malveillance à peine déguisée, notaient

tous les changements comme des délits et persiflaient les innovations, — ni même qu'elle s'émût de l'envahissement de sa chambre par les fillettes de Nieves furetant partout comme espionnes à gages; mais le drame qui se jouait en elle devenait de seconde en seconde plus douloureux. Car lorsqu'ils furent réunis à table, pour un de ces repas chers aux Jimenez qui commençaient à neuf heures et se terminaient à la grâce de Dieu, tandis que les hommes fumaient, que les femmes malmenaient leurs connaissances, elle entendit le rire de Salvador. Déjà, depuis l'arrivée de sa famille, il avait perdu l'air maussade qui la désolait d'habitude. A ce moment, avec une bonne humeur qu'elle ne lui connaissait guère, il plaisantait Purificacion, — et Francisco les observait complaisamment... Son coup d'œil plein d'angoisse courut de l'un à l'autre : le même pli des lèvres, le même regard fuyant, plus trouble chez l'adolescent. C'était une résurrection.

Nieves demanda :

— Salvador ne voudrait-il pas connaître la Casa Seca ?

— Moi ? Je crois bien ! J'ai déjà promis à Purificacion de vous accompagner au retour.

— Si tes parents le permettent.

— Ça ! Papa m'obéit toujours, et maman plus encore.

— Tu l'entends, Candida ? — ne put retenir Nieves, suffoquée par ce sans-gêne.

Elle, tout en laissant pousser sa progéniture au gré de la Providence, talochant par-ci, gâtant par-là, n'en exigeait pas moins l'absolu respect des formes, et les fillettes, de nature souple, s'y soumettaient docilement.

Candida ne releva pas le blâme. Elle regardait Francisco et Salvador avec une souffrance qui allait s'approfondissant. Plus que l'analogie des visages la torturait soudain l'analogie des âmes : elle se rappelait toutes les faiblesses qu'elle avait pardonnées depuis des années en se demandant si ce fils chéri valait plus, ou moins, que son entourage ; et la vérité se dégageait avec une force implacable.

Par la plus élémentaire des logiques, Salvador réunissait les pires défauts des Jimenez ; et non seulement l'amour dont elle l'enveloppait n'y pouvait rien, mais son indulgence désespérée n'avait servi qu'à enraciner le mal... Et ces intolérables conclusions s'abattaient bien sur son petit, celui qui demeurait

dans son cœur à l'âge où ses yeux d'ange ne reflétaient que le sourire de sa maman, où elle pouvait l'aimer sans jugement, sans comparaison, sans terreur... Ah comme elle sonnait, l'heure du châtiment prédite par Dionisia !

Autour d'elle les rires des jeunes et les voix suraiguës des femmes se mêlaient bruyamment ; et les hommes prenaient part au tapage : Juan-José, semblable à un âne qui échappe au licou et s'ébat enfin en liberté, Angel les yeux flamboyants lorsqu'il admirait son neveu, et Francisco luttant de puérilité avec la dernière de ses filles... De minute en minute, Candida se sentait devenir plus étrangère chez elle : que faisait-elle, encore une fois, au milieu de ces Jimenez ? Jimenez son mari, Jimenez son fils... Ses ambitions, ses efforts, ses espoirs gisaient à terre, anéantis en une soirée. Nul ne change le tempérament d'autrui, pas plus que le sien propre. Figure et nature jusqu'à la sépulture. Elle se retrouvait, après quinze ans, la Candida silencieuse de la brousse ; eux le groupe aux lourds appétits de la Casa Seca : deux races distantes qu'aucune sympathie ne pouvait rapprocher.

Qu'importaient les indifférents, du reste, et même son mari ? Mais celui qu'elle avait créé de sa chair et nourri de son lait, *celui* qu'elle sentait encore lié à ses fibres les plus frémissantes, *son fils*, leur appartenait plus qu'à elle, puisqu'il portait *leurs* traits sur sa face, *leurs* instincts dans ses veines.

Alors, que lui restait-il au monde ?

IV

CARNAVAL

Le lendemain fut jour de Carnaval.

Jamais Candida n'avait pu se résoudre à s'associer à cette fête, dont la folie vulgaire l'écœurait. Elle travestissait Salvador, l'envoyait chez des amis sous la conduite d'une servante ou garnissait sa bourse, mais elle-même demeurait de l'autre côté de la maison, dans le jardin où les rumeurs de la rue ne s'entendaient pas. Et comme toute la ville connaissait son horreur pour les « mascaras », ceux-ci, malgré leur impudence, n'osaient se permettre de venir la mystifier.

Cette année-là, les portes restèrent ouvertes dès le matin en l'honneur de la famille, et la maison fut envahie par une multitude de filles qui gloussaient, coquetaient, provoquaient les

hommes et piaillaient d'une voix de crécelle : « No mi conoces, no mi conoces ! » (Tu ne me connais pas !)

Elles entraient, un mouchoir troué en guise de masque sur le visage, une couverture de lit servant de costume, circulaient dans le patio comme chez elles.

Non seulement tout était licite ce jour-là, mais plus elles se montraient sans vergogne, mieux elles fêtaient Carnaval.

Parmi les masques qui lui frappèrent sur l'épaule, Candida reconnut sa couturière, trop timide d'habitude pour soutenir son regard. De même lorsque les estudiantinas défilèrent au son sautillant des guitares, s'arrêtèrent en cercle et chantèrent des couplets à la louange des Jimenez, certains admirateurs qui n'avaient jamais osé lui adresser la parole se glissèrent jusqu'à elle pour lui jeter en pleine face des confetti et des madrigaux :

Bendita sea la madre que te parió!
Soit bénie la mère qui te mit au monde!
Bendita la ora en que naciste!
Soit bénie l'heure de ta naissance!
Bendita tu, l'alegria de mi alma!
Sois bénie, allégresse de mon âme!

Elle se renfonçait dans l'ombre, gênée, quoique personne ne parût s'émouvoir de cette extraordinaire licence. Les filles de Nieves — cinq poulettes — sautaient comme des démons autour du coq Salvador, qui rugissait dans un cornet à pistons. Et l'excitation gagnait les servantes, les amis, Nieves, Milagros, jusqu'à la vieille Pepa, dont la voix éraillée reprenait les ritournelles avec la canaille...

Son étonnement s'accrut et s'assombrit au bal costumé du soir. Nieves la contraignit presque à s'y rendre en lui présentant une tunique de Carmélite « confectionnée à son intention ». Elle se refusa d'abord à l'essayer, puis, sans s'expliquer pourquoi, ne répugna plus à la garder.

— Admirable ! complimenta Francisco.

— Fait pour toi ! accentua Nieves, ironiquement.

Sous une sémillante toque de « torera » fleurie de géraniums rouges, celle-ci s'appariait à merveille à l'élégant Bombita que représentait son mari. Juan-José portait mieux que nature une défroque de muletier, et Angel avait dissimulé sa face infernale derrière une cagoule de pénitent.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la salle du casino, une atmosphère de fumée, de confetti, de poussière et d'odeurs chaudes, trouble comme une buée, les prit à la gorge.

Des serpentins enlaçaient les couples, amas multicolores sous les « papelillos ». L'ensemble, péniblement laid, devenait odieux par les cris des danseurs qui tournaient autour de la pièce comme des aliénés, se mystifiant, sifflant, vociférant à tue-tête entre les reprises de musique.

Puis dès que l'orchestre de clarinettes et mandolines lançait une mazurka, ils étendaient raides leurs bras, transformaient la promenade en un balancement rythmique, quasi endormi, à la manière d'une danse d'ours, auquel le corps participait à peine. Quelques initiés esquissèrent des sevillanas et des jotas qu'un guitariste accompagnait à pleine voix; mais le gracieux intermède cessa vite, la plupart des garçons ne connaissant que les sauteries internationales.

Et de nouveau les masques défilèrent.

Parmi tous, Candida aperçut avec répulsion un homme accoutré en religieuse, qui faisait baiser son crucifix à l'envers, et sa stupeur redoubla lorsqu'elle vit la dévote Nieves accomplir l'impiété en riant.

Ce Carnaval l'étourdissait de scènes saugrenues : ici, doña Pepa agaçait des voyous sans surveiller don Pedro, qui chatouillait les filles presque sous ses yeux; là, Milagros s'abandonnait aux bras d'un gaillard de la populace; plus loin, Nieves décoiffée chuchotait dans un coin avec un don Quichotte à visière basse, malgré le visible mécontentement de Francisco, et partout des incidents inadmissibles se déroulaient tranquillement, qui lui semblaient, à elle, les épisodes en musique d'un tourbillonnant cauchemar... Le Carnaval justifiait tout.

Ces bourgeois n'avaient donc le courage de redevenir eux-mêmes que sous un masque ? Et il leur suffisait d'avoir la figure couverte pour rejeter leurs vertus, — morale, pudeur, tenue, prudence, — comme une défroque encombrante, et révéler à cru la bassesse de leurs appétits ?

— Et voilà les modèles que je m'efforce de copier depuis tant d'années ! se répétait la pastora avec une lassitude désemparée.— Mais comment soutiendrai-je cette comédie si je n'y crois plus. Pour moi ? Non. Pour Salvador? Oui; c'est vrai, je veux garder l'affection de Salvador.

Et, cherchant des yeux son petit coq, elle le découvrit environné des poulettes, — qui riait à perdre haleine.

— Il s'amuse, pauvre petit; je le surveillais sans doute trop.

Ah! pourquoi, pourquoi souffrait-elle tant de le voir s'égayer au milieu de cette famille, elle qui eût donné sa vie pour le rendre heureux ? Mais qu'il fût de nouveau à elle seule, qu'elle pût l'emporter loin des Jimenez et de la Casa Seca, son Salvador, son fils, son petit Dieu !

Alentour, le tumulte du bal atteignait à son paroxysme. Des cris d'animaux coupaient les chants ; les danses s'étaient amalgamées en un galop frénétique qui renversait tout sur son passage comme une charge.

Personne ne s'inquiétait d'elle et sa tristesse augmentait vertigineusement à se sentir si seule :

— Je lui ai consacré mon existence, tout mon amour... N'aura-t-il pas de la soirée un souvenir pour moi? Rien. Il rit avec les filles de Nieves... Vierge de Grâce, ne plus l'aimer, ne plus tenir à sa tendresse, vivre sans réfléchir ni désespérer, comme toutes ces brutes, pour la jouissance du corps; accomplissez le miracle, par pitié, par pitié !

Or tout en implorant la délivrance avec une ferveur éperdue, elle vit son petit entraîner Purificacion dans une embrasure de fenêtre et rester là en tête à tête, à plaisanter de très près. Et un atroce pressentiment lui serra le cœur : mais elle n'intervint pas.

Elle se sauva chez elle, brusquement consciente du mensonge de sa prière, puisqu'elle préférait mille fois saigner jusqu'à la mort par la faute de cet enfant chéri, plutôt que de le perdre ou de s'en détacher...

Les Jimenez s'en retournèrent après une semaine de séjour en ville, ayant fauché sans merci les derniers espoirs de Candida. Car ils emmenèrent Salvador enthousiasmé, et il fut clair, lorsque le petit revint de la Casa Seca, qu'il échapperait dorénavant à l'influence maternelle. A la moindre observation, il parlait de retourner dans « sa famille », où on l'adulait de manière à le rendre le plus parfait vaurien de la province, non sans détruire en lui ses dernières velléités de gratitude envers ses parents. Comment lutter ? Juan-José, qui ne voulait pas prendre parti désertait la maison, s'en allait discutailler politique, dans le bureau du chef de gare, ou boire avec des filles.

Autour de Candida le silence s'étendait. Personne ne recherche l'abandon, et elle recherchait encore moins la fausse pitié. D'ailleurs une indifférence fataliste tendait à remplacer en elle toute angoisse et toute lutte. Elle se disait :

« Mère l'Expérience m'avait prévenue ; une dernière fois le chemin du cœur m'a jetée dans une fosse.

V

Salvador atteignait ses dix-neuf ans lorsque Juan-José fut à deux reprises frappé d'apoplexie : la première attaque le rejeta en enfance et la dernière l'emporta.

D'un jour à l'autre, Candida connut la tutelle de sa douloureuse affection. Comme le petit ne jurait que par les Jimenez, il la supplia de quitter la ville pour vivre à la Casa Seca, où Nieves les réclamait ; et tout en frissonnant elle céda, car elle ne se sentait plus l'énergie de défendre sa liberté.

Elle revit les grandes étendues nues, les chênes-nains tachant de noir l'atmosphère limpide, elle se retrempa dans le parfum amer de la brousse. Et il lui sembla rentrer dans cette campagne silencieuse, non plus vibrante comme la lumière qui court sur les collines, mais morne et tassée comme les collines elles-mêmes : elle retombait à la routine de jadis, vieillie avant l'âge, impersonnelle, désarmée. Les Jimenez n'eurent plus à redouter ses critiques ni ses fantaisies ; elle devint ombre dans la nuit des pièces, si taciturne qu'on pouvait la croire muette, — moins haïe, par suite, puisque dédaignée.

Alors lentement, sous la pression morale des gens qui l'entouraient, elle se prit à blâmer sa vie d'un jugement craintif... Elle avait trop vécu. Une femme doit se laisser conduire par les préjugés séculaires dans l'ornière tracée, elle ne doit pas se promener seule à travers les landes, elle ne doit pas choisir sa destinée, elle ne doit pas s'abandonner à ses élans..

Se condamnant, elle admirait Nieves.

Nieves avait traversé l'existence d'un pas tranquille et prudent, à l'abri des conventions, et tout lui réussissait. Il n'y avait rien à dire *contre* elle, parce qu'il n'y avait rien à dire *sur* elle. Sans doute ne s'était-elle jamais sentie heureuse, mais sa quiétude lui suffisait et la suivrait jusqu'au crépuscule suprême. L'estime générale l'entourait. Son mari l'aimait sans méfiance. Ses filles flattaient son amour-propre. Aucun remords évidem-

ment ne la troublait, puisque personne ne lui reprochait rien...

Et Purificacion, qui lui ressemblait trait pour trait, annonçait une vie toute semblable : elle avait su domestiquer sa grand' mère Pepa, régnait sur ses sœurs avec un despotisme souriant et se laissait faire la cour par son cousin Salvador sans passer les bornes d'une savante coquetterie.

Candida ne voulut pas attacher d'importance à ces jeux tout d'abord ; mais un jour qu'elle les reprochait à son fils, il lui répondit d'un ton décisif qu'il aimait Purificacion et la voulait pour femme.

Elle s'épouvanta.

Ce fut alors que se dévoila jusqu'au tréfonds l'âme de la Casa Seca.

La terreur d'un inceste amena tout de suite Candida chez sa belle-sœur. Elle endura l'humiliation de se confesser de point en point, Nieves l'écoutant sans l'interrompre et sans détourner les yeux ; puis la dernière syllabe à peine prononcée, d'une voix méprisante la rivale affirma :

— Je savais tout cela depuis longtemps : penses-tu que j'étais aveugle et sourde comme je le paraissais? Que je n'aie rien compris ce jour où vous êtes revenus au galop, toi les cheveux emmêlés de fleurs et Francisco prêt à me quereller, — ni ce soir où vos deux bêtes fourbues butaient en rentrant ? Et les mauvaises humeurs de l'un, les tristesses de l'autre, la nervosité des deux, pouvais-je me tromper à ces indices-là ?

— Mais pourquoi n'intervenais-tu pas ?

— Je t'ai prévenue à demi-mot : je voulais conserver mon mari et personne ne prend les mouches avec du vinaigre, résuma Nieves tranquillement. — Je savais qu'il tenait à *moi*, au fond, qu'une fois son caprice passé il me reviendrait, si je ne le décourageais pas.

— Tu l'aimais donc ?

— ... Ma vie était organisée. Et puis, avec ou sans amour, aucune femme ne supporterait qu'une autre la supplante. J'ai patienté, prié, revêtu l'habit de Sant'Antonio pour te confondre.

— Ton vœu mystérieux ?

— Il a réussi. Tu vois que la religion peut venir en aide aux croyants.

— Et tu me haïssais !

— Virgen, tu le demandes ! La nuit où Francisco m'a raconté votre histoire...

— Francisco t'a raconté... Quand ?

Nieves la regarda. Une flamme illuminait ses prunelles sombres, méchamment ; mais elle prononça d'un ton très amical, comme s'il n'eût fallu attacher aucune importance au détail :

— La nuit qui a suivi votre retour dans l'orage. C'était le meilleur moyen de se faire pardonner, tu comprends. A mesure qu'il me racontait l'aventure, ma rancune contre lui s'allégeait pour s'appesantir sur la seule coupable.

— Nieves...

— Hija mia, entre nous, inutile de mentir. Tu m'as reproché assez souvent de ne pas savoir exprimer la vérité : la voilà ; félicite-moi. D'ailleurs ces hontes traînent si loin dans le passé que je m'étonne d'en retrouver le souvenir encore vivant ; et toi ?

— Nieves !

— Ne te tourmente pas. Il y a longtemps que je t'ai excusée, et même plainte. Tu pourras voir un cierge perpétuel devant Sainte-Marie-des-Neiges ; je l'ai offert à ton intention. Et comme j'étais, en somme, la principale offensée, ce pardon te rachètera quelques jours de Purgatoire.

— Garde ton pardon, ta pitié et tes cierges pour celui qui les mérite, bonne épouse.

— Atras ! Francisco t'a parlé d'amour comme tout caballero s'y serait cru tenu à sa place : pouvait-il bouder une femme qui se jetait à sa tête ? Il t'a cédé... Péché véniel. Il s'en est assez repenti pour recevoir l'absolution ; sa conscience ne lui reproche rien.

— Pas plus que la tienne, songea Candida, très pâle. Mais cette fois encore la vengeance ne la tenta point. — Terminons avec les enfants, brisa-t-elle. Puisque tu es avertie, tu comprends que Salvador ne peut épouser Purificacion.

— Pourquoi, s'ils se plaisent ?

— Réfléchis, par Dieu !

— J'ai déjà réfléchi. Je les laisse libres.

— Nieves, Nieves, tu connais le père de Salvador.

— Ensuite ?

— Ta religion permet donc à un frère d'épouser sa sœur ?

— Quelle nouvelle copla nous chantes-tu là ? Salvador,

frère de Purificacion ? De lait, oui... Ils sont cousins-germains. Avec une licence du pape, l'Eglise autorise le mariage.

— Mais Francisco sait la vérité ; je lui parlerai ; il ne consentira jamais !

— Essaye ! Francisco ne sait aucune vérité... douteuse, et il consent à tous les actes que *je* juge raisonnables.

— La ressemblance entre le père et le fils ne t'arrête pas ?

— Il y a quantité d'oncles et de neveux qui se ressemblent.

— Ni la santé de ta fille ?

— Purificacion se porte à merveille.

— Mais enfin..., *pourquoi* cette obstination ? Salvador n'est pas même capable de gagner sa vie.

— Il n'en a pas besoin.

— Ah !! Je comprends. Et peu t'importerait qu'il fût chenapan, vicieux ou malade, pourvu qu'il t'apportât la fortune de Juan-José, n'est-ce pas ? Et comme tu connais ton ascendant sur lui, tu ne prends même pas la peine de me convaincre. Dieu te garde, Nieves, nous n'avons plus rien à nous dire. Si ce mariage se fait, charge-toi aussi des conséquences ; pour moi, non seulement je n'y assisterai pas, mais vous cesserez de me voir à la Casa Seca.

— A ton aise.

En traversant la cour, Candida, encore bouleversée, heurta Francisco, qui sifflotait.

— Le ciel soit loué... Suis-moi, j'ai à te parler.

Ils contournèrent la maison, s'avancèrent dans le paysage sombre au pied des Sierras, jusqu'à l'olivier contre lequel Candida, jadis, avait subi son affolement d'amoureuse : elle y revenait pour l'expiation avec une âme dévastée.

— Nieves veut marier Salvador à Purificacion ; empêche ce malheur.

— Malheur ?

— Représente-toi les enfants qui peuvent naître d'un couple pareil.

— Des enfants assez gentils, caramba !

— Francisco, ne choisis pas cette heure pour exercer ton esprit ; c'est monstrueux. Songe aux bavardages qui les éteindront dans ce pays où chacun prend Salvador pour ton fils.

— On ne peut jamais empêcher les sots de parler.

— Aucun des dangers qui menacent nos enfants ne t'émeut ?

— C'est leur affaire.

— Leur affaire, lâche ! Ils ne savent rien, ces petits : de quel droit leur fais-tu payer la rançon de ta faute ?

— Sur mon âme, tu t'es exercée au beau langage loin de nous, mujer ; mais puisque Nieves organise le mariage, je lui renvoie le compliment. Adieu.

— Lâche ! répétait-elle en retournant vers la Maison Sèche, le cœur bondissant. — Infâme et lâche!

Salvador, qui l'attendait dans sa chambre, saisit brutalement ses poignets.

— Tante Nieves m'a dit que tu t'opposais à mes fiançailles.

— Oui, mon petit.

— Nous verrons ça.

— Nous le verrons.

Cette sévérité à laquelle il se heurtait pour la première fois le stupéfia.

— Allons, maman, retrouve ton bon sens ! Préfères-tu me voir courir les filles ? Que reproches-tu à Purificacion ? Elle est gaie, jolie, bien élevée...

— Attends quelques années.

— Même pas quelques semaines ; je ne peux plus vivre près d'elle comme un frère. D'ailleurs voilà ce que Tante Nieves m'a révélé tantôt, et si tu t'entêtes, après cela ! La dernière fois que la petite est descendue en ville, le fils d'Antonio Herera, — Luisito — s'en est épris. Le fou l'a demandée en mariage, crois-tu, gueux comme un diable ! Le pire, c'est que Purificacion semble le trouver à son goût... Je te jure que si ce caprice s'affirmait, je ferais une sottise.

— Sois tranquille, la fille de Nieves n'épousera jamais un gueux, affirma-t-elle amèrement ; — mais si les jeunes gens s'aiment, veux-tu obtenir Purificacion contre son gré ?

— Elle consentira d'une manière ou d'une autre.

— Elle consentira des lèvres, l'autre gardera le cœur.

— Je l'ai dans le sang, il me la faut, nom de Dieu ! cria-t-il avec cette violence qui rappelait les pires moments de Juan-José.

Et Candida sentit la partie perdue.

Un désir de Jimenez valait un acte, et sur quel terrain se

placer pour le combattre? En se déshonorant, même, elle n'eût pas convaincu ce forcené : puisqu'il désirait Purificacion, qu'importait qu'elle fût sa cousine, ou sa sœur?

Pourtant la mère ne pouvait admettre l'infamie, moins par préjugé que par une révolte d'instinct qui secouait tous ses raisonnements. Il ne *fallait* pas. Surtout si la petite en aimait un autre et n'épousait Salvador que par lucre.

Elle tenta de la confesser et découvrit une Nieves en miniature, aussi souriante, aussi retorse... « Luisito Herera? Un garçon un peu détraqué, disait-on... S'il l'aimait? Les jeunes gens s'exaltent, s'exaltent, cela ne correspond à aucun sentiment sérieux... Si *elle* l'aimait? L'étrange supposition! »

— Et Salvador? brusqua Candida, voyant qu'elle n'obtiendrait rien par la discrétion.

— Salvador?

— Te plaît-il assez pour devenir ta femme ?

— Si Dieu le veut.

— Même en sachant que je m'y oppose?

— Vous vous y opposez, tante Candida? répéta la jeune fille les yeux luisants ; et pourquoi vous y opposez-vous?

— Je n'aime pas les mariages consanguins.

— Les prêtres les permettent.

— Seras-tu contente de mettre au monde des enfants difformes ou souffrants?

— Virgen! Cela vous paraît-il inévitable? dit la petite d'un ton hostile.

— Ecoute, niña : si Luisito t'attire, encourage-le; tu te conduiras comme une fille de cœur. Un mariage entre Salvador et toi serait périlleux, crois-moi.

— J'y réfléchirai, chère tante, dit-elle avec une révérence.

Et de nouveau Candida sentit la partie perdue. Toutes les autorités de la maison se coalisaient : doña Pepa, exultant de voir revenir aux siens le patrimoine Jimenez, traitait ouvertement les jeunes gens en fiancés; Milagros et Angel détournaient les yeux ; Don Pedro riait sous cape, ravi des complications malpropres de l'affaire.

Aucune lutte n'était possible contre ces âmes de boue. Malgré ses interventions, ses prières, ses menaces, le mariage fut fixé au premier jour du mois de Marie, et la Casa Seca se prépara aux fêtes.

La Casa Seca triomphait dans l'ignominie, tous les voisins la félicitèrent. Et Candida, qui avait reçu des coups de son fils furieux pendant une scène, Candida, plus que jamais solitaire, tenue en méfiance, se demandait avec terreur *quelle* répression châtierait ce péché-là, s'il fallait croire qu'une justice quelconque sanctionnait les actes humains...

Deux jours avant les noces, une lettre parvint à Salvador : elle portait comme signature « Luisito Herera » et disait : « On a trompé mon père, autrefois. Il s'est laissé dépouiller de son amour comme un mouton de sa laine, ayant le droit et la force de le défendre. N'attends pas de moi la même patience. Purificacion m'a juré qu'elle m'appartiendrait ; si elle se vend maintenant, Dieu la maudisse ! Mais cette trahison, ni le voleur ne resteront impunis. »

— Maudit toi-même ! Avons-nous bien fait de nous hâter, hein, — commenta Salvador, après avoir lu le message à sa mère.

— Triple fou, ne vois-tu pas qu'on épouse ta fortune ?

— Et moi j'épouse ce qui me tente, bénéfice net... Non, mais, supposes-tu que je vais céder la belle au Luisito, à cette heure ? Plutôt mourir !

— Ainsi soit-il, murmura Candida, découragée.

VI

LA DERNIÈRE OBOLE

Elle ne voulut pas assister à la cérémonie religieuse. Elle se terra dans le lambeau de cabane où s'était écoulée son enfance, regardant au loin, par delà les landes, la petite église rose qui couvrait un acte impie.

Et la désolation emplissait son cœur. La dernière fois qu'elle avait regardé cette croix avec des yeux purs et quiets, elle se disposait à rejoindre Juan-José au quinto. Depuis lors elle marchait dans la nuit, se débattant entre les reprises d'un carnaval de cauchemar. Oui, le carnaval immonde des appétits, de l'égoïsme, des intérêts...

Mais elle, qui n'avait obéi qu'à l'élan d'amour, ne se voyait-elle pas responsable de plus de honte encore ? Alors, — où se trouvait la vérité ?

Dionisia prédisait : « Tu ne sortiras point de là que tu n'aies payé jusqu'à la dernière obole. » Mais elle avait tout donné :

son cœur, ses illusions, sa vie ; quelle pouvait donc être la dernière obole ?

Le retentissement d'un galop la fit tressaillir. Elle aperçut un cavalier qui se dirigeait vers la hutte à toute allure.

— Señora, señora ! clamait-il.

Elle se précipita.

— Escolastico...

— Ah señora, grâce au ciel, vous voilà !

— Que se passe-t-il ?

— Un malheur, courage. Veuillez monter sur mon mulet, je vous ramènerai plus vite.

Elle se laissa hisser sans poser une question, si blanche que le Tio Escolastico s'effraya :

— Comment pouvons-nous partir si la señora tremble de cette façon ? Et les minutes pressent.

— Allez donc, ordonna-t-elle, parlez sans crainte, je ne tomberai pas.

— Le jeune maître a reçu un coup de fusil.

— Il est mort ?

— Il vivait quand je suis parti, Jésus, comme un damné ! Au sortir de l'église, une balle lui a troué le ventre. On a saisi le meurtrier, un nommé Luisito Herera. La mariée s'est évanouie.

— Mais Salvador, Salvador ?

— Il vomissait le sang. Le médecin n'était pas au village : aucun secours, et personne n'ose rien tenter. Le sang ne cesse de couler ; je crois qu'il aurait fallu bander la blessure aussitôt !

Elle poussa une plainte étrange :

— Mais galopez, pour Dieu, galopez !

Au trot dur du mulet, ils atteignirent la Casa Seca. Une rumeur y bourdonnait, confuse, mêlée de cris et d'injures. Candida se jeta à bas de la selle.

— Où, où ?

Chacun s'écartait devant elle en lui indiquant une des chambres. Quand elle entra, les assistants sortirent.

Le blessé haletait sur un lit bas, les yeux fermés ; du sang maculait toute la pièce.

— Salvador ! appela la mère d'une voix sombre.

Il ne bougea pas. Elle tomba rudement au pied du lit.

— Salvador, regarde-moi, entends-moi, mon bien-aimé ! J'ai blasphémé : quand tu parlais de mourir, j'ai dit : Ainsi soit-il ! Si je t'avais accompagné à l'église, la balle ne t'atteignait pas... Ici, j'aurais arrêté ton sang. Partout, partout, je t'ai tué. Salvador, mon amour, je t'ai tué, je t'ai tué !

Elle baisait le beau visage souillé avec une détresse passionnée, et ses mains meurtrissaient la main qu'elle avait créée,— qui pendait, inerte.

— Mon cœur, regarde-moi, je t'en supplie. O Salvador, redeviens mon petit garçon, rends-moi ton sourire, rends-moi tes yeux, pardonne-moi...

Il gémit faiblement, les lèvres à peine décloses.

— Cette plainte, cette plainte, quel martyre !... Non, ne souffre plus, mon Salvador ! Dieu de bonté, empêchez-le de souffrir, c'est moi la coupable ; j'ai fait le mal, autrefois, maintenant, toujours, et je suis là pour l'expier. Je vous en supplie à genoux, avec larmes, prenez mon sang inutile, ne torturez plus cet innocent qui ne savait rien, qui aimait sans malice comme vous voulez qu'on aime ; pour la honte, c'est moi qu'il faut châtier... Dieu de miséricorde, ô Seigneur, Seigneur, vous ne commettrez pas cette abomination d'enlever le fils avant la mère ! Sauvez-le ; j'accomplirai la pénitence, celle qu'il faudra ; mais qu'il vive, mon enfant !

La plainte ne cessait pas, lui tordait les entrailles, l'affolait :

— Salvador, déchire mon visage avec tes ongles ; ne souffre plus, mon petit, ne souffre plus... Ah, il n'y a donc aucune justice !

Les cils se soulevèrent. Il l'enveloppa d'un regard voilé, — indifférent.

— Mama ! soupira-t-il.

— Il a parlé... Mon petit Dieu !

La tête ensevelie dans le drap, les lèvres collées à la main défaillante, elle sanglotait désespérément.

Alors le moribond desserra les dents avec effort :

— Où est-elle ?

— Là... Veux-tu que je la cherche ?

— Non. Et l'autre, on le tuera ?

— Oui.

Ils demeurèrent silencieux quelques minutes. Leurs cœurs

battaient les mêmes saccades d'agonie et le gémissement farouche de la mère accompagnait chaque râle du blessé.

Puis une nouvelle secousse le dressa, les yeux égarés.

— Madre, tu es là?

— Salvador...

— On le tuera, tu le jures ?

Il serra son poing :

— Le chien! jeta-t-il avec un flot de sang.

Et il retomba.

Lorsque le médecin parut, tard dans la soirée, le corps était déjà froid. Il ne put rompre l'étreinte de la mère. Et le curé portant l'absoute ne put rompre l'étreinte de la mère.

Elle passa la nuit à ce chevet, puis la journée suivante, comme assommée. Quand les fossoyeurs arrivèrent, elle s'éloigna..

Pourchassée par les lamentations des pleureuses, elle traversa tour à tour chacune des chambres de la Maison Sèche et se retrouva sur le seuil, dans la nuit.

Elle avait payé la dernière obole ; maintenant, seule, trop lasse pour vivre, trop lasse pour mourir, *où* attendrait-elle en léthargie l'Unique Paix ?

Là-bas, entre les noires sierras, une petite église dressait son index vers le Ciel. Des mots ressuscitèrent : « Elles ont renoncé aux joies, aux peines ; elles prient. »

Alors, courbée sur la terre dont l'odeur sépulcrale emplissait ses narines, à pas hésitants, incrédules, — Candida s'en alla vers la Maison de Dieu.

Ecrit dans la Manche, hiver 1912.

CAMILLE MALLARMÉ.

REVUE DE LA QUINZAINE

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Les savants et la guerre. — Dans ces derniers temps, on a souvent prétendu que la guerre avait déterminé parmi nous une crise aiguë d'un mal chronique, assez fréquent d'ailleurs dans l'espèce humaine, *la bêtise*, et vis-à-vis duquel les savants n'ont pas encore su s'immuniser.

Des psychologues éminents sont de l'avis que notre cerveau est un bien médiocre instrument à emmagasiner des sensations et des souvenirs, à commander des mouvements, à penser. Dans sa récente brochure sur *la Psychologie du Kaiser*, le savant américain Morton Prince rappelle la boutade d'un illustre physicien au sujet de l'œil : si un fabricant osait lui envoyer un instrument d'optique aussi mal construit, il refuserait de l'accepter ; et il ajoute : on pourrait dire la même chose du cerveau humain. Devant le cerveau des « grands hommes », on ne doit pas s'illusionner : « un homme peut, en réalité, être éminemment supérieur dans certaines branches de l'activité mentale, et, psychologiquement, penser et agir dans d'autres comme un parfait imbécile ! » Dans la tourmente actuelle, tant de machines si parfaites en apparence se sont détraquées qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que les rouages de nos misérables cerveaux, qui ont subi mille chocs de toutes natures, marchent moins bien qu'avant.

Certes, je suis du même avis que M. Morton Prince en ce qui concerne les imperfections du corps humain. Mais je n'aime pas beaucoup quand on nous compare aux machines que nous construisons, et quand on établit des analogies entre nos organes et les instruments sortis de nos fabriques. Il y a d'ailleurs machines et machines. Si l'on tient à ce mot, on dira que les êtres vivants et leurs organes sont des « machines chimiques ». En effet, ils sont soumis aux lois de la chimie : aux lois des équilibres chimiques, et aux lois de la vitesse des réactions chimiques ; ils ont la propriété remarquable de maintenir sensiblement constante la composition chimique qui les caractérise, mais les réactions chimiques dont ils sont le siège peuvent, suivant les circonstances, marcher plus ou moins vite. Les biologistes considèrent maintenant, — la question n'est plus

guère discutée, — que les diverses espèces animales et végétales diffèrent entre elles chimiquement. De même les différences entre cerveaux humains doivent être d'ordre chimique. Cette conception n'était pas faite pour effrayer Remy de Gourmont. Autant il est difficile de modifier la composition chimique d'un animal ou d'une plante, et les caractères morphologiques qui en sont les conséquences, autant il serait difficile de faire varier la composition chimique d'un cerveau, et les manifestations intellectuelles qu'elle conditionne. Que d'espèces, au cours des âges géologiques, ont résisté en quelque sorte à ce que l'on a appelé l'« élan évolutif » ! Et mes lecteurs n'ont certainement pas oublié les belles pages que Remy de Gourmont a consacrées à *une loi de constance intellectuelle*.

Pour ma part, il ne me semble pas que la guerre ait changé d'une façon notable la valeur des hommes dans un sens ou dans l'autre, et que la bêtise sévisse parmi nous plus qu'avant; celle-ci a toujours eu une place importante dans les manifestations de notre activité. La production de nos cerveaux *continue* à être de qualité fort médiocre ; le débit seul varie. De même que les secousses, suivant les conditions de l'expérience, accélèrent ou ralentissent la vitesse des réactions chimiques qui ont lieu dans un ballon de verre, de même des événements tels que les événements actuels stimulent ou inhibent l'activité des cerveaux ; il s'agit, dans les deux cas, de *variations quantitatives*, et non qualitatives. La guerre ne saurait être vraiment *créatrice* ou *destructrice de valeurs nouvelles*. S'il paraît y avoir *transformation des valeurs*, c'est que nos cerveaux sont conduits à exercer leur activité sur des matériaux nouveaux, dans des directions nouvelles, et deviennent plus sensibles à certaines excitations qu'à d'autres.

Que la sensibilité des savants soit changée pour certaines choses, cela n'est pas douteux. Voici un exemple qui me paraît assez significatif. On doit à deux savants belges, Bordet et Gengou, une découverte importante (1901) : celle de la *déviation du complément*. Un bactériologiste allemand, Wassermann, a fait une *application* de cette méthode dans le cas particulier de la syphilis. Bientôt l'expression « faire un Wassermann » est devenue un terme consacré dans le langage des médecins français. Et lorsqu'en 1912 le Russe Schepotieff et d'autres auteurs encore ont appliqué la méthode de Bordet-Gengou à l'étude des affinités des êtres, et ont qualifié cette méthode de « méthode de Wassermann », pas plus les biologistes que les médecins français n'ont protesté. Aujourd'hui, un peu tard, on s'indigne.

Dans mon cours de la Sorbonne, quand j'ai parlé de l'application de la « réaction de Wassermann » à la recherche de la parenté entre espèces animales ou végétales, j'ai senti que l'esprit de mes audi-

teurs était fortement impressionné : les mêmes méthodes peuvent être fécondes aussi bien en zoologie et en botanique qu'en médecine ; la pathologie et la biologie ne forment pas deux domaines distincts et sont faites pour s'éclairer mutuellement. C'est pour cela que l'emploi en biologie d'un terme consacré par les médecins ne m'a jamais déplu, et qu'il ne me déplairait pas de continuer à parler de « réaction de Wassermann » dans mes exposés de biologie : cela rappellera, je l'espère, aux biologistes l'intérêt de l'étude des phénomènes dits anormaux ; et aux médecins, leur engouement pour les Allemands avant août 1914.

§

Au cours de cette guerre, on aura beaucoup critiqué le corps médical. Etant moi-même docteur en médecine, j'aurais mauvaise grâce à ne pas défendre mes confrères. La profession médicale, surtout dans les circonstances actuelles, est une des plus difficiles à exercer ; elle nécessite de nombreuses qualités : en dehors des connaissances techniques, entre autres le sens de l'organisation, le sentiment des responsabilités ; c'est le médecin qui pratique la sélection des hommes, et le succès final dépend avant tout d'une sélection consciencieuse et judicieuse. En présence des difficultés qu'ils ont devant eux, les médecins ne devraient songer, pour le moment, qu'à vaincre ces difficultés. Après la victoire, ils pourront à loisir confesser leurs erreurs passées. Leur devoir actuel est, il me semble, de chercher à perfectionner sans cesse le service sanitaire.

On sait que les membres de l'*Académie de Médecine* ont voté, presque à l'unanimité, la radiation des professeurs et cliniciens allemands. *Le Bulletin de l'Institut Pasteur*, lui, continue à parler de « réaction de Wassermann », et à rendre compte des travaux publiés au-delà du Rhin et utilisables pour les soins de nos blessés. La *Société de Biologie* n'a effectué aucune radiation, et son Président a même prononcé récemment l'éloge funèbre de deux savants allemands, Boveri et Ehrlich. Certaines expériences de Boveri sont devenues classiques, en particulier celles où il a réussi à féconder des œufs et des fragments d'œufs privés de noyaux. On aurait tort si on voulait en nier l'importance. Les vérités scientifiques n'ont pas de patrie ; il ne faut pas imiter les Allemands lorsqu'ils croient qu'ils doivent détenir le monopole de la science. Ils ont été jusqu'à contester même aux Juifs allemands, qui sont hors de la « race prédestinée », le droit d'enseigner dans leurs Facultés. Il faut savoir qu'en Allemagne règne en fait l'antisémitisme (maints de nos réactionnaires doivent, dans le fin fond de leur être, trouver que c'est là le pays idéal). Ehrlich s'en est aperçu souvent au cours de sa vie, et cela ne l'a pas empêché de signer le fameux manifeste ; ce savant a subi d'ailleurs ce qu'il y avait de mauvais dans l'influence alle-

mande, et, malgré les brillantes qualités de son esprit, il est à craindre qu'il ne reste pas grand'chose de ses travaux sur les globules blancs du sang et sur l'immunité.

§

Nous venons de voir les réactions vis-à-vis de la guerre de quelques sociétés scientifiques. Il sera intéressant plus tard de rechercher l'influence de la guerre sur la production scientifique. Beaucoup de jeunes sont partis au front; beaucoup d'autres ont collaboré de façons diverses à la Défense nationale ; peut-être a-t-on découragé beaucoup de bonnes volontés. Bien rares sont ceux qui ont poursuivi, même quand ils en avaient le loisir, les recherches de science pure. Parmi les biologistes, seuls certains histologistes ont continué à travailler comme si la guerre n'existait pas.

Les membres de la Société de Biologie, en cette première année de guerre, ont écouté deux séries de communications, l'une sur les détails histologiques de la régénération des nerfs, l'autre sur l'histologie comparée des organes génitaux chez divers animaux. Certes, la régénération des tissus est une question à l'ordre du jour ; tant d'organes, hélas ! devraient se réparer en ce moment dans les corps humains ! L'intérêt de la seconde question ne m'apparaît pas aussi nettement.

J'admire ces savants que les événements actuels n'ont pas su troubler. Quant à moi, — en cela semblable à beaucoup de mes collègues — j'avoue n'avoir même pas songé, depuis le début de cette guerre, à faire de la science, à publier une œuvre nouvelle. Il y a des savants chez lesquels la sensibilité joue un rôle important : ce ne sont souvent pas les plus mauvais. Le savant et l'artiste ne sont pas si éloignés l'un de l'autre qu'on le croit généralement. Si ces lignes tombent sous les yeux d'un certain critique d'art, gare à moi : je n'échapperai pas à ses sarcasmes.

Que voulez-vous, tout le monde ne peut pas planer *au-dessus de la mêlée*. C'est là un exercice auquel excellent, semble-t-il, les musicographes.

GEORGES BOHN.

LES JOURNAUX

Les Prophéties de H.-G. Wells (Le Temps, 2 et 16 janvier). — *Les Prédictions de Gambetta* (Le Matin, 29 décembre 1915).

Le Temps publie une longue étude de H.-G. Wells : *Demain*, tentative de prophétie, qui est comme une vérification et une synthèse de ses précédentes anticipations. L'auteur constate lui-même, sans fausse modestie, que maintes choses dont il avait parlé par anticipation, il y a quinze ans, sont maintenant « des lieux communs,

solidement établis » : sa description de la guerre de tranchées, et cette stagnation des armées, correspondant presque exactement à la situation d'après la bataille de la Marne.

Mais d'abord, quelques spéculations philosophiques : « La prophétie, écrit-il, peut être soit un simple jeu intellectuel, soit une occupation sérieuse ; sérieuse non seulement dans ses intentions, mais dans ses conséquences :

Mais pour quelques-uns d'entre nous autres modernes, dont l'esprit de la science s'est emparé, prophétiser est presque une habitude d'esprit. La science est, pour une grande part, de l'analyse dirigée vers la prévision. La pierre de touche de toute loi scientifique est la vérification que nous pouvons faire de ses anticipations. La discipline scientifique développe l'idée que tout ce qui va arriver est, en fait, *déjà là*, — si seulement on pouvait le voir....

L'auteur qui vous parle est un prophète de vieille expérience. Demain l'intéresse plus qu'aujourd'hui, et le passé n'est plus qu'un instrument de conjectures sur l'avenir. « Songez aux hommes qui ont passé là ! » disait un touriste dans le Colisée de Rome. Ce fut un esprit futuriste qui répondit : « Songez à ceux qui y passeront ! » A coup sûr, le fait que demain tel homme, fondateur de la République mondiale, tel autre, adversaire obstiné du militarisme ou du respect des lois, ou tel qui mettra le premier en liberté l'énergie atomique pour l'usage des humains se promèneront le long de la Via Sacra, offre autant d'intérêt que le fait que Cicéron, Giordano Bruno ou Shelley s'y sont promenés jadis. Pour un esprit prophétique, toute l'histoire est et continuera d'être un prélude. Le type d'esprit prophétique refusera inébranlablement de considérer le monde comme un musée ; il soutiendra que c'est une scène disposée pour un drame qui commence perpétuellement.

Mais ce que veut Wells, dans cette étude, c'est, comme il le dit, risquer certaines prédictions sur la marche des événements dans les quelque dix années qui vont suivre :

Les nouveautés d'ordre mécanique joueront probablement un très petit rôle dans cette histoire de demain. Cette guerre mondiale implique un arrêt général d'invention et d'initiative, sauf pour ce qui est de la science de la guerre. Toutes les capacités sont concentrées sur ce point, et les types de capacités qui ne sont pas applicables à la guerre sont négligés ; le capital est détruit sur une vaste échelle et l'épargne est gaspillée qui serait nécessaire pour subventionner les tentatives nouvelles. De plus, nous sommes en train d'anéantir la plupart de nos jeunes hommes les plus brillants. On peut admettre en toute sécurité qu'il y aura très peu de matériel nouveau sur la scène du monde pendant un temps considérable ; que si les routes, les chemins de fer et la navigation subissent de grands changements, ce sera pour le pire ; que l'architecture, les commodités domestiques et le reste auront de la chance s'ils en sont en 1930 au même point qu'au printemps 1914. Dans les tranchées de France et des Flandres et sur les champs de bataille de Russie, les Allemands ont dépensé et ont fait dépenser au monde le prix du confort, du luxe et du progrès de vingt-cinq années à venir.

Alors la question se pose : « Comment les gens vont-ils prendre toutes ces choses trop évidentes : le gaspillage des ressources du monde, l'arrêt du progrès matériel, l'hécatombe d'une grande partie des individus mâles de presque toutes les contrées européennes, et les deuils et le malheur universels ? » Cela se résume en un dégoût universel de la guerre et un désir universel d'une paix mondiale.

S'il doit y avoir une paix mondiale permanente, il est clair qu'il faut qu'il y ait quelque moyen permanent de régler les différends entre puissances et nations, qui sans cela seraient en guerre. C'est-à-dire qu'il y ait quelque pouvoir supérieur, quelque centre d'appel, une cour suprême d'un genre quelconque, un pouvoir exécutif universellement reconnu en sus des gouvernements séparés qui existent dans le monde à l'heure actuelle. Cela ne veut pas dire que ces gouvernements aient à disparaître, ni qu'il faille renoncer à l'idée de « nationalité », ni rien d'aussi radical. Mais cela veut dire que tous ces gouvernements auront à abandonner presque autant de leur autonomie que les Etats-Unis d'Amérique en ont abandonné au gouvernement fédéral ; si leur unification doit être autre chose qu'un vain mot, ils auront à déléguer à qui de droit le contrôle de leurs relations internationales, dans des proportions que peu d'esprits sont préparés à concevoir à l'heure actuelle. Il est vraiment tout à fait vain de rêver d'un monde sans guerre composé d'Etats restés libres de se taquiner l'un l'autre en établissant des douanes, en bloquant et en étranglant les artères commerciales, et en malmenant les immigrants et les voyageurs étrangers ; d'Etats entre lesquels il n'y aurait nul moyen de régler les incidents de frontière.

Et Wells prévoit un nouveau groupement, une confédération d'Etats qui rétablirait l'équilibre européen. On dirait que c'est cet équilibre que les peuples inconsciemment cherchent dans cette guerre :

Quelles que soient les apparences de souverainetés séparées qui seront maintenues après la guerre, la conséquence pratique du conflit sera vraisemblablement celle-ci qu'il n'y aura plus que trois grandes puissances du monde : les alliés antiallemands, les alliés de l'Europe centrale, les panaméricains. Et il est à remarquer que, quels que puissent être les éléments constitutifs de ces trois puissances, aucune d'elles n'a de chance d'être une monarchie. Elles pourront contenir des monarchies comme l'Angleterre contient des duchés. Mais elles seront des *alliances* toutes puissantes, et non des *chefs* tout puissants. Je laisse au mathématicien à calculer exactement de combien les chances de conflit sont diminuées quand il n'y a plus en fait que trois puissances dans le monde au lieu de plusieurs douzaines. Et ces nouvelles puissances seront par certains côtés différentes de tous les « Etats » européens existant à présent. Aucune des trois puissances ne sera assez petite et assez homogène pour servir des ambitions dynastiques, incarner une « Kultur » nationale ou raciale, ou tomber sous l'emprise d'un groupe d'entreprises financières. Elles seront plus amples, moins romantiques, infiniment plus pratiques. Ce seront, pour employer

une formule suggérée il y a environ un an, de grands Etats... Et la menace de guerre entre eux trois sera si nette et si définie, les conséquences du conflit seront soulevées tellement au-dessus des sphères de l'ambition personnelle et du sentiment national que je ne vois pas pourquoi l'instrument de négociation, la conférence permanente des trois puissances, ne deviendrait pas, en fin de compte, le noyau nécessaire de l'Etat mondial, que nous demandons en vain, à l'heure actuelle, aux quatre coins du monde.

Notons, pour les vérifier plus tard, ces anticipations, et, pour demain, cette insinuation : après avoir constaté que l'immobilisation des armées en présence ne peut se terminer que par l'épuisement des combattants et l'accablement du plus épuisé, Wells ajoute : le chemin des airs est libre..

§

M. Gaston Thomson nous donne dans **le Matin** quelques lettres inédites de Gambetta à son ami Ranc. Gambetta écrit que l'Allemagne ne nous pardonnera jamais « l'iniquité commise contre nous », et que l'agression va se produire.

Il faut cependant, cher ami, que vous sachiez que le falsificateur de la dépêche d'Ems va tenter une autre trahison. Mais notre sang-froid, notre possession de nous-mêmes nous éviteront de tomber dans le même piège qu'en 1870. Les croassements du corbeau sinistre ne nous affoleront pas, cette fois-ci. C'est qu'il comprend sa faute. Il a su transformer l'Allemagne divisée et impuissante en un grand empire discipliné et fort. Il a été pour nous et pour lui-même moins bien inspiré en exigeant l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine, germe de mort pour son œuvre... A une époque de civilisation raffinée comme la nôtre, on ne conquiert pas les peuples malgré eux. La conquête morale n'a jamais suivi la conquête matérielle. Et là, en Alsace-Lorraine, les populations annexées, formées par ce qu'il y a de plus chevaleresque, de plus séduisant dans la culture française, résistent aux attraits de la germanisation, attraits de brutalité, d'esclavage servile, qu'elles ne comprennent pas.

Plus on leur parle de la supériorité de la grande Allemagne, plus elles regrettent ce qu'elles ont perdu. Ils ont meurtri le cœur de l'Europe. Tant qu'ils n'auront pas réparé cette faute, personne ne déposera les armes. La paix du monde, si nécessaire à tous les peuples, restera toujours à la merci d'un incident.

Il est curieux, après quarante ans, de lire ces prédictions du tribun, à l'heure même où elles se réalisent si terriblement.

R. DE BURY.

MUSÉES ET COLLECTIONS

A propos de la question des restitutions et compensations artistiques. — Le pillage de la Serbie. — Erratum.

Notre chronique sur les **restitutions et compensations** à exiger de l'Allemagne et de l'Autriche pour les pertes artistiques

qu'elles ont fait subir à la France et à la Belgique (1) n'a pas été du goût — ce qui n'est pas pour nous déplaire — des journaux d'outre-Rhin. La *Tägliche Rundschau* de Berlin, dans son supplément du 4 janvier, a publié sur ce sujet un article non signé où nos *desiderata* sont flétris comme une manifestation de « l'instinct éhonté de pillage que seuls deux peuples, dans toute l'histoire du monde, ont appliqué aux œuvres d'art : les Romains et les Français » — merveilleux sursaut d'honnêteté, n'est-il pas vrai, chez un authentique descendant des Vandales ? — et où, avec une inconscience, ou une impudence, non moins admirable chez un confrère de ces intellectuels qui se sont solidarisés avec les incendiaires des bibliothèques de Strasbourg (2) et de Louvain, avec les auteurs des bombardements systématiques de la cathédrale de Reims, du beffroi d'Arras et des Halles d'Ypres (3), le journaliste anonyme s'exclame en terminant : « Et maintenant, qui doutera encore que l'Entente combatte pour la sauvegarde de la culture ? »

On nous permettra — non à l'intention de la *Tägliche Rundschau* et de ses lecteurs, dont l'opinion nous importe peu, mais pour ceux qui, à l'étranger, n'auraient eu connaissance de notre article que par le résumé faussé qu'en a donné la feuille berlinoise — d'opposer aux indignations de celle-ci quelques simples remarques que viennent corroborer, coïncidence piquante, des réflexions formulées par une autre gazette d'outre-Rhin, la *Rheinisch-Westfälische Zeitung*, en même temps que paraissait l'article de la *Tägliche Rundschau* :

1° En réclamant non seulement — ce qui est assez naturel — les œuvres d'art pillées ou prises sans contrôle au Louvre et à Saint-Cloud en 1815, mais encore des objets qui font partie de notre patrimoine artistique, ou bien en demandant que d'autres, pour des raisons historiques et scientifiques, tels que la salière de Benvenuto Cellini, les Van Eyck de Saint-Bavon que détient le musée de Berlin, les volets du Thierry Bouts de Louvain conservés à Munich et à Berlin, les Rubens d'Anvers exilés à Vienne, etc., reprennent leur place primitive, nous ne faisons — répétons-le, puisque la *Tägliche Rundschau* s'est bien gardée d'y faire allusion — qu'appliquer un principe

(1) V. *Mercure de France*, 1er décembre 1915, pp. 714 et suiv.

(2) M. André Michel, dans sa conférence sur *Reims*, prononcée le 19 février 1915, a rappelé ce fait significatif qu'on avait trop oublié : l'Université de Fribourg-en-Brisgau, au lendemain de la guerre de 1870, décernait solennellement au général de Werder, dont les artilleurs avaient décapité la flèche de Strasbourg et mis le feu au Temple-Neuf, au Musée et à la Bibliothèque, le diplôme de docteur *honoris causâ*. C'était le prélude du « Manifeste des Quatre-vingt-treize » de 1914.

(3) Il faut lire (*Temps* du 9 septembre 1915) le récit emprunté à la *Kriegszeitung*, journal officiel de la IVe armée allemande, où un officier a décrit minutieusement, avec une volupté qu'il ne songe pas à déguiser, les mesures prises pour abattre la grande tour des Halles, et les effets successifs du bombardement jusqu'au seizième coup : on croit entendre les explosions de joie brutale qui saluaient la chute des vénérables pierres.

posé par M. Bode lui-même lorsque, l'an dernier (au témoignage de la revue allemande *Wieland*), il fit, pour répondre à des exigences historiques, rendre à la ville de Francfort un tableau de Piazzetta du musée de Lille. — D'ailleurs, au moment où la *Tägliche Rundsschau* s'indignait de nos revendications, que trouvions-nous dans la *Rheinisch-Westfälische Zeitung* sous la plume d'un érudit local, le Dr A. F.? L'expression énergique de la même thèse : « Ce qui a été possession allemande de culture doit nous être restitué intégralement » (*Was deutscher Kulturbesitz gewesen ist, muss restlos zurückerstatten werden*), et, signalant la réclamation faite par le Dr Degering, de Berlin, de manuscrits coloniais conservés, paraît-il, à Bruxelles et à Paris, le Dr A. F. demandait de son côté que, lors du règlement de comptes qui suivra la guerre, un tableau de Rubens, ayant appartenu à la chapelle des Capucins d'Aix-la-Chapelle, et non rendu en 1815, ainsi que des colonnes de marbre antiques enlevées du *Münster* de cette ville, fussent restitués par la France. Nous ne savons ce qu'est devenu le Rubens, qui était une *Adoration des bergers;* mais, en ce qui concerne les colonnes antiques, leur sort a été réglé par le roi de Prusse lui-même : en réponse à une requête du baron Denon demandant le maintien au Louvre de ces colonnes, engagées dans la construction de la galerie d'Apollon, et offrant d'autres objets en échange, le roi Frédéric-Guillaume, le 23 août 1815, acquiesça à cette transaction dans les termes suivants : « ... Je donnerai des ordres pour qu'on ne réclame aucune des colonnes qui soutiennent les voûtes de l'édifice, et, tout en rendant justice au zèle et à la loyauté avec lesquels vous avez surveillé la conservation et la restitution des objets d'art, je fais charger le commissaire Schober d'accepter les colonnes non employées et le tombeau antique d'après la proposition que vous avez faite. » Le Dr A. F. trouvera le texte complet de cette lettre dans le livre si excellemment documenté—qu'il semble cependant avoir consulté — de M. Charles Saunier : *les Conquêtes artistiques de la Révolution et de l'Empire*, p. 111. Et il trouvera également dans le même volume le rappel d'un autre fait : c'est que c'est à la France qu'est due la fondation des musées de plusieurs villes du Rhin, tel celui de Mayence, et que nous serions en droit — toujours en vertu des mêmes principes — de réclamer purement et simplement les œuvres qui formèrent le premier noyau de ces musées. En tout cas, autorisons-nous de la thèse allemande pour dire de notre côté, en termes moins pédants : « Tout ce qui appartient à l'histoire de l'art français devra nous être restitué. »

2° Qui donc, en dehors de l'Allemagne, peut s'étonner que, désirant voir notre pays indemnisé en partie des pertes artistiques incalculables que nous a fait subir la sauvagerie teutonne, nous ayons ajouté à la liste des revendications précédentes un certain nombre de

chefs-d'œuvre qui pourraient nous être attribués à titre de compensations? L'or seul doit-il être admis à indemniser le vainqueur, et celui-ci n'est-il pas libre de lui préférer, comme ce fut le noble souci de ceux qui contribuèrent à former le Musée Napoléon, des créations du génie humain? Et en quoi la « sauvegarde de la culture » est-elle liée au maintien de celles-ci dans les musées d'une nation qui fait si bon marché des chefs-d'œuvre du passé?

Réclamation de ce qui n'a pas cessé d'être notre légitime propriété; désir du retour — demandé par les savants allemands eux-mêmes — de certaines œuvres aux lieux pour lesquels elles furent créées et où elles reprendront toute leur signification; demande d'une indemnisation en nature, *à régler entre diplomates*, en expiation de vandalismes dont tout le monde civilisé a frémi : voilà donc en quoi consiste notre « instinct éhonté de pillage ».

Combien n'apparaît-il pas plus en relief si l'on met en regard le désintéressement et les scrupules d'honnêteté manifestés en ce moment par l'Allemagne et ses alliés! Voici ce qu'on pouvait lire dans tous les journaux, quelques jours après la vertueuse protestation de la *Tägliche Rundschau* :

Le pillage de la Serbie. — Le comte Tisza a déclaré qu'une commission spéciale vient d'être nommée, d'accord avec l'Allemagne, pour estimer la valeur des objets contenus dans le musée de Belgrade et veiller à leur attribution. Une partie de ces objets, a ajouté le comte Tisza, ont déjà été expédiés à Vienne, et d'autres vont l'être à Berlin... L'argenterie de la cour de Serbie sera transportée à Sofia et considérée comme propriété de la couronne bulgare. Il en sera de même de la riche bibliothèque du séminaire de Nich, qui sera attribuée à la Bibliothèque nationale bulgare.

Tout de même, nous n'avons jamais songé à emporter l'argenterie!

Euratom. — Ce n'est pas à Saint-Mihiel, mais à Etain, que se trouvait la *Vierge de pitié* de Ligier-Richier, que nous avons signalée, dans notre chronique du 1er décembre dernier, comme ayant été enlevée par les Allemands, soi-disant pour la mettre à l'abri en cas de bombardement de la ville. Leur sollicitude s'est étendue également au retable du même maître à Hatton-le-Châtel, *Le Calvaire*, qu'ils ont emporté aussi en Allemagne. Ces déménagements ne font qu'allonger la liste des restitutions auxquelles, bon gré, mal gré, devront se résoudre, après la guerre, ces hypocrites professeurs de probité.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ALLEMANDES

Carl Spitteler : *Le lieutenant Conrad*, traduction de M. Valentin; Paris, Payot et Cie, fr. 3.50. — Carl Spitteler : *Mes premiers Souvenirs* (*Journal de Genève*, à partir du 12 janvier).

La guerre a fait connaître en France le nom de Carl Spitteler.

Cet écrivain suisse de langue allemande a déjà derrière lui une œuvre considérable. Mais notre grand public aurait peut-être éprouvé quelque répugnance à lui accorder ses suffrages, si, par un geste courageux, il n'avait pris parti pour nous et contre ceux qui s'étaient dits jusqu'à présent ses amis. Dans le conflit universel qui divise les peuples, il a estimé qu'il était du devoir de chaque individu d'examiner les faits et de prendre parti. La sagesse commande aux petits Etats de demeurer neutres, mais, pour leurs habitants, il y a de la lâcheté à vouloir se dérober à l'obligation de se prononcer pour ou contre l'Allemagne.

Dans la Suisse alémanique le prestige de l'Empire, depuis quelques années, n'avait fait que grandir. Avec une béate admiration on y subissait l'emprise néo-allemande. Les affinités de race autant que les intérêts matériels contribuaient du reste à faire pencher l'opinion vers l'Allemagne, considérée comme invincible. Un fossé semblait donc se creuser entre la Suisse romande, résolument francophile, et la partie germanique du pays. Des polémiques de presse ne faisaient qu'envenimer le conflit et l'on voyait apparaître le moment où c'en serait fait de l'unité helvétique. C'est alors que M. Spitteler, abandonnant ses manuscrits et ses livres, vint à Zurich pour y prononcer cette conférence qui visait à mettre d'accord les deux populations dans une même réprobation de l'acte de brigandage austro-allemand. Il avait choisi pour thème : « Notre point de vue suisse », et s'efforçait de démontrer que les traditions de son pays, tout son passé de liberté et de tolérance, lui faisaient un devoir de se prononcer contre les agresseurs et de se rallier à la cause de la civilisation en péril.

Les Suisses allemands ne se laissèrent peut-être pas tous convaincre, mais depuis l'intervention de M. Spitteler, au début de l'hiver dernier, les querelles se firent moins âpres entre Genève et Lausanne d'une part, Zurich et Bâle d'autre part. Le conférencier avait cependant compté sans la vindicte teutonne, ou, du moins, s'il y songea, n'en eut-il cure. Ce fut un beau tapage, lorsqu'on connut à Munich et à Berlin la démarche du poète suisse. On lui reprocha son ingratitude, sa traîtrise et, du jour au lendemain, le bon public fut informé qu'il n'avait aucun talent.

Les Allemands se vantaient d'avoir inventé Spitteler, d'avoir fait toute sa réputation. Ils s'étaient plu à l'annexer à la littérature de leur pays, comme ils avaient fait précédemment de Gottfried Keller et de Conrad-Ferdinand Meyer, et leur entendement se refusait à faire cette constatation que quelqu'un qu'ils considéraient comme étant des leurs ne pouvait avoir une opinion différente de la leur. Ils n'admettaient pas qu'on se dérobât à la folie collective dont ils sont tous atteints. Le cas de Carl Spitteler n'est du reste pas isolé. Les

plumitifs d'outre-Rhin sont allés jusqu'à reprocher à Verhaeren sa magnifique indignation au spectacle de sa patrie souillée. Selon eux, l'œuvre de Verhaeren était « d'inspiration germanique » ! Avec l'outrecuidance qui les caractérise, ils ne souffraient donc pas qu'il voulût se soustraire à leur étreinte. Dans leur sotte vanité, ils s'imaginent que c'est, pour un écrivain européen, une faveur insigne que d'avoir été traduit ou commenté par eux. La *Gazette de Cologne* ne prétendait-elle pas dernièrement que l'Allemagne avait favorisé (*gefœrdert*) Paul Claudel, ce qui constituait à ses yeux une raison suffisante pour exiger de l'auteur de *Trois poèmes de guerre* une adhésion au germanisme !

Pourtant, l'auteur de *Printemps olympien* était loin de jouir en pays allemand de la faveur à laquelle son œuvre considérable lui donnait droit. M. Maurice Muret l'appelait encore en 1911 « un écrivain dépourvu de gloire ». L'Allemagne contemporaine est si pauvre en véritables talents que Carl Spitteler y méritait incontestablement la toute première place. La brochure enthousiaste que lui consacra M. Weingartner n'avait pas suffi à lui assurer de gros tirages et quand il prit résolument le parti de l'Entente, M. Weingartner fut le premier à lui tourner le dos, quittant bruyamment les rives du lac Léman, où il séjournait. C'est à la Suisse romande qu'il était réservé de préparer à Carl Spitteler son apothéose. Fière du grand homme dont s'honore à juste titre un petit pays, elle organisa l'an passé, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, des fêtes magnifiques, qui firent enfin de Spitteler un écrivain vraiment populaire. Au reste, s'il est allemand de langue, de même que son aîné, Conrad-Ferdinand Meyer, il nous appartient plus qu'à l'Allemagne.

L'élément latin, ou roman, écrit M. Maurice Muret dans ses *Contemporains étrangers*, est d'ailleurs, chez M. Spitteler, prédominant. Si sa sensibilité reste germanique, son intelligence affecte un caractère hellénolatin très prononcé. La plus pure beauté, c'est dans les productions de la Grèce et de Rome, c'est dans la littérature classique que M. Spitteler la trouve et la vénère. Il possède un sens de la composition architecturale et de la décoration, son style montre une plasticité, un relief qui ne sont pas des qualités allemandes. Son premier ouvrage, *Prométhée et Epiméthée*, est plein à la fois de je ne sais quelle poésie biblique et de quelle poésie grecque. Une atmosphère méridionale, la glorieuse lumière méditerranéenne enveloppent et pénètrent *Printemps olympien*. André Chénier, avant-hier, Leconte de Lisle, hier, Henri de Régnier, aujourd'hui, reconnaîtraient un frère en M. Spitteler. Et l'on admire d'autant plus son hellénisme qu'à ce degré de pureté et d'authenticité il est plus rare chez les hommes de sa race.

Prométhée et Epiméthée fut publié en 1881, l'année de la mort de Flaubert. M. Spitteler paraît attacher de l'importance à ce détail

qu'il a rappelé l'autre jour et il semble bien que si l'on voulait le comparer, pour l'ensemble de son œuvre, à un auteur français, c'est le nom de Flaubert qui viendrait le plus souvent sous la plume. L'écrivain suisse, au moment où il publia son premier volume, était déjà âgé de trente-cinq ans, étant né à Liestal, près de Bâle, en 1845. Il avait fait ses études à Bâle et à Heidelberg, où il connut Eugène Seinguerlet. Peu de temps après la catastrophe de 1870, il accepta un précepteurat en Russie, où il devait rester huit ans. C'est là qu'il s'imprégna de culture européenne, travaillant nos grands classiques, ne lisant et ne parlant que notre langue. Nous le retrouvons à Berne après la mort de son père, combinant pour vivre l'enseignement et le journalisme.

Il a raconté à M. Thiébault-Sisson, qui est allé le voir au mois de février de l'an passé, ses premières tentatives littéraires :

... J'avais préludé par des compositions chaotiques à ma carrière d'écrivain. Je montrai mes premiers essais à notre poète Gottfried Keller. Il les trouva, au point de vue de la forme, lamentables, et curieux au point de vue du fond. Il disait de moi : « C'est un petit Habacuc. Il est en train de refaire la Bible et de nos jours c'est une périlleuse aventure, mais il a des idées, il a l'instinct de l'image, et s'il travaille, il percera.

Il ne nous est pas possible de suivre ici, étape par étape, la féconde carrière littéraire de Carl Spitteler. Ainsi que le lui conseillait Keller, il a beaucoup travaillé, sans se laisser décourager par l'indifférence où sombra son premier ouvrage. Nature essentiellement aristocratique, imbu d'idéal classique, il s'est attaché, dans le choix de ses sujets à glorifier la nature libre et la vie exubérante. Il n'aime pas qu'on le rapproche de Nietzsche, car c'est l'apparition de *Zarathoustra*, deux ans après que fut publié *Prométhée*, qui enleva à Spitteler le bénéfice d'un travail original. Entre les deux compositions il y a plus d'une similitude que le hasard de deux inspirations voisines suffit à peine à expliquer. Nietzsche ne se trouva jamais en présence de Spitteler, dont il ne cessa du reste de parler avec sympathie, et l'auteur de *Printemps olympien* consacra au philosophe un article que celui-ci mentionne avec reconnaissance dans *Ecce Homo*. On a dit encore que Spitteler était avec Mistral le seul poète épique de notre temps. Il faudrait analyser dans ses détails la fable touffue de *Prometheus und Epimetheus* pour vérifier l'exactitude du rapprochement. M. Maurice Millioud, à propos du jubilé de Spitteler, écrivait dans la *Gazette de Lausanne* (25 avril 1915) :

Tout le monde aujourd'hui lui reconnaît une puissance verbale prodigieuse et le don des grandes images, ou plutôt des visions souveraines, inépuisablement jaillissantes, étonnamment contrastées, tantôt riantes et parfois d'un comique énorme, tantôt dramatiques, âpres et d'un mouvement haletant, qui se développent en de véritables mythes et nous saisissent telle-

ment par la beauté plastique, par le coloris et par l'exubérance de vie, que cette œuvre, déjà très réfléchie, semble le produit naïf de la grande imagination primitive : on se croit reporté aux origines de l'histoire, à l'âge où les mythologies naissaient spontanément des premières rencontres de l'homme avec la nature.

Comme tous les grands écrivains, Carl Spitteler est à la fois un imaginatif et un réaliste. Flaubert entreprit d'écrire *Salammbô*, agacé de s'entendre appeler « le grand romancier réaliste ». Spitteler, après avoir renouvelé les mythes de l'antiquité grecque en y mêlant la poésie hébraïque, se divertit à écrire des idylles villageoises, sans devenir infidèle à ses conceptions artistiques. **Le Lieutenant Conrad**, publié en 1898, appartient à ce genre littéraire. On vient d'en offrir au public français une excellente traduction, faite par les soins de M. N. Valentin. C'est quelque chose de primitif et de fort dont il est difficile de donner une idée dans une analyse de quelques lignes.

Conrad Reber, lieutenant de la réserve dans l'armée fédérale, est le fils de l'aubergiste du « Paon » à Herrlisdorf. Le drame de famille dont il devient le centre se déroule en une seule journée, au cours d'un beau dimanche de printemps, qui se terminera par la fin tragique du héros. Spitteler a affirmé sa maîtrise en maintenant, selon le modèle classique, l'unité de temps et de lieu, en ramassant autour d'un bal de gargote tous les épisodes de détail qui prêtent à ce récit une si poignante vérité. Conrad est jaloux de l'autorité qu'exerce dans la maison son vieux père. Impatient du joug, il voudrait à son tour dominer, et tous les actes qu'il accomplit durant les quelques heures que dure le drame sont des actes de domination. C'est fête ce jour-là au village et l'après-midi on va danser à l'auberge. Mais le vieux Reber, par une sorte de fanfaronnade, a invité en même temps à la danse les deux partis politiques rivaux du village voisin, libéraux et conservateurs, qui sont à couteau tiré et qui en effet joueront du couteau. Une jeune fille des environs viendra aider pour le service la nuée des servantes. Conrad s'en amourache, tout en se laissant courtiser, presque à son corps défendant, par la vierge folle du buffet de la gare. Quand la rixe éclate, il sépare les combattants, avec l'aide des pompiers et de quelques soldats permissionnaires. Fou de son triomphe, il impose son autorité au père, qui se résigne. Mais dans la soirée, alors que la lassitude s'empare de lui, il est traîtreusement assassiné par l'un des gaillards que, dans l'après-midi, il avait roués de coups.

M. Spitteler a brodé du mystère sur cette trame légère. En narrant les beuveries et les rixes du village, il brosse un tableau à la Breughel, mais les êtres qu'il met en scène s'inquiètent comme des animaux à l'approche de l'orage. Il mêle l'homme à la nature et ce sont

des forces secrètes qui dictent les gestes absurdes et les décisions inconsidérées. La malédiction de la haine plane sur la maison. A peine esquissé, le bonheur s'évanouit dans le sang, parce qu'un « cercle diabolique » étreint les êtres qui vainement s'efforcent d'échapper à la fatalité.

Observateur des réalités idéales, Carl Spitteler connut dès le berceau la joie de regarder vivre et de coordonner les images qu'il arrachait à la vie. Si sa maturité littéraire fut particulièrement tardive, il offre cependant un exemple unique de précocité intellectuelle. Ses **Premiers Souvenirs** (*Meine frühesten Erlebnisse*), publiés en 1914, et dont le *Journal de Genève* donne en ce moment une traduction, remontent à la première année de sa vie et s'arrêtent lorsqu'il est à peine âgé de quatre ans. Ceux qui ont vu ses portraits disent que sur sa première photographie, faite à l'âge d'un an, il a l'air d'en avoir trois. On lira avec curiosité le récit de ces émotions enfantines qui n'a rien d'une biographie. Ni *le Roman d'un enfant*, de Loti, ni *les Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* de Renan, ne peuvent lui être comparés. C'est quelque chose de neuf et de très original dans sa conception.

Familiarisons-nous avec l'œuvre de Carl Spitteler. L'homme mérite toutes nos sympathies. Il est venu à nous sans que nous ayons sollicité son adhésion, parce que son génie l'inclinait vers la France. Qui sait si, après la guerre, il ne nous apparaîtra pas comme l'incarnation du Germanisme libéré ?

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

La transformation de *The Athenæum*. — Les lecteurs et les critiques. — Les romanciers anglais et l'élément sexuel. — Mr Edmund Gosse sur « l'unité française ». — La pensée de M. Maurice Barrès.

La Transformation de The Athenæum est un événement littéraire qui ne doit point passer inaperçu. Fondée en 1828, cette revue critique est demeurée jusqu'à nos jours l'un des tribunaux dont les sentences étaient le plus redoutées. Ses comptes rendus étaient rédigés par des collaborateurs remarquablement compétents dont l'anonymat se dévoilait rarement. Toutes les manifestations artistiques appartenaient à son domaine : la littérature et les beaux-arts, le théâtre et la musique avaient là leur section spéciale, à quoi s'ajoutait un important département consacré aux sciences ; bref, on peut dire que *The Athenæum* passait jugement sur toutes les manifestations de l'esprit humain.

La transformation ne touche à aucun de ces caractères, et c'est en cela qu'elle est fort heureuse, puisqu'elle garde tout ce que la revue avait de bon, en modifiant seulement ce qu'elle avait de suranné, ce

qui ne répondait plus au goût et aux nécessités d'à présent. En outre, d'hebdomadaire, sa périodicité devient mensuelle, et chaque numéro nouveau paraît donner l'équivalent de quatre numéros anciens.

Les comptes rendus restent anonymes, selon la tenace tradition anglaise, qui permet plus d'indépendance au critique et lui évite les ménagements et parfois les compromissions indignes de lui, mais la revue accueille désormais des articles originaux qui seront en majeure part signés.

Dans ce 4601e numéro, qui commence la nouvelle série, Mr Edmund Gosse ouvre le feu : c'est de bon augure. La maison reste de bon aloi et de bonne compagnie, on s'y trouvera toujours entre gentlemen. Les spadassins et les bretteurs de la critique n'y seront point admis. Seuls, y seront accueillis les fines lames et les tireurs courtois qui auront souci de toujours atteindre au-dessus de la ceinture, et dont les coups, pour être portés selon les règles, n'en seront que plus redoutés. *The Athenæum* continuera à abriter les saines traditions de l'urbanité et des humanités.

Mais en maintenant le lien indispensable avec la tradition, comme il sied lorsqu'on approche de 90 ans, la direction nouvelle ne s'attachera pas à des idées caduques non plus qu'à des préjugés immuables. Tout en gardant le contact avec un passé qui a ses mérites et avec des aînés dignes de respect, *The Athenæum* se propose, semble-t-il, d'accorder la plus favorable attention aux idées nouvelles, aux hardiesses de la jeunesse, aux tentatives sincères, aux innovations originales, aux efforts vers l'indépendance et vers l'affranchissement des jougs inadmissibles.

En guise de préface à ce premier numéro mensuel — qui eût ravi notre Stuart Merrill, abonné de toujours à cette savante revue, — Mr Edmund Gosse disserte sur **les Lecteurs et les Critiques**. D'abord, il rappelle qu'il eut la chance de découvrir plusieurs volumes reliés des premières années de l'*Athenæum* dans la bibliothèque paternelle, — et ceux qui ont lu *Père et Fils* savent ce qu'était cette bibliothèque de puritain ! A cette époque, *The Athenæum* était, aux yeux d'aujourd'hui, *excessively prudish... a polished altar set up for the worship of Mrs Grundy*, et elle se montrait aussi « un parfait chien de garde des intérêts de l'orthodoxie, pinçant en bouton le libre penseur avant qu'il eût la moindre chance de s'épanouir ». La plupart des articles et comptes rendus étaient si longs qu'on en reportait souvent « la suite au prochain numéro ».

Mr Gosse rappelle encore que la critique ne jouit longtemps d'aucune considération et encore moins de sympathie. Swift se réjouissait fort à l'idée qu'une troupe d'auteurs, tout comme une armée de Scythes, pouvait être mise en fuite par le braiement d'un âne, et il

admettait la critique — la pratiquant lui-même jusqu'à la satire — à cause de ce fait que les Naupliens d'Argos avaient observé que leurs vignes croissaient mieux et portaient de plus beaux fruits quand les ânes en avaient brouté les premières pousses. Tout cela se rapporte au temps jadis, quand la férule de la critique était maniée par des ignorants et des envieux. *The Athenæum* contribua à amener un changement pour le mieux, et c'est à George Grote, par exemple, qu'y était confié le soin de parler des ouvrages concernant l'histoire grecque. Les critiques s'appelèrent aussi Leigh Hunt, Coleridge, de Quincey, Charles Lamb, Hazlitt et Landor, sans parler de Thackeray et de Dickens, et de nos contemporains. A présent, il n'est guère d'auteur qui ne pratique l'art du compte rendu ; c'est ainsi que Wells et Bennett firent leurs premières armes. Il n'est guère de critique, non plus, qui n'aspire à devenir un auteur, de sorte que nous sommes loin de l'époque où Swift lançait ses mordantes remarques, et où Mr Pope maltraitait si fort les pauvres critiques qui s'attaquaient à lui. De nos jours, l'artiste Anatole France est un bien meilleur critique que le professionnel Sarcey, ou même que Jules Lemaître, qui ne furent jamais des créateurs.

La critique a dégénéré, d'autre part, en une sorte de banale réclame pour des livres qui ne valent guère la peine d'être ouverts, et Mr Gosse le déplore, en citant quelques-uns de ces clichés laudatifs qu'on est sûr de retrouver, selon le genre, sous la plume des critiques de métier. Il faudrait plus de discernement et peut-être aussi plus de scrupule ; il faudrait séparer mieux l'intérêt commercial du libraire du souci de sincérité envers le public, qui ne se laisse jamais duper longtemps. C'est cette préoccupation de l'intérêt du lecteur et de l'acheteur qui a suggéré l'idée de ce changement de l'*Athenæum*. Sans se désintéresser de la production éphémère, la revue traitera avec le sérieux qui convient les ouvrages dignes d'une attention plus durable, soit par le labeur qu'ils représentent, soit par la portée qu'ils ne peuvent manquer d'avoir ou l'influence qu'ils exercent. Tous ceux, termine Mr Gosse, qui aiment vraiment la littérature accueilleront avec plaisir cet effort et applaudiront à cette rénovation.

Pour indiquer l'attitude dégagée qu'il compte adopter, l'*Athenæum* publie ensuite un commentaire sur *the Question of Sex in Fiction*. Les initiales R. F., dont est signé ce commentaire, semblent indiquer qu'il est dû à la plume du directeur, ce qui souligne encore l'importance de cette manifestation. Car s'il est une question délicate pour **les romanciers anglais**, c'est bien celle de **l'élément sexuel** qu'il leur est permis — ou plutôt interdit — d'introduire dans leurs œuvres.

La question est très nettement abordée ; l'auteur y fait preuve de beaucoup de lecture et d'une sûre érudition. Le roman français lui

est remarquablement familier, et il semble bien que ce soit une des sources indispensables pour arriver à un jugement sur la matière.

Sans se préoccuper des points de vue changeants de la moralité, il importe d'envisager avant tout l'intention et le dessein général d'un auteur ; il faut juger son livre non par le contenu seulement, mais par le sens de ce contenu, et par le rapport qui le lie à la vie en général et à l'auteur en particulier. Tel lecteur, qui se pâme d'admiration à l'histoire des amours de Tristan et Isolde ou de Paolo et Francesca, se récrie de la grossièreté de ces mêmes amours transportées dans la vie moderne. Mr René Francis base donc son raisonnement sur un examen de romans français, par Zola, Huysmans, Flaubert, Théophile Gautier, Pierre Louys, Dumas fils et Anatole France. Mais, s'empresse-t-il d'ajouter, ne tombons pas dans l'erreur de supposer que la France était le refuge de l'impureté et l'Angleterre le contraire. Sauf pendant son sévère accès de pruderie, au siècle dernier, l'Angleterre a contribué pour sa large part à la « littérature sexuelle » du monde, et même il y a bien plus souvent raison de condamner le livre anglais, — sans mentionner le fait que la plupart des livres français à condamner sont lus par le touriste étranger, quand ils n'ont pas été écrits expressément pour lui.

Le point capital de comparaison entre les deux nations se rencontre, selon M. Francis, lorsque l'auteur anglais aborde une question de sexe, ou une question physiologique quelconque ; le résultat risque d'être infiniment plus offensant et plus pernicieux. Il y a à cela deux raisons fort plausibles. La première est la langue. Que ce soit une vertu ou non, le fait est que la langue anglaise ne se prête pas au réalisme en ces matières. Si habile que soit un écrivain, si pur et si didactique d'intention, il se trouve tout de suite aux prises avec la crudité, l'incivilité et la brutalité insurmontables des mots. Pour donner un exemple, et un seul, qui donc, ayant quelque prétention à la décence, même pas au raffinement, osera prononcer ou écrire les mots anglais « ventre » ou « mal au ventre » ? Pour surmonter cette difficulté, la bourgeoisie outragée a créé cette triomphante expression : *Little Mary*. Nous laissons à quiconque veut discuter le soin de décider si la raison provient du son, ou de la forme des mots, ou de la différence de tempéraments entre les deux races. On peut même arguer que les Français ne voient aucun mal et n'éprouvent aucune timidité à reconnaître des faits, tandis que les Anglais cherchent délibérément à les enlaidir. Peu importe ! La raison est là et elle demeure.

En outre, très peu de romanciers anglais possèdent la connaissance technique de leur profession. La plupart se contentent d'acquérir plume, encre et papier et s'estiment suffisamment équipés pour une carrière littéraire. Par contre, en France, écrire est considéré comme

un art, un art exigeant et altier. Inexpert dès le début et face à face avec les exceptionnelles difficultés de sa langue, l'écrivain anglais qui s'aventure dans le réalisme y barbote irrémédiablement. Il faut ajouter à cela qu'il est presque toujours mentalement impropre à cette tâche, parce qu'il n'a jamais appris à penser clairement sur aucun sujet, pas plus que ses lecteurs, remarque Mr Francis, l'esprit anglais restant nébuleux tant qu'il n'a pas été soumis à un entraînement sévère.

On constate avec plaisir qu'entre autres exceptions Mr Francis cite en premier lieu Mr George Moore. Il n'est pas d'auteur anglais qui mérite mieux cette distinction, tant à cause de la forme que de la substance de ses livres. De tenaces préjugés empêchent encore qu'il soit apprécié à sa très grande et très haute valeur. Peu d'écrivains ont une notion aussi fière de leur devoir d'artiste, et l'on peut dire que Mr George Moore possède la conscience innée de ce devoir et qu'il l'observe naturellement. Parmi ces résultats heureux, la guerre actuelle provoquera sans doute une vaste libération des esprits, et la masse des Anglais qui seront allés combattre sur le continent, en Orient, en Afrique, regagneront leur île plus ou moins désinsularisés, si je puis fabriquer ce mot. Ils se seront débarrassés d'une quantité d'idées et d'opinions arriérées et bornées ; ils auront acquis de nouvelles manières de voir et de sentir, et adopté des bases nouvelles pour leur jugement. Ne serait-ce que par leurs blessures, ils auront appris les vrais termes pour désigner les diverses parties de leur anatomie, et il n'y aura, pour eux, de *Little Mary*, pas plus au point de vue moral qu'au point de vue physique. Ce sera peut-être l'heure des compensations pour Mr George Moore. Les jeunes générations s'apercevront qu'il fut un précurseur ; comme tel, elles lui rendront hommage, se réclameront de lui, et s'inspireront de son œuvre, qui sera placée enfin au premier rang, à la place qu'elle mérite.

Après un examen sommaire de quelques récents ouvrages réalistes, Mr Francis admet qu'en certain cas « une raisonnable liberté de langage se justifie ». Mais il résiste aux exigences du réaliste qui réclame le droit d'agir à sa guise, de décrire tout ce qu'il voit, d'employer les termes qui lui conviennent et prétend que, *puris pura omnia*, l'art est au-dessus de toutes restrictions. Le réalisme dans la fiction ne saurait être une fin en soi ; il n'est qu'un moyen vers une autre fin qui, en pratique, est en dehors de l'œuvre de fiction, roman, poème ou drame. Dans un roman, la composition, le traitement et le style, en même temps que la nécessité de captiver l'attention du lecteur, peuvent attirer l'auteur à la dérive, et lui faire perdre ce sens des proportions dont il ne doit jamais s'écarter pour justifier ses hardiesses.

Il convient de laisser à l'investigation scientifique le soin de s'occuper des cas anormaux, et le traitement des sujets physiologiques. Certes, l'auteur est toujours libre de les étudier en vue de son œuvre et de profiter des plus impitoyables conclusions de la science, sans oublier toutefois que la littérature d'imagination appartient plus à l'art qu'à la recherche scientifique. Ce n'est pas la nudité, mais l'innocence qui constitue la pureté, et la description même la plus littéraire d'un objet sale ou d'un tableau répugnant ne leur donne pas la beauté dont ils sont dépourvus.

Faut-il conclure, de cet article, que dorénavant les hardiesses des auteurs dans le sens d'un réalisme tempéré et bien équilibré seront examinées avec bienveillance par l'Aréopage de l'*Athenœum* ? On aimerait croire, au moins, que c'est là l'indice d'une libération de l'imagination anglaise.

§

L'article de **Mr Edmund Gosse sur « L'Unité Française »**, publié dans le *Mercure de France* du 16 janvier, avait été écrit pour *The Edinburgh Review*, dans laquelle du reste il parut à cette même date, et c'est grâce à la courtoisie de son directeur que nous en avons donné simultanément la version française. Depuis le début de la guerre, notre éminent ami a publié, dans chaque numéro de cette centenaire publication des pages éloquentes sur la France, ne cessant de témoigner à notre pays, aux heures tragiques qu'il traverse, l'amitié militante qu'il lui marqua toujours. En même temps que l'article de Mr. Edmund Gosse, l'*Edinburgh Review* publie une copieuse étude dans laquelle Mr Algar Thorold s'efforce très habilement de systématiser **la Pensée de M. Maurice Barrès**. Il essaie de dégager, des diverses œuvre de l'écrivain, une unité théorique, toute une philosophie. Comme beaucoup d'autres critiques étrangers, Mr Thorold a tendance à exagérer l'influence qu'aurait eue M. Barrès « sur la formation intellectuelle de la splendide jeune génération qui, en ce moment, lutte si glorieusement pour sa patrie et pour la liberté de l'Europe ». Il convient cependant de ne pas oublier qu'en France tous les hommes valides de 18 à 48 ans sont sous les armes ; c'est évidemment là une « splendide jeune génération », mais plusieurs millions de ses représentants n'ont assurément jamais lu une ligne de l'auteur du *Jardin de Bérénice*. Tirer une philosophie des œuvres de M. Barrès est un séduisant jeu d'esprit, mais lui-même n'a-t-il pas résumé toute sa philosophie dans cette phrase, que cite notre critique : « Une seule règle vaut : celle que nous arrachons de notre cœur sincère » ?

HENRY-D. DAVRAY

LETTRES SCANDINAVES

L'Incendie de Bergen. — *Le Slesvig du Nord, 1906-1914;* Copenhague.

La ville de **Bergen** a été en grande partie détruite par un incendie. Ce n'est pas assez, paraît-il, que la guerre sévisse, se prolonge et s'étende, et que les neutres, par la cherté de la vie, en subissent le contre-coup. Il faut encore que des catastrophes viennent troubler leur sécurité. Il semblait que la Norvège, depuis que la construction en pierres s'y est généralisée dans les villes importantes, dût se déshabituer de ces grands incendies, autrefois presque périodiques, et voici qu'il s'en produit un, plus terrible que tous les autres, en plein quartier neuf, et en plein hiver.

Heureusement les musées, la bibliothèque, l'ancienne maison de la Hanse, que l'on avait conservée comme spécimen, l'ancien théâtre où fonctionnèrent d'abord Ibsen comme instructeur, puis Bjœrnson comme directeur, avec le petit appartement de deux pièces où ils se succédèrent, tout cela est conservé. Le feu a du moins épargné l'art et les souvenirs.

Bergen est, en Norvège, la ville gaie, où l'on cause, où l'on aime les lettres et le persiflage, et surtout le théâtre. Aujourd'hui, une grande partie de ses habitants sont une malheureuse population de réfugiés. Et les secours commençaient à peine à être organisés qu'une autre ville de Norvège, Molde, joliment étagée au bord de son fjord largement ouvert, brûlait à son tour. On peut se dire que ces malheurs, — c'est là, du moins, une consolation, — ne sont pas le fait de la volonté des hommes.

§

Les associations slesvigoises ayant leur siège en Danemark se sont réunies pour publier **Le Slesvig du Nord, 1906-1914**. C'est l'histoire lamentable des persécutions subies par les Danois annexés à la suite de la guerre de 1864. Paysans attachés à leur terre, à leur église, car la plupart sont fort religieux, à leurs coutumes et à leur langue, ils ne sont pas des protestataires farouches et irréductibles. Ils savent trop bien que l'Allemagne est puissante et le Danemark faible. Depuis plus de cinquante ans qu'ils ont cessé d'être rattachés au Danemark, ils ont sans doute renoncé à lui revenir, et leur action ne s'est pas exercée dans ce sens. Ils ont voulu simplement, tout en se montrant sujets loyaux, ne pas se laisser germaniser, et il eût sans doute été facile à une administration bienveillante de se les concilier, ce qui aurait produit une très lente, mais inévitable germanisation.

Au lieu de cela, par le régime scolaire, par les églises, par l'administration de la justice, les autorités allemandes ont tout mis en

œuvre pour abolir le danisme de ces populations. Dès 1888, l'enseignement primaire dut être donné en allemand, les écoles libres furent fermées, les parents qui envoyaient leurs enfants en Danemark pour leur instruction furent l'objet de toutes sortes de tracasseries. Car c'est là qu'un gouvernement est obligé d'en venir en pareil cas : à l'arbitraire administratif et policier. Il provoque ainsi la résistance organisée, patiente mais têtue. Les aubergistes n'osent plus louer leurs salles pour des réunions? Bien, on construit des salles spéciales de réunions. A un bal donné pour en inaugurer une, un gendarme se présente et renvoie tout le monde : la « réunion » n'avait pas été annoncée. Plus tard, le député danois au Reichstag, H. P. Hanssen, réussit à y parler. Mais le lendemain, quinze jeunes gens sont chassés du pays parce que leurs patrons y avaient assisté. Une autre fois, la réunion est dissoute parce que le gendarme a découvert deux petites fentes dans le plâtre du plafond. Le souci de la sécurité du public fit ainsi exiger successivement diverses réfections qui firent fermer la salle encore deux fois, et la rendirent inutile pendant plus de deux ans. Mais la patience obstinée des Danois finit par lasser les autorités.

Après l'annexion, il y eut des Slesvigois qui optèrent pour le Danemark, mais restèrent dans le Slesvig. Ceux de leurs enfants qui naquirent après 1864 se trouvèrent dans une situation singulière. La loi danoise ne les reconnaissait pas comme Prussiens, parce qu'ils étaient nés d'un père étranger. Et aucun des deux pays ne voulut leur faciliter la naturalisation. Ils étaient donc des « sans-patrie », et tel était le nom qu'on leur donnait. On conçoit les facilités qu'offrait au gouvernement allemand, pour la pratique de l'arbitraire, la présence d'un grand nombre de personnes ayant un statut aussi anormal. Une loi à leur sujet, après une convention avec le Danemark, est intervenue en 1907, mais paraît n'avoir pas été bien exactement appliquée.

Le grand moyen employé pour germaniser le Slesvig du Nord a été le même que la Prusse a aussi pratiqué contre les Polonais : déposséder les allogènes de leurs terres, et y amener des familles de cultivateurs allemands. Moyen décisif, et avec lequel il semble que le succès soit certain, puisque le gouvernement prussien disposait de larges sommes et de sujets allemands disposés à émigrer, et qu'il pouvait surveiller les mutations. Le succès a été pourtant très médiocre. Il s'est même, en partie, retourné contre les intentions gouvernementales, parce que les clauses imposées aux Allemands que l'on voulait favoriser ont fini par les indisposer : en effet, en recevant la terre, ils devaient s'engager « à s'abstenir de tout acte hostile à l'Etat », sous peine de voir leur bien racheté au-dessous de sa valeur, c'est-à-dire qu'ils aliénaient leur liberté politique.

Ce qui montre bien que les méthodes employées par la Prusse ont été très maladroites, c'est que les sociétés fondées pour résister à l'immigration allemande organisée, et pour « conserver la terre sous forme de terre libre entre les mains d'hommes libres », ne sont pas exclusivement danoises, et comprennent un grand nombre d'Allemands. Mais ceux-là sont des « Allemands du pays », *Hjemmetysker*, avec qui les Danois s'entendent très bien. Ces Allemands voudraient germaniser le Slesvig du Nord, eux aussi, mais doucement et, pour ainsi dire, par persuasion. Il leur est arrivé, surtout en ces dernières années, de protester contre les procédés de l'administration prussienne.

Surtout en ces dernières années, car l'arbitraire allait en croissant. Un des chapitres les plus intéressants du livre est celui qui montre cette progression, en la rattachant à l'activité des sociétés pangermanistes. La loi sur l'allemand obligatoire, non comme matière d'enseignement, mais comme la langue de tout l'enseignement (à des enfants qui ne la parlent pas) est de 1888. Mais c'est seulement à partir de 1896, un an après la fondation de la revue pangermaniste *Heimdall*, que les faits s'aggravent. En 1907, les pangermanistes sont déjà devenus si puissants dans le Slesvig que, le premier président Bülow ayant voulu profiter de la loi sur les optants pour inaugurer une politique plus bienveillante, il suffit d'une protestation et d'un discours sévère prononcé par le comte Rantzau de Rastorff, président pangermaniste du Comité agricole, pour que le premier président, obligé de céder, retarde la naturalisation des « sans-patrie » et expulse les sujets danois propagandistes. A partir de 1909, il devient courant d'accuser le Danemark d'être à la solde des grandes puissances supposées ennemies de l'Allemagne, tantôt de celles de l'Est, tantôt de celles de l'Ouest, et l'on fait hésiter le gouvernement danois, qui craint, en travaillant à la réorganisation militaire, de paraître justifier ces accusations. En même temps, les légendes historiques sur le Slesvig et tout le Jylland sont systématiquement répandues, et les incidents se multiplient.

Cependant le président du conseil des ministres de Prusse était M. de Bethmann-Hollweg, qui écrivait, le 21 juin 1912, à l'historien Lamprecht : « Nous sommes un peuple jeune qui, peut-être, croit trop naïvement à la force de l'argent, ne comprend pas suffisamment les procédés plus fins, et ne sait pas encore que, ce que la force gagne, elle ne peut jamais le conserver. » Il pensait déjà, sans doute, qu'il n'était pas obligé, comme fonctionnaire, de mettre ses actes d'accord avec sa pensée personnelle.

P.-G. LA CHESNAIS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Maurice Barrès : *Une visite à l'armée anglaise*, Berger-Levrault, 1 fr. 25. — Rudyard Kipling : *La France en guerre*, Berger-Levrault, 1 fr. 25. — Pierre Hamp : *La Victoire de la France sur les Français*, édit. de la *Nouvelle Revue*, 1 fr. 50. — Owen Spencer Watkins : *Avec les Français en France et en Flandre*, Berger-Levrault, 2 fr. — Fernand-Hubert Grimauty : *Six mois de guerre en Belgique*, Perrin, 1 fr. 50. — Anonyme : *La Vie de tranchées*, Berger-Levrault, 0 fr. 60. — Ernest Lavisse : *La Paix que les Allemands voudraient faire*, Ligue française, 0.10. — *Paroles Allemandes*, préface de l'abbé Wetterlé, Berger-Levrault, 0.90. — *Paroles françaises*, 1re et 2e séries, Berger-Levrault, 0.60 chaque série. — *La Presse et la Guerre : le Journal des Débats*, choix d'articles par Raoul Narsy ; *l'Action Française*, choix d'articles par Jacques Bainville ; *le Figaro*, choix d'articles par J. de Narfon, 3 vol., Bloud et Gay, 0.60 chaque volume. — Marcel Dupont : *En Campagne (1914-1915)*, *Impressions d'un officier de légère*, Plon et Nourrit, 3 fr. 50. — L. Sainean, docteur ès lettres, ancien professeur de l'Université : *l'Argot des tranchées d'après les lettres des poilus et les journaux du front*, E. de Boccard, 2 fr. — Jack de Bussy : *Réfugiée et infirmière de guerre*, Eugène Figuière, 3 fr. 50. — Charles Le Goffic : *Dixmude. Un chapitre de l'histoire des fusiliers marins* (7 octobre au 10 novembre 1914), 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Plon-Nourrit. — Violetta Thurstan : *Aventures d'une infirmière anglaise*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Payot.

Maurice Barrès a réuni en volume une suite de ses articles à *l'Echo de Paris* sur la guerre présente, et où il raconte **Une visite à l'armée anglaise**, — aux troupes britanniques venues combattre avec les nôtres. C'est l'impression résumée d'une promenade le long des lignes de bataille, où l'autorité militaire conduisit volontiers, pour leur édification, parlementaires et journalistes. Il y avait bien à voir du reste, car aux deux côtés du détroit une organisation militaire analogue est loin de donner la même impression. C'est naturellement le caractère de deux peuples qui produit la différence, et Barrès note ainsi la tranquillité, la quiétude, la sûreté même avec laquelle les Anglais préparent les choses les plus extraordinaires dans la lutte actuelle. Ils travaillent surtout pour leur pays et ne s'en cachent pas, — témoin cette franche déclaration d'un officier, qu'on remerciait d'être venu au secours de la France : « Vous ne nous devez aucune gratitude ! C'est l'Angleterre que nous défendons ! » — Pourtant je ne sais trop si l'on peut tenir pour exacte cette affirmation d'un autre des leurs : « Le soldat français se bat pour la gloire ; l'anglais pour le devoir. » — Mais ce que prise surtout le soldat britannique, — et ce récit en donne plusieurs exemples, — c'est la bravoure froide, calme, à toute épreuve, qui est bien d'ailleurs dans le caractère de la race. L'Angleterre, dans le conflit actuel, a, de plus, admirablement organisé ses services d'arrière, et là se retrouve surtout son esprit sérieux et méthodique. Le récit de Barrès donne encore la physionomie des troupes indiennes, Gourkas et Sikhs du Penjab, costumés en rois mages, et dont la présence insolite dans les paysages du nord surprend et émerveille. A côté d'eux, ce sont aussi les Canadiens, venus chasser l'Allemand comme ils chassent l'ours de leurs régions, et dont 6.000 sont tombés à Ypres, à Lange-

mark et Saint-Eloi. Nos alliés n'oublient pas du reste les perfidies de la guerre maritime que l'ennemi fait surtout aux gens inoffensifs, aux enfants et aux femmes qui auraient dû rester en dehors du conflit, et chargent à la baïonnette en criant : *Lusitania*. — Cependant ce n'est pas encore tout l'effort de l'Angleterre, qui pense à mettre en ligne encore plus d'hommes, augmenter ses effectifs, avoir l'équivalent au besoin de ce que peut donner la France. C'est que pour elle il s'agit d'une question de vie ou de mort ; elle doit triompher ou disparaître. Dans le conflit actuel, c'est l'indomptable énergie de la race, son invincible volonté de ne pas céder qui donnent confiance, — et nous serions bien surpris si, à la fin, elle n'arrivait pas au résultat.

En parcourant le volume de Maurice Barrès, on peut s'amuser, en attendant, à la réflexion d'un des officiers du corps expéditionnaire sur les ouvreuses d'un *Alhambra* local, — réflexion qui pourrait du reste s'appliquer bien ailleurs : — Elles ne sont jamais jeunes et demandent toujours de l'argent!

La France en Guerre, de Rudyard Kipling, est un livre d'impressions sur la vie des troupes anglaises en campagne, dans les tranchées, sur le front de bataille, en arrière duquel le travail des champs, la vie rurale se poursuivent. Il y a là aussi des descriptions de villes bombardées, en ruines, mais qu'on ne sait trop où situer ni comment reconnaître, — la censure ayant usé sans doute de son lourd crayon, et Reims est peut-être le seul endroit qui se trouve nommé lorsque Kipling décrit les ruines de sa cathédrale. — Plus loin, il croise des prisonniers, une cinquantaine et il en compte huit dont le visage « était absolument asymétrique, tout à fait dévié d'un côté », ce qui est un type assez fréquent, fait remarquer un interprète. Tout cela d'ailleurs est bon enfant, mais assez décousu, et l'auteur abuse peut-être un peu trop de l'image excessive, par exemple lorsqu'il parle d'"une certaine villa crevée par les obus comme « un carton à chapeau par un parapluie ». C'est aussi bien l'humour anglais qu'on retrouve surtout avec l'écriture dansante de Kipling, et qui a toujours l'air de picorer en sautillant. Le volume enfin se dévide d'un bout à l'autre, sans paragraphes ni chapitres, et seulement vers la fin on tombe sur un titre : — *Aides et réserves*, qu'on a peut-être oublié de retirer, — après quoi on rencontre des choses très justes sur le caractère français, des pages bien observées et dont les constatations se trouvent de toute justice.

Il faut constater, aussi bien, que les deux peuples, anglais et français, qui vivent depuis si longtemps côte à côte, commencent seulement aujourd'hui à se connaître, à s'estimer et à s'aimer, — et que ce n'est pas un des résultats les moins curieux de la guerre actuelle.

La Nouvelle Revue Française a tiré à part, dans une jolie édition, quelques commentaires de M. Pierre Hamp sur les événements de cette période, et indiquant quelle place devrait prendre, dans l'industrie et le commerce du Monde, la nation française au lendemain de la guerre. C'est ce qu'il appelle **la Victoire de la France sur les Français**, — en somme avec des tas de choses désagréables à accomplir, que nous pouvons croire sans doute nécessaires pour le bien général, mais que, très probablement, nous ne ferons pas. Je pourrais dire aussi qu'il est bien tôt pour s'occuper du fait; mais rien n'empêche de le discuter, du moins à titre d'indication. C'est, ainsi la lutte contre la camelote allemande, qui installait ses usines même chez nous, et qui ne sera pas aisée à dépister, car l'Allemand a le génie de la contrefaçon. Puis il arrivait à vendre très bon marché; le commerçant tient à son bénéfice et s'inquiète peu de la qualité de ce qu'il fournit. — Autre question : le taudis ouvrier, où M. Pierre Hamp, avec une excellente intention, voudrait voir arriver de l'air, de la lumière, la propreté; mais l'ouvrier apporte avec lui son taudis, ses guenilles, le plus souvent sa crasse; la propreté comme le goût dans les arrangements est une affaire d'éducation. — Il y a encore le problème de l'organisation du travail; celui de l'alcoolisme; celui de la religion, mise au service des chefs d'usine et qui prêche la résignation et devient ainsi tout le contraire d'un élément de bien-être, etc... Tout cela, en somme, est plutôt complexe; chaque donnée du problème pourrait être reprise, discutée, et donnerait sans doute une solution différente. Du reste, changera-t-on sous ce rapport le caractère de la race? Est-ce nécessaire? Devons-nous tomber en admiration devant le « bonnetier qui crée des modèles capables de concurrencer (!) en Amérique du Sud la bonneterie de Saxe »? — Je dois dire que ces gros problèmes me laissent assez froid et je n'ai nullement l'intention de les approfondir.

La relation de l'aumônier wesleyen Owen Spencer Watkins : **Avec les Français en France et en Flandre**, — des lettres écrites du front et condensées en chapitres — nous conduit du début des hostilités jusqu'à la fin de 1914. Les troupes anglaises, qu'il accompagnait avec une ambulance, arrivèrent au moment où se produisit l'affaire de Mons ; puis ce fut la retraite, le défilé lugubre des compagnies harassées, mais toujours combattant, et qui finirent par gagner Comines, Villerson, la forêt de Mormal, enfin Cambrai. Le 26 août fut donné le combat du Cateau ; puis la retraite continua. La colonne finit par atteindre Saint-Quentin, Noyon, enfin Tournon, qui fut le terme de cette marche en arrière. — C'est alors qu'eut lieu la bataille de la Marne. Les colonnes anglaises passèrent à Mortcerf, au pied d'un superbe vieux-château qu'entoure un

double fossé ; puis à Pontmoulin, près de Coulommiers, à Saacy et Montreuil. M. Watkins raconte la bataille vue de l'arrière, avec des avalanches de projectiles, des charges sous bois de l'infanterie britannique, des courses de brancardiers allant relever les hommes atteints. Puis ce furent les combats de l'Aisne et de l'Oise. Pour parer au mouvement tournant de l'ennemi, l'armée anglaise avait gagné Longpont, la forêt de Retz, Villers-Cotterets, traversant la pittoresque région de l'Oise, et la relation qu'on nous donne de cette expédition est un des meilleurs chapitres du livre. A Pont-Sainte-Maxence, les Anglais retrouvèrent le chemin de fer et allèrent prendre leur poste de combat du côté de Béthune ; la bataille s'étendit ensuite vers la Bassée et Arras et l'auteur fait un tableau lamentable du pays dévasté, note l'aspect nauséeux, répugnant des maisons abandonnées par l'ennemi, après les avoir dévastées et même souillées avec intention. Bientôt, commence la guerre de tranchées, les combats de nuit, les surprises, — et l'on continue à se battre dans la boue, sous les shrapnells, l'éclatement des marmites ; mais la longue bataille d'Ypres-Armentières arrêta la marche allemande sur Calais. M. Watkins, comme aumônier, parle aussi du service religieux, de son rôle de pasteur, mais glisse sur les atrocités, la dévastation de l'ennemi en disant, selon l'habitude de ses compatriotes que c'est « trop horrible ». Après un congé de quelques jours, il revint sur le front ; mais la grande période de la guerre et ses péripéties « insalubres », selon un mot qu'il affectionne, étaient passées. Des renforts abondants étaient survenus et la ruée allemande ne se renouvela pas. — Ce récit au jour le jour a été écrit, il semble bien, en toute sincérité. Je dois faire remarquer pourtant que, dans la traduction que publie la maison Berger-Levrault, plusieurs conversations ont été données avec le ton et même l'argot des faubourgs parisiens, et il faut penser que là se trouvent plutôt méconnues les intentions de l'auteur.

Une relation analogue est celle de M. Fernand-Hubert Grimauty, soldat belge servant comme éclaireur cycliste, qui nous raconte la guerre depuis les premiers jours de l'agression allemande, et dont il donne une narration alerte, rapide, imagée, batailleuse et même parfois rageuse. **Six mois de guerre en Belgique**, c'est surtout le témoignage d'un des acteurs du drame. — Les troupes parmi lesquelles il se trouve sont débordées par les masses effroyables que peut déverser l'ennemi. Acheminées par Wavre et Nèthen, elles doivent bientôt battre en retraite sur Bruxelles et Anvers. L'occupation de la capitale, on peut le penser, est vivement ressentie ; mais les Belges s'organisent à Anvers et dans la région avec l'idée surtout que la place est imprenable. Bientôt c'est l'expédition sur Malines ; la bataille commence et l'ennemi se hâte de bombarder la

haute tour de la cathédrale. « Il y a une œuvre d'art à Malines, une œuvre qui surpasse tout ; c'est Saint-Rombaut. Les Allemands d'instinct tirent dessus. » Mais l'affaire, d'abord avantageuse pour les Belges, change bientôt ; ils doivent céder sous le nombre et retourner à Anvers. Des combats ont lieu encore à Werchter et Rotselaer, où les Allemands sont de nouveau bousculés, et, après une accalmie passée à Lierre, c'est de nouveau à Malderen et à Lippolo qu'on se bat. — L'auteur note cependant, dès lors, l'indécision de la résistance ; l'idée d'abandonner Anvers domine déjà les décisions de l'état-major, l'effort de l'armée belge. Bientôt, c'est le départ ; la bataille de Berlaer, entre Zele et Termonde ; la retraite sur Gand, Bruges et Dixmude ; puis la bataille héroïque de l'Yser, ses péripéties diverses, les assauts impuissants de l'ennemi. L'inondation arrive à la fin, et, graduellement, le terrain est envahi par l'eau et la boue ; les troupes allemandes doivent s'arrêter ; mais elles ont laissé dans ces marécages des milliers et des milliers de cadavres à pourrir.

L'auteur à la fin dut entrer à l'hôpital de Calais ; il était malade, fourbu, après avoir failli vingt fois être tué, tant qu'il peut dire qu'il a de la chance d'en être revenu. Son livre est très simple et peut être affirmé de bonne foi ; cela se sent au ton des récits, qui donnent tout uniment la vérité. C'est du reste ce qui fait son intérêt ; c'est le témoignage d'un des acteurs des scènes terribles qui se sont jouées sur la terre de Belgique, et dont nous pouvons cette fois suivre les péripéties comme il en a narré les épisodes.

La vie de Tranchées, que nous raconte encore une brochure de la librairie Berger-Levrault, c'est surtout la guerre de tranchées, et l'on y a reproduit divers articles de la grande presse avec de longues explications sur la disposition, l'agencement de ces boyaux, aux coins et retours difficiles, et qui ont transformé la grande guerre d'autrefois en un travail de taupes, toujours fouinant, toujours fouillant le sol, jusqu'à se rencontrer nez à nez avec l'ennemi. Il en est — à l'arrière sans doute — où l'on a installé jusqu'à un *hammam* avec des moyens de fortune, et qui apparaît un véritable raffinement ; il possède même le « tout à l'égout ». Plus loin on nous parle de l'organisation des hôpitaux de campagne, du transport des blessés, de l'apport des victuailles, etc. Mais les incidents, avec cette vie quasi souterraine, toujours aux aguets, à surveiller l'adversaire, sont plus nombreux qu'on ne croirait d'abord. C'est la boîte aux lettres, trouvée ou décrochée par les nôtres, qu'ils installent au-dessus des tranchées et à l'aide de quoi une correspondance s'établit avec ceux d'en face, tant qu'après quelques jours les Allemands accourent les bras en l'air en « faisant camarade ». C'est le perroquet abandonné dans un village, recueilli par des « poilus » et qui charge sur l'épaule d'un zouave en criant : M... pour ceux d'en face ! — C'est l'histoire

de la vache perdue, qui arrive devant les tranchées, tant qu'un homme sort avec son quart pour traire la bête. La bataille s'engage et un obus défonce le sol ; la vache, toujours paisible, va examiner le trou. Mais un peu plus tard elle est renversée par les projectiles et reste les quatre pattes dressées, comme un pauvre jouet de bois sur la table où jouent les mioches...

CHARLES MERKI.

§

La Ligue française, 27, place de la Madeleine, a eu raison de tirer à 2 millions d'exemplaires le Manifeste rédigé par M. Ernest Lavisse : **La Paix que les Allemands voudraient faire.** Rien de plus instructif que le résumé du mémoire secret que les six grandes associations industrielles et agricoles allemandes ont adressé au Chancelier de l'empire pour lui préciser le traitement qu'il convient d'imposer aux Alliés, une fois qu'ils seront dûment vaincus. En ce qui nous touche, nous autres du front occidental, l'Allemagne s'annexera d'abord la Belgique et la France du Nord, de la Somme à Belfort ! Et de quelle façon ! « Tous les moyens de puissance économique, y compris la grande et la moyenne propriété, passeront entre les mains allemandes... La France indemnisera les propriétaires et les recueillera. » Les colonies ensuite auront le même sort, « parce que l'Angleterre pourrait s'en emparer si nous ne mettions pas la main dessus ». On appréciera la délicatesse de cet argument, de même que le sens de l'honneur révélé plus loin par le document : « Garder la Belgique, c'est une question d'honneur pour nous. » Et tout ceci sans préjudice d'autres butins. « Il est nécessaire d'imposer, parmi nos adversaires, à la France en première ligne, une forte indemnité de guerre sans aucun égard pour elle. » Vraiment on aurait aimé à connaître le chiffre auquel s'arrêtaient les six grandes associations : ce « sans aucun égard » doit bien être évalué à 50 milliards ! — Ce qu'il y a de grave dans ce Mémoire, c'est qu'il n'est pas l'œuvre de quelques publicistes enfiévrés par l'approche de la guerre ou par l'annonce de premières victoires, mais qu'il représente l'opinion mûrie et définitive de la véritable Allemagne, Ligue des Agriculteurs, Associations chrétiennes de paysans, Union des classes moyennes, etc., et qu'il date du mois d'octobre dernier, époque où les fumées de l'ivresse triomphale étaient dissipées depuis longtemps. Si c'est bien là ce que veut l'Allemagne, ce qu'elle nous réserve, à nous et aux Belges, à quoi ne doit-elle pas s'attendre, si le sort se prononce contre elle ? « Tourne, tourne, roue fatale ! » comme chantaient les paysans anabaptistes du XVI^e siècle.

Et ce qu'il y a de pire, c'est qu'il semble bien que les Allemands ont toujours été ainsi, en dépit des rares et transitoires périodes où

l'absence de puissance politique les obligeait à refréner leurs instincts de proie. Les auteurs latins les jugeaient de façon aussi perspicace qu'ils nous jugeaient : nous, Gaulois, toujours prêts à courir les aventures et à nous chamailler entre nous, eux toujours prêts à piller, tuer et mentir. Je ne sais pas notamment de qui est ce texte si suggestif, peut-être de Velleius Paterculus : « Les Germains ne prennent service dans les armées de Rome que pour apprendre à les combattre ; ils ne viennent commercer dans les provinces que pour les espionner ; ne prêtent des serments que pour les violer ; ne signent une paix que pour se préparer à la guerre. » Mais comme on n'est jamais mieux peint que par soi-même, c'est encore aux Allemands qu'on doit demander ce qu'il faut penser d'eux, et à ce point de vue le bouquet d'arrogances, de menaces et de cynismes que l'éditeur Berger-Levrault a réuni, dans sa collection « Pages d'histoire », sous le titre **Paroles allemandes**, mériterait d'être connu de tout Français. Bouquet incomplet d'ailleurs, je n'y ai pas trouvé ce mot de Gœthe qui a bien son prix : « Les Prussiens sont naturellement cruels, la culture les rendra féroces. » Par contraste, sous le titre **Paroles françaises**, le même éditeur, au lieu de réunir un choix de discours et d'articles un peu filandreux de nos contemporains, aurait dû faire exploser les maximes les plus chevaleresques, les plus idéalistes, les plus follement sublimes de notre histoire, et remonter au besoin jusqu'à Vercingétorix, qui fait une autre figure, tout de même, dans la galerie des héros que le nommé Arminius.

Semblablement, l'éditeur Bloud aurait pu, dans sa collection **la Presse et la guerre**, opposer aux recueils d'articles de tel ou tel journal de chez nous, *le Figaro*, *le Journal des Débats*, *l'Action française* un recueil d'articles des journaux allemands. On aurait pu saisir sur le vif la différence des deux mentalités. Il y a eu, dans les articles publiés outre-Rhin sur la Belgique, sur Louvain, sur *la Lusitania*, sur la Bulgarie, des choses qui seront l'éternel déshonneur des auteurs et des lecteurs.

HENRI MAZEL.

§

En Campagne, de M. Marcel Dupont, voilà enfin un livre qui paraît nous donner une idée exacte d'une guerre qui ne ressemble à aucune autre. C'est une œuvre passionnante dans laquelle ne se trouve pas la moindre étude tactique ou critique militaire, ni même un récit de grande bataille. M. Marcel Dupont laisse à des historiens qui ne sont pas à la guerre le soin de décrire, quelque jour, les grandes batailles de 1914-1915. Il sait trop que personne n'a jamais pu voir l'ensemble d'une grande bataille moderne, et c'est encore plus vrai pour les interminables batailles de la guerre actuelle. Seul, le chef

qui, à des kilomètres de l'action, s'efforce d'en diriger les péripéties, doit avoir une notion de leur ensemble, et, pour tout comprendre, celui-ci, ô ironie ! doit précisément ne rien voir. « Simple lieutenant de chasseurs, écrit M. Marcel Dupont, je ne peux avoir la prétention de juger les événements qui depuis neuf mois se déroulent sur un front immense. » Ainsi cet officier de légère témoigne d'une modestie que les nombreux stratèges des divers « Café de Commerce » ne devraient pas seuls imiter. M. Marcel Dupont ne nous parle donc que de ce qu'il a vu de ses yeux, dans le petit coin de champ de bataille où se trouvait son régiment : c'est pourquoi son livre nous intéresse. Il nous dit ce qu'il a vu sans fausse « littérature » : c'est pourquoi *En Campagne* est un beau livre. L'évocation du formidable drame auquel nous participons tous, dans lequel à chaque minute des hommes obscurément meurent, souffrent, se sacrifient, ne veut l'emploi d'aucun artifice. Jamais nous n'avons mieux senti qu'en présence d'une aussi intense réalité le néant des procédés littéraires et la vanité du clinquant romantique. C'est ainsi que la guerre de 1914-1915, qui nous a montré la vanité du rêve romantique de la paix perpétuelle entre les nations et ensuite la fausseté des descriptions romantiques des batailles, pourrait bien contribuer à tuer définitivement un certain mauvais romantisme idéologique et littéraire. Les chapitres de *En Campagne* valent par leur tragique vrai exprimé avec simplicité. *Le Fantassin boiteux*, *Nuit tragique dans les tranchées*, *Nuit de Noël* atteignent ainsi par la seule force du récit à une sorte de sublime.

En Campagne, qui nous promène le long de neuf mois de guerre, des champs de la Marne aux rives de l'Yser, ne nous apprend cependant pas grand'chose de la vie intime du soldat. Si vous désirez, par exemple, connaître le langage parlé dans les tranchées, lisez **l'Argot des tranchées**, par M. Sainéan, docteur ès-lettres et ancien professeur de l'Université. Il ne faudrait pas croire que tous nos poilus parlent en effet la langue terne qu'on a coutume de leur attribuer dans certaine littérature de guerre qui pourrait bien n'être que le prolongement de la littérature niaise qui sévissait avant août 1914. Toutes les phrases sublimes de cette guerre n'ont pas non plus dû être prononcées dans la langue des héros de Corneille. A la guerre, que ce soit dans les tranchées ou au cantonnement, l'ouvrier et le paysan doivent évidemment continuer d'employer leurs mots familiers. Ce serait donc une erreur de croire que cet argot des tranchées, qui paraît remplir d'étonnement M. Sainéan et qu'a célébré M. Maurice Barrès dans un article de *l'Echo de Paris*, est né de la guerre. Avant qu'elle n'éclatât, il se parlait déjà couramment à « Menilmuche » aussi bien que rue de la Gaieté ou à Grenelle, mais alors les professeurs de l'Université n'y prêtaient pas attention. Les hom-

mes de lettres, non plus. C'est que ceux-ci ne sont pas toujours assez préoccupés de l'observation des hommes.

On ne voit pas pourquoi les femmes n'écriraient pas elles aussi des livres sur la guerre. Tout ce que nous leur demanderons, ce sera de ne pas nous parler de la vie des tranchées ! Mais comme ce qu'elles peuvent voir ne leur semblera jamais d'un intérêt suffisant, attendons-nous à ce qu'elles nous fassent part de leurs impressions, à la faveur d'histoires romanesques. C'est ainsi que Mme Jack de Bussy paraît s'être servie dans une sorte de roman, **Réfugiée et infirmière de guerre**, de ses observations recueillies à Paris à l'approche des Allemands, ou bien en visitant un camp hindou ou en soignant les blessés dans un hôpital. Mais si tragique et si douloureuse que soit l'histoire d'Anne de Rilly, dont le mari, qui était à Saverne au moment de la déclaration de guerre, a rejoint son corps sans avoir pu la revoir et est mort au champ d'honneur, ce drame est tellement perdu, hélas! dans l'abîme de douleurs semblables ouvert par cette guerre, qu'il nous intéresse malgré tout moins que les pages personnellement observées par Mme Jack de Bussy, qui forment la partie la meilleure de son livre et y occupent d'ailleurs une grande place.

GEORGES LE CARDONNEL.

§

M. Charles Le Goffic était tout désigné pour écrire un livre sur le rôle des fusiliers marins à **Dixmude**, de ces fusiliers marins presque tous bretons, ainsi que leur chef, le contre-amiral Ronarc'h, « dont le nom est un certificat d'origine ». D'abord destinés à défendre Anvers assiégée, ils ne purent arriver jusqu'à cette ville, qui venait de tomber aux mains de l'ennemi. Leur rôle dut se borner à tenir contre la poussée allemande, afin de permettre à l'armée belge de se retirer par Gand et Bruges et de se replier derrière l'Yser. Dixmude, petite ville située sur la rive droite de ce fleuve, véritable nœud de chemins de fer, de canaux et de routes, allait devenir le principal centre de cette merveilleuse résistance des fusiliers marins unis aux Belges :

L'amiral a mouillé ici, écrit, le 18 octobre, un breveté de Sernel. M'est avis que nous ne démarrerons pas de sitôt.

L'amiral, en effet, se cramponna à Dixmude :

Dès l'instant qu'il a reconnu l'importance de la position, il met tout en œuvre pour accroître sa valeur défensive, il ne se laisse pas égarer par les feintes de l'adversaire et les tentations de déploiement qu'il lui offre... Il s'accroche à son rentrant, — il monte le quart sur l'Yser.

C'est le récit de ce quart terrible, de près d'un mois sans relève, sans repos, qui constitue le livre attachant de M. Le Goffic, récit qui

s'appuie sur des correspondances et des carnets de route des combattants. Cette histoire, qui ne peut encore qu'être anecdotique, nous montre la valeur individuelle de cette phalange. Sans leur ténacité, Dixmude était tournée, l'Yser franchi et l'ennemi, torrent déchaîné, se ruait sur Dunkerque et sur Calais.

... Ils n'étaient pourtant que six mille, à peu près le nombre des soldats de Léonidas, mais ils trompèrent à ce point l'ennemi par leur mobilité et leur rapidité de manœuvre qu'un officier allemand, fait prisonnier à Dixmude, demanda :

Combien étiez-vous donc ? Quarante mille au moins ? Et, quand il apprendra que les marins n'étaient que six mille, il murmurera, en pleurant de rage : « Ah ! si nous avions su ! »

Cependant, bombardée par la grosse artillerie allemande, Dixmude s'écroula :

Par moments, la ville s'effondrait, écrit un officier. Les Allemands avaient d'abord amené contre elle du 10 centimètres, puis, comme cela ne suffisait pas, pour avoir raison des satanés marins, on finit par leur servir le grand jeu : 305 et 420.

Mais l'ennemi, après cet arrosage, croyant que rien ne vivait plus dans ces ruines, se ruait en colonnes serrées (16 à 20 rangs d'épaisseur). Nos 75 alors balayaient ces lourdes phalanges.

D'ailleurs, les Allemands, qui s'acharnaient sur Dixmude, s'aperçurent enfin que la véritable clé de la position n'était pas là, mais à Nieuport. Cette clé était entre les mains du Grand chef des eaux, M. Kogge, garde-wateringues du nord de Furnes. Quand les Allemands voulurent réparer leur faute, il était trop tard. Les écluses de Nieuport avaient sauvé ce qui restait de la Belgique et de la Flandre française. L'eau des canaux montait. Bientôt elle couvrit d'une nappe de 3 à 4 pieds de profondeur tout le pays qui est en contrebas de la mer. L'envahisseur, décimé, englué dans l'eau boueuse, dut renoncer à toute avance.

L'eau, élément primordial des Bretons, fut leur alliée et la réserve qui décida du sort de la bataille, mais ce fut surtout leur héroïsme, l'héroïsme des « demoiselles au pompon rouge », ainsi que les Allemands surnommaient nos marins, qui rendit possible une victoire sans laquelle l'ennemi devenait le maître de la côte française de la mer du Nord.

Les lettres des marins et les extraits de leurs carnets de route, cités par M. Le Goffic, témoignent d'une sorte d'ivresse magnifique, de cette exaltation de l'être tendu dans l'action. En écrivant ces pages poignantes et vraies, M. Ch. Le Goffic nous a apporté une contribution à l'histoire de cette guerre qui se prolonge et qui a déjà son passé.

Aventures d'une infirmière anglaise. — Ce sont bien, en effet, des aventures et les plus tragiques auxquelles une femme peut se trouver mêlée. Prisonnière des Allemands à Bruxelles, elle assiste à l'entrée des Barbares dans la capitale belge. On l'envoie à Charleroi, où elle organise un hôpital : elle y entend le canon de Maubeuge, retourne à Bruxelles, tâche de gagner Malines à pied et se trouve prise sous les feux croisés d'une bataille d'avant-postes. D'abord traitée en infirmière d'après les lois internationales, sa nationalité exécrée de l'ennemi la rend suspecte : on l'expulse en Danemark. Mme Violetta Thurstan a la passion de son métier : chassée de Belgique, elle ne veut pas retourner en Angleterre, et entreprend un très long voyage pour gagner la Russie par Arkhangel.

Sous son voile d'infirmière, elle a vu beaucoup de choses ; elle nous dit avec netteté et une sincérité courageuse ce qu'elle a vu et observé. La totale absence de pitié des Allemands, elle la constate souvent ; elle écrit :

Les Allemands soignaient de préférence les hommes légèrement blessés, tandis que les autres étaient souvent traités avec insouciance. C'est sans doute qu'on ne pouvait plus s'en servir comme de machines à tuer. Tout cela fait partie du système allemand. Tout est subordonné à un seul but, celui de vaincre. Ils vont de l'avant avec ce seul but en tête, et tout le reste, le soin des blessés inclus, n'est que question secondaire, qui peut être négligée...

Ils négligent aussi toute humanité envers les civils. Non que le soldat allemand soit plus féroce qu'un autre, pris individuellement, mais il n'est lui-même qu'un rouage de la machine à détruire. Ils ont de la méthode en tout, dans la cruauté qui est administrative, dans l'incendie qui s'allume réglementairement, sans hâte, avec tous les soins nécessaires pour obtenir un bon rendement de flammes, dans le pillage, qui s'exécute comme un déménagement bourgeois, et jusque dans l'ivresse, qui, à certains moments, est organisée pour des fins utiles à l'Empire.

Mme Violetta Thurstan, qui a vécu au milieu des Barbares, les juge avec un sens des réalités qui est bien d'une Anglaise, et un jugement positif des êtres et des choses qui est d'une femme. Son livre, traduit par M. Michel Epuy, écrit sans haine, sans colère apparente, mérite d'être lu : il est écrit par une femme de grand cœur, et rempli de détails curieux et de notations vivantes. Voici, court instantané, une vision du front russe où elle vécut, où elle faillit mourir comme un soldat :

A Radzilow, on sentait toute la poésie de la guerre, la saveur des matinées de gel, le charme des feux de campement le soir ; la chaude odeur des

chevaux attachés partout ; la vraie faim et la grossière nourriture pimentée par le danger...

Mais, dans ces ambulances du front, quelles autres visions d'horreur... et cette odeur du sang, ce sang humain qui coule aujourd'hui sur toute la terre !

JEAN DE GOURMONT.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

L'ALLIANCE TURCO-ALLEMANDE. — Le Dr Alfred-H. Fried, dans sa *Friedenswarte*, s'amuse avec esprit de cette alliance quasi contre-nature que, pour un peu, tous les maîtres d'école d'outre-Rhin déclareraient voulue de toute éternité.

La bienveillance est le sentiment naturellement éprouvé à l'égard de ceux qui nous sont utiles ou se trouvent avec nous dans l'embarras. Etre *bienveillant* signifie chercher à comprendre. L'indifférence et la haine nous conduisent à juger sur les apparences et à condamner toute manifestation qui nous choque, sans que nous en puissions reconnaître les mobiles. En outre, la haine nous induit à exagérer nos observations superficielles et à pousser jusqu'à l'aversion notre sentiment de déplaisance.

Les puissances centrales se couvrent mutuellement l e bienveillance. Ce n'est pas sans joie que l'on constate comme les vieux préjugés se dissolvent et comme on cherche maintenant à comprendre et à justifier ce que jadis on abhorrait. La série d'articles (*Nos alliés et nous*) de Friedrich Naumann est là pour témoigner jusqu'à quel point nous pouvons être bienveillants orsque nous le voulons. Avec quelle estime, par exemple, il parle des Turcs. Comme leur « éducation militaire » est célébrée, ainsi que leur « force interne » qui fit d'eux, il y a quelques siècles, la « première grande puissance militaire », laquelle se disposait alors à s'emparer de l'Europe. Ce n'est que morceau par morceau qu'ils cédèrent de leur territoire, depuis les remparts de Vienne jusqu'à la ligne de Tchataldja, parce que... parce que, ma foi, « c'est l'histoire qui le voulut ». Mais le germe de cette aptitude est demeuré, et l'art militaire allemand, qui a su le reconnaître, l'a développé de façon telle que la conscience nationale a repris en eux vigueur et les mène maintenant de victoire en victoire. « Et nous avons, avec une admiration toujours croissante, appris à connaître la force de cette nation, et nous disons : Voici l'alliée sans reproche ; la Turquie est un état qui vit et qui vivra. »

Ainsi s'exprime la bienveillance. Autrefois nous parlions différemment. Dans les écoles, on nous entretenait des hordes ottomanes qui menacèrent notre culture florissante et dont l'anéantissement devant Vienne sauva la civilisation de l'Europe. Les Turcs nous apparaissaient le vrai peuple de conquérants ne vivant que de l'exploitation des opprimés et qui jamais n'avait été capable d'assimiler les vaincus. Finalement, nous voyions dans leur dispersion le doigt de la justice vengeresse faisant périr par la seule

violence cette nation conquérante qui sur la violence seule reposait. Ce n'est que tard, et avec hésitation, qu'on admit les Ottomans dans la communauté des peuples vivant sur le droit chrétien, et, chaque fois que la guerre diminuait leur territoire, ce nous était comme une victoire de la chrétienté sur le Croissant. Nous participâmes même très activement à cette victoire en arrachant à cet état qui « vit et vivra » la Bosnie et l'Herzégovine, et, tout récemment, l'Albanie.

Ainsi s'exprimaient l'indifférence et la haine. Je ne veux aucunement décider où notre jugement était le plus près de la vérité. Non plus ne veux-je déclarer si nous fîmes bien en liant notre sort à celui de la Turquie et si nous n'avions pas de plus haute mission à accomplir que cette union avec une race asiatique inapparentée et dont la culture est située bas, très bas au-dessous de la nôtre. Je veux seulement préciser la façon humaine et avisée de raisonner où l'on arrive quand on a décidé d'être bienveillant, et j'ajouterai cette question : Pourquoi n'avons-nous pu étendre cette méthode de jugement jusqu'aux autres peuples, plus près de nous, peut-être, que le califat mahométan.

Puisque nous, Allemands, nous comprenons le cri des Turcs : « Nous voulons être un état ! » pourquoi n'admettrions-nous pas plus facilement ce même cri proféré par les Belges? S'il nous est possible d'excuser les Turcs de par leur histoire, eux qui jamais ne fournirent rien à notre culture, à l'exception présentement de soldats, si nous nous efforçons de les comprendre malgré leur dissemblance d'avec nous, pourquoi n'usons-nous pas avec toute l'énergie possible du même procédé à l'endroit des Anglais? Croit-on que nous ne puissions parvenir à renverser également la conception que nous avons de la « perfide Albion », de l'« esprit épicier » des Anglais et de leur soi-disant manque d'égards?

Il suffit que nous employions la méthode de la bienveillance, et le peuple des Bretons, si parent de nous par sa culture et ses mœurs, nous sera aussi proche qu'on veut que le soit aujourd'hui celui des Ottomans. Vouloir ! C'est là la clef du problème. L'on parvient à la bienveillance par la volonté. Tout autre motif n'est que faribole. Nous n'avons qu'à vouloir, e nous éviterons la dissonance qui existe dans le ridicule « Dieu punisse l'Angleterre ! » et dans le « Dieu bénisse la Turquie ! » qui cherche à être grave. Nous n'avons qu'à *bienvouloir*, et tous les peuples sur qui nous faisons pleuvoir une grêle de fer et que nous laissons calomnier par cent mille écrivassiers seront aussi près de nous que les Turcs, également compréhensibles dans leurs défauts et, par conséquent, aussi excusables. Et, par Dieu ! cela coûtera moins de peine.

Il existe en effet un certain ridicule dans cette hypocrisie psychologique qu'est l'illusionnisme en matière d'affection. Un restant d'idéalisme oblige l'Allemagne à excuser à ses yeux des unions contractées en opposition avec les sympathies ethniques et culturelles et en hostilité contre des nations consanguines, pourrait-on dire. Elle semble avoir honte de sa politique exclusivement réaliste. Cette politique peut se défendre, mais il faut le faire ouvertement et ne point renier pour elle tout le passé, quel qu'il ait été. Le Dr Fried, qui est

de race allemande et non, comme Maximilian Harden, qu'on cite trop souvent chez nous, un juif de nationalité polonaise, rit de ces subterfuges moraux et se refuse à être la dupe de sympathies que l'intérêt seul commande.

PAUL MORISSE.

§

Amérique du Sud.

La République Argentine est un des pays où le contre-coup de la guerre mondiale été le plus intense, le plus émouvant.

Quand les ultimatums allemands furent lancés dit un professeur à Buenos-Ayres, M. Marcel Carlès, une vive angoisse étreignit les cœurs argentins. On croyait que l'armée allemande était invincible et que la France n'était pas prête... Après la bataille de Charleroi, pendant la retraite, l'âme argentine, vibrante d'anxiété, taciturne, attendait le dénouement fatal. Les premières nouvelles de l'arrêt sur la Marne, l'ordre lapidaire de Joffre l'enlevèrent de leur souffle puissant, et ce fut une explosion de joie quand l'armée allemande, attaquée irrésistiblement sur tout le front entre Paris et Verdun, fut refoulée jusqu'à l'Aisne. Tous alors nous levâmes les bras au ciel en action de grâces !

Depuis lors, la foi dans le succès des alliés ne s'est pas démentie. Un autre Argentin, M. Wilmart, de l'Académie de droit et sciences sociales, donne sur ce point de précis détails :

Au moment où la guerre terrible éclata, les masses argentines, des plus pauvres jusqu'aux plus riches, adoptèrent d'amblée les couleurs des Alliés ; ce sentiment favorable est en général plus vivement éprouvé par les femmes que par les hommes... Quand, au café, en tramway, en chemin de fer, etc., vous entendez une personne dire à une autre que la guerre va mieux ou va moins bien pour le moment, il s'agit presque toujours du point de vue des Alliés ; c'est une chose dont on sait que cela va sans dire.

Les nombreux « bénéfices » qui ont été organisés à Buenos-Ayres l'ont été au profit des Belges, des Serbes, des Monténégrins, aussi des Italiens et des Français, mais les quelques germanophiles de là-bas n'ont rien essayé de semblable pour les soldats allemands ; c'est à peine si une souscription pour la Croix-Rouge des empires centraux a pu circuler dans les milieux argentins. Le 11 septembre dernier, un grand banquet a eu lieu pour célébrer la victoire de la Marne. Le docteur Carlos Madariaga le présidait et le grand poète Pierre Palacios y a prononcé un discours d'une éloquence chaleureuse qui justifie son pseudonyme d'Almafuerte (âme forte). Pour lui comme pour tous les orateurs, la victoire de la Marne, c'est « l'aurore régénératrice de la Société moderne contre le militarisme prussien et les ambitions de domination universelle ».

Pourquoi nous sommes francophiles ? demande M. Ventura Garcia Cal-

deron. Mais avant tout parce que la France représente dans le monde ce que nous avons cherché comme idéal, la véritable liberté faite du respect des libertés individuelles ; ce que nous admirons le plus, l'élégance morale ; ce qui nous séduisit toujours (rappelez-vous notre Lima du XVIIIe siècle et ses reflets de Versailles), la grâce légère, ironique, la grâce qui ne peut paraître une faiblesse qu'à ceux qui ne savent pas deviner le poing énergique sous la soie du gant.

Sympathie vraiment précieuse, d'autant qu'elle est spontanée et que nous n'avons presque rien fait pour la provoquer, alors que depuis de longues années l'Allemagne avait soumis toute l'Amérique latine à une véritable exploitation méthodique : « Elle envoyait tout sans compter en vagues épaisses selon sa tactique, capitaux, émigrants, commis-voyageurs, espions aussi, qui sait ? » En France, au contraire, ce n'est que ces temps derniers qu'on avait, semble-t-il, découvert le Brésil, la République Argentine, l'Uruguay, et pourtant tout le monde, là-bas, chante dans les rues la *Marseillaise*, et tout dernièrement l'Uruguay déclarait le 14 Juillet fête nationale.

Nos aïeux, dit un Argentin, ignoraient qu'il existât en Europe d'autres peuples que l'Angleterre, la France et l'Espagne ; l'Espagne la mère, l'Angleterre l'amie, la France l'inspiratrice.

C'est d'ailleurs un Français, Jean de Liniers, qui a véritablement fondé la République Argentine, il est vrai contre nous, contre Joseph Bonaparte, roi d'Espagne, et à ce propos je faisais remarquer quelque part que de toute l'éblouissante et, hélas, sanglante période napoléonienne, ce qui subistait, ô ironie des choses, c'était l'œuvre de Jean de Liniers, et celle de Pasvan Oglou, le précurseur de la Bulgarie.

Sans doute, l'Allemagne, on a fini aussi en Amérique latine par la connaître, surtout après 1870. Le succès attire toujours, et d'ailleurs au prestige des armes l'Allemagne cherchait à joindre celui du commerce, de la science, de la philosophie. Au Chili, pays un peu vain de ses anciennes victoires sur le Pérou, son influence s'était développée. Même dans la République Argentine il pouvait y avoir çà et là quelques foyers d'esprit germanolâtre : d'abord et avant tout, les familles venues d'Allemagne, aussi tenaces dans leur orgueil tudesque que les germano-yankees des Etats-Unis, aussi au début quelques Italiens, mais qui ont évolué comme leur mère patrie, heureusement ; puis quelques prêtres trompés par la camarilla ultramontaine et intégraliste d'Europe et qui regardaient et peut-être regardent encore le kaiser comme l'instrument des vengeances du Seigneur, destiné à châtier la France d'avoir fait la Séparation ; encore quelques jeunes intellectuels ressuscitant la mauvaise tradition, orgueilleuse et autoritaire, des anciens Espagnols, des « créoles créolingants » et qui, par réaction contre une démocratie dont certaines tares sont d'ailleurs indéniables, se rejettent vers le régime des coups

de force et des états de siège. Pourtant le monde espagnol sait ce que lui ont rapporté les *pronunciamentos* jadis, et l'Argentine notamment devrait, en souvenir de Rosas, être guérie du culte du pouvoir personnel !

Mais au fond, heureusement, la société argentine a toujours été démocratique dans le bon sens du mot. Grâce à la communauté des dangers et des efforts, le *padrone* fut toujours le protecteur courageux du *peon* et celui-ci son défenseur efficace.

De tout temps, dit un Argentin, notre âme repoussa toute oppression autoritaire, tout orgueil impérialiste, toute morgue militaire. Elle jugea insupportable l'insolence des Germains et s'enflamma pour la devise française : justice et civilisation.

Non seulement démocratique, mais encore pacifiste, toujours dans le bon sens du mot ; la République Argentine n'a jamais fait de guerre, sauf celle d'Indépendance, et celle de délivrance de l'Uruguay ; elle a toujours prôné et pratiqué l'arbitrage, établi et maintenu le pacte de l'ABC (paix entre Argentine, Brésil, Chili). A un peuple aussi respectueux des traités, aussi hostile à l'intervention armée même pour motifs admissibles, comme il le montra en 1902 lors de l'intervention anglo-allemande au Vénézuéla, on comprend qu'ait fait horreur l'Allemagne des « chiffons de papier » et des « nécessité n'a pas de loi ».

Tout fait supposer que cette union spirituelle entre la France et la République Argentine ne fera que se resserrer. Le « Groupement des Universités et grandes Ecoles de France pour les relations avec l'Amérique latine » (96, boulevard Raspail, MM. Appell, président, et Martinenche, secrétaire) fait paraître un *Bulletin* mensuel qui peut aider à cette union en dissipant bien des malentendus et en faisant connaître la civilisation et la culture françaises sous leur vrai jour commun. Les deux grandes démocraties pacifiques ont la même âme et pourraient prendre le même symbole, celui que le grand écrivain uruguayen Jose Enrique Rodo emprunte à Shakespeare pour personnaliser le duel des deux forces hostiles d'aujourd'hui : Ariel et Caliban.

Nous n'avons pas besoin, dit à ce propos V. G. Calderon, que la céleste musique du drame nous révèle l'approche du génie ailé. Nous savons tous de quel côté des tranchées se trouve Caliban. La guerre met en relief l'éternelle dualité ; elle nous montre que Sycorax, « la furie aux yeux bleus », la mère du « monstre roux », continue de menacer le monde. Et pour la France, comme le dit Prospero à Ariel dans la fantaisie pathétique de Renan, est arrivée « l'heure de montrer ce que nous savons et ce que nous pouvons : voici le dernier combat ».

SAINT-ALBAN.

§

Danemark.

Le Danemark est neutre. C'est là, en présence du conflit européen, une situation de fait officiellement notifiée par le gouvernement. Celui-ci ne s'est pas contenté de cette déclaration. Il a invité les Danois à la prudence, car la neutralité danoise doit être absolue, c'est-à-dire qu'aucune bienveillance particulière ne doit être manifestée en faveur de l'un ou l'autre des deux groupes de belligérants. On conçoit, en effet, que ce petit pays, qui, d'un côté, a une frontière commune avec l'Allemagne, et, de l'autre, commande l'entrée de la mer Baltique, doit prendre ses précautions, et se garder de paraître favoriser soit l'Allemagne, soit l'Angleterre. Cependant la neutralité officielle ne peut pas « empêcher les sentiments », et les grands journaux, comme *Politiken*, tout en s'efforçant, pas toujours très heureusement, d'éviter ce qui manifesterait une tendance de la rédaction, accueillent des articles signés, tantôt germanophiles, tantôt anglo ou francophiles, les uns faisant compensation aux autres. La neutralité, pour la presse, apparaît ainsi comme un jeu d'équilibre.

Mais quel est le sentiment le plus répandu ? On trouve, à Copenhague, plusieurs journaux dont les tendances peu sympathiques à l'Allemagne sont assez évidentes, et il paraît qu'en province il en est de même d'un grand nombre de journaux, dont plusieurs sont anciens et sans doute ont un tirage important. C'est le journal le plus germanophile de Copenhague qui nous l'apprend (*Social Demokraten*, 12 novembre 1915). Et le même journal observe que les vieilles rancunes contre l'Angleterre, pour son action au cours des guerres napoléoniennes, ont heureusement disparu, mais qu'il existe dans la population certaines antipathies contre l'Allemagne et contre la Suède. « La mauvaise humeur contre la Suède, d'ailleurs, existe seulement, dans certains milieux, *parce que la Suède est considérée comme germanophile.* » C'est l'organe socialiste lui-même qui souligne (5 nov.). Si l'on s'irrite contre les Suédois simplement parce qu'il y a parmi eux des « activistes » fort bruyants, mais peu nombreux, cela semble indiquer un certain degré de passion en sens contraire, c'est-à-dire pour la cause des Alliés.

Ce journal prétend que les dispositions anti-allemandes se manifestent principalement dans les milieux réactionnaires, — peut-être parce qu'il lui plaît de le croire, car il cite des confrères de gauche où elles apparaissent. Ce serait, d'ailleurs, une exception singulière, puisqu'on a remarqué, en général, que, les socialistes mis à part, les sympathies pour les Alliés vont en croissant, dans les autres pays, lorsqu'on s'avance de la droite vers la gauche.

Il est vrai qu'en fait les sentiments danois sont en grande parti

déterminés par la question du Slesvig : la partie septentrionale de cet ancien duché constitue, pour le Danemark, depuis 1864, une sorte d'Alsace-Lorraine. La population en est purement danoise, et la littérature n'a pas manqué de rappeler cette revendication nationale, elle a même inspiré un très beau livre : *les Sans-patrie*, de Herman Bang. C'est pourquoi l'on ne parle guère des sympathies danoises pour les Alliés, mais plutôt d'une animosité danoise contre les Allemands. C'est pourquoi, en même temps, les anti-allemands peuvent être taxés de « chauvins », par un abus coutumier du mot, même lorsqu'il s'agit seulement pour eux du sentiment national le plus pur et le plus raisonnable.

Le petit Danemark, voisin de la grande Allemagne, est bien obligé d'être raisonnable. Il ne peut songer, quand il le voudrait, à entrer en guerre. Il ne peut même pas se demander s'il le voudrait. Aucune velléité de ce genre ne peut le troubler. Il est neutre et entend le rester. Les Danois sont unanimes sur ce point. Nulle voix discordante ne s'est fait entendre.

Alors, quel sujet de polémiques reste-t-il entre les « chauvins » et le *Social-Demokraten* ? Celui-ci est bien obligé, conformément aux congrès internationaux, de reconnaître le droit des nationalités, et les chauvins veulent maintenir la neutralité. Il n'y a qu'à s'approuver mutuellement. Mais la neutralité peut être interprétée de bien des manières, et précisément parce que les Danois veulent unanimement, sans hésitation ni doute, rester neutres, ils offrent l'occasion d'une étude intéressante sur le neutralisme et ses variétés.

D'abord, si l'on pense au Slesvig plus que d'habitude, c'est sans doute parce que l'on organise des secours en faveur de sa malheureuse population danoise, mais c'est aussi parce que, sans peut-être s'en rendre bien compte, on se dit que, par le fait de la guerre, tout pourrait être remis en question. Un faible espoir est venu, que l'on ne s'avoue pas, que l'on ne voudrait pas, surtout, exprimer publiquement. Pour qu'il se réalisât, il faudrait la défaite de l'Allemagne et c'est une raison de souhaiter cette défaite. Ou bien des marchandages peuvent intervenir. Un journal de province, voyant l'offre de Chypre à la Grèce, envie ce pays qui va réaliser ses aspirations nationales.

Georg Brandès répond que le Slesvig septentrional serait un cadeau bien dangereux, et que le Danemark devrait le refuser, car il exposerait le pays à des représailles et à des guerres nouvelles. (Je ne crois pas que l'Allemagne entreprendrait une guerre pour si peu).

Social-Demokraten n'aperçoit pas ce danger lointain, c'est le présent qui le préoccupe. Il juge que l'on cesse d'être neutre, quand on souhaite la défaite allemande avec l'idée d'en tirer profit, et que

la neutralité doit être loyale. A propos d'un communiqué du comte de Moltke, gouverneur du Slesvig, disant que le Danemark ne doit pas espérer de récompense pour la stricte neutralité, le journal socialiste déclare : « La politique de neutralité du Danemark est sans conditions Elle ne vise à aucun gain ou récompense. » (28 nov.) Il précise encore, le 4 décembre : Le Danemark s'est déclaré neutre, « et cette résolution vaut pour toute la guerre et jusqu'à ce que la paix ait enfin été conclue ».

On trouvera que cela est bien tranchant et presque ridicule. N'est-ce pas un étrange scrupule d'aller s'inquiéter d'une atteinte à la neutralité qui n'existe encore, pour le moment, qu'en pensée ? Et ne serait-il pas bien sot, de la part du Danemark, de refuser le Slesvig septentrional, si on le lui offrait ?

Ces objections faciles n'empêchent pas que la position prise par le journal socialiste est très forte. Il faut accepter les conséquences de ses actes. Une neutralité qui cherche sa récompense est une forme d'intervention qui risquerait d'entraîner loin. Les aspirations platoniques sont très légitimes, comme en temps de paix, mais il convient de prévenir les esprits contre les illusions. Si l'on a vraiment la ferme volonté de rester neutre, il faut renoncer résolument à une espérance qui ne peut être réalisée que par une rupture de la neutralité.

Dans un seul cas, cette argumentation tomberait : celui où le nord du Slesvig serait offert au Danemark non à titre de récompense pour sa neutralité, mais en vertu de la fameuse clause du traité de Prague, et parce que les vainqueurs, dans l'intérêt général, voudraient faire l'application la plus large possible du principe des nationalités. Mais *Social-Demokraten* ne croit pas au désintéressement, et l'hypothèse d'une telle générosité lui paraîtrait une absurde fantaisie.

Le directeur du journal, Borgbjerg, est donc « le grand-prêtre terrible et jaloux de la neutralité » (1). Il voudrait qu'aucun article ne parût, qu'aucun discours ne fût prononcé en Danemark, qui impliquerait une approbation ou un blâme à l'égard de l'un des groupes de belligérants. Lorsque son ami Th. Stauning, président du parti, est allé à Berlin, il a rendu visite aux socialistes allemands et les a tout d'abord dûment avertis (31 oct.) :

« Je fis valoir la volonté du peuple danois de prendre une position strictement neutre, et je soulignai que la social-démocratie du Danemark s'était également abstenue de porter un jugement sur la politique que nos camarades du parti, dans les différents pays, avaient trouvé bon d'adopter pendant la guerre.

(1) *Ugens Tilskuer*, 13 déc. 1915, p. 79.

Je suppose que les socialistes allemands n'ont pas été fâchés, pour leur compte, d'une telle discrétion.

Lorsque Bjœrnson vint faire à Copenhague une conférence que l'on savait devoir être favorable à l'Allemagne, et que, pour cette raison, le public l'empêcha de parler, le journal socialiste fut très ému et irrité (18 nov.) : « Ce qui a eu lieu hier n'est rien de moins qu'un crime contre notre pays et notre peuple. » Le journal, bien entendu, ne prend pas parti pour Bjœrn Bjœrnson et sa thèse : ce que le conférencier avait à dire n'était pas nouveau, ni important.

Non, le crime consiste en ce qu'une bande relativement petite de gens ont fait ici, sous les yeux de tous les grands journaux du monde, une démonstration contre un groupe des puissances belligérantes, et ont ainsi attenté à l'attitude neutre du peuple danois.

On voit que c'est bien la constante préoccupation de Th. Stauning et de ses amis. De même, lorsque, à propos du torpillage de *l'Ancona*, une information du *Corriere della Sera* est suivie d'un communiqué de Vienne (15 novembre), sans aucun commentaire ni ce jour-là, ni les jours suivants. Il serait facile de multiplier les exemples. Seulement, il se trouve que ce souci de neutralité aboutit constamment, dans la pratique, à empêcher la manifestation de sentiments anti-allemands. Qu'il s'agisse d'éviter tout jugement sur les procédés de la guerre navale allemande, ou de vouloir que Bjœrn Bjœrnson soit écouté sans protestation, ou de refuser de condamner la sozialdémocratie allemande, c'est toujours, en définitive, une attitude favorable à l'empire allemand que prend l'organe du parti socialiste danois.

Il ne peut, d'ailleurs, en être autrement : quand on veut tenir la balance égale entre deux parties, on favorise nécessairement le coupable, et l'on est injuste envers l'autre. La neutralité officielle consiste dans l'abstention de certains actes gouvernementaux bien définis, et je ne crois pas que, du côté de l'Entente, on ait songé à rien demander au Danemark qui soit de nature à le compromettre. Mais la neutralité d'opinion est d'un tout autre ordre. En tout pays où domine l'esprit démocratique, elle apparaît déjà choquante par elle-même, *a priori*, simplement parce qu'elle est une négation de la liberté de penser et d'exprimer sa pensée. On s'étonne surtout de l'y voir préconisée précisément par le parti socialiste, auquel elle devrait répugner le plus. En outre, elle est naturellement choquante pour les alliés occidentaux, car ils ne peuvent être insensibles au fait que c'est eux qui sont lésés par l'injustice de cette impassibilité.

Et puis, il est vraiment bien difficile, pour des journaux, de conserver un si strict équilibre entre les belligérants. Après s'être si

fort indigné contre ceux qui avaient empêché Bjœrn Bjœrnson de parler, *Social-Demokraten* ajoute :

Et, de plus, cette odieuse insulte, on l'adresse au pays qui, plus qu'aucun autre, jusqu'ici, nous a témoigné bienveillance et bonne volonté pendant la guerre, qui chaque jour nous prête la meilleure assistance, en sorte que nous pouvons continuer notre activité économique, et qui a vu avec patience nos bateaux de beurre et de viande traverser la mer du Nord comme d'habitude.

Il n'y a rien là contre l'Entente, mais la bienveillance envers l'Allemagne y est tellement marquée que l'on pourrait presque y voir une violation de neutralité. De même, lorsque Th. Stauning, dans son voyage à Berlin, a « essayé de trouver les traces » de cette haine allemande contre les Français et Anglais, dont il avait entendu parler. Mais « au contraire, il y avait beaucoup de citoyens qui exprimaient leur joie de ce que, pendant cette guerre, les expressions de haine avaient été, en Allemagne, beaucoup moins fréquentes que par le passé » (30 octobre). De même encore, lorsque l'on publie, d'après la *Berliner Ill. Zeitung*, la photographie d'un capitaine russe prisonnier, bibliothécaire d'une bibliothèque de « plusieurs milliers de volumes » spécialement installée pour l'usage des soldats russes d'un camp de prisonniers (29 octobre), et cela, dans un journal où l'on se plaint de la facilité avec laquelle la presse accueille des nouvelles tendancieuses et non contrôlées.

Naturellement, on écarte « la conception populaire, mais bien naïve, des premiers temps de la guerre : « qu'elle était une croisade contre l'empire allemand, à laquelle devaient prendre part toutes les nations mues par une pensée idéaliste ». La guerre est due à la concurrence commerciale anglo-allemande et à la rivalité austro-russe dans les Balkans. L'Allemagne, d'ailleurs, pour son industrie et son commerce, était intéressée à la paix (26 novembre). Voilà donc l'Allemagne implicitement presque dégagée de toute responsabilité.

« Nous ne souhaitons la victoire *décisive* ni du kaiserisme allemand, ni du tsarisme russe » (29 novembre). Et comme on croit aisément ce que l'on désire, on déclare la victoire incertaine. Le plus probable est qu'il y aura partie remise (2 décembre).

Le journal, malgré toutes ses protestations de neutralité, en arrive à être, en réalité, très nettement tendancieux en faveur de l'Allemagne. C'est une exception en Danemark, et le reste de la presse proteste. Dans *Social-Demokraten* lui-même, je vois cité un article d'une feuille de province, *Aarhus Stiftstidende*, intitulé « Nos Allemands à nous » :

Les chefs de la Social-démocratie danoise ont pris position. Leurs sympathies vont à ceux qui ont dévasté la Belgique, à ceux qui bravent toute civilisation, tout droit humain. Et dans leur enthousiasme, ils s'efforcent,

d'amener la partie de la population danoise qui les suit à crier hourra pour l'Allemagne telle que le monde la connaît aujourd'hui.

Le reproche était très injuste, les chefs du parti socialiste danois n'admirent pas l'Allemagne « telle que le monde la connaît aujourd'hui », puisqu'ils se refusent à la voir telle qu'elle est. Mais leur indulgence envers elle est si grande qu'ils oublient souvent, soit en sa faveur, soit au détriment des alliés, leur principe de la neutralité d'opinion. Ils sont eux-mêmes obligés d'en convenir. A propos des articles fréquents de la presse danoise où il est question du Slesvig, *Social-Demokraten* redoute que l'on provoque de l'irritation en Allemagne, « et comme c'est là un danger pour le pays, il faut que la classe ouvrière fasse contrepoids à cet état de choses » (31 octobre). C'est donc parce que le sentiment général, en Danemark, est trop favorable aux Alliés que le parti socialiste doit réagir, afin de rétablir l'équilibre.

Ce rôle serait analogue à celui que joue, en sens inverse, le chef du parti socialiste suédois, Hjalmar Branting. N'allez pas croire que celui-ci travaille contre l'Allemagne dans l'intérêt des puissances occidentales : sa politique est celle de l'absolue neutralité, comme celle des socialistes danois. Seulement, il y a, en Suède, les « activistes », qui voudraient l'alliance allemande, et Branting est obligé de faire contrepoids à leur action. Ce parallélisme revient plusieurs fois (31 octobre, 29 novembre, etc.). Il donne, d'ailleurs, une idée très fausse du rôle de Branting. Certes, les socialistes suédois sont, autant que les socialistes danois, résolus à empêcher que leur pays entre en guerre. Mais ils tiennent tant à pouvoir exprimer librement leur opinion que la minorité du parti a son organe particulier, et prétendre que Branting se donne volontairement l'apparence d'être plus favorable aux Alliés qu'il ne l'est en réalité n'est pas seulement arbitraire, c'est aussi un moyen assez perfide de diminuer l'autorité des déclarations faites par le leader le plus influent parmi les socialistes scandinaves.

La théorie du contrepoids ne donne pas, évidemment, la vraie raison de l'attitude prise par les chefs de la Social-démocratie danoise. Et ils ne peuvent avoir une sympathie particulière pour l'empire allemand. Pourquoi donc sont-ils si aveuglément germanophiles ? La culture allemande jouit au Danemark d'un prestige plus grand que nulle part ailleurs, et, surtout le parti socialiste y est un fidèle satellite de la grande sozial-démocratie « modèle ». Ceci est l'explication principale. Il en est d'autres, que je n'aurais pas la place de développer dans cet article.

Mais jamais aucun périodique danois ne m'avait fait aussi nettement percevoir combien le sentiment favorable à l'Entente est général aujourd'hui en Danemark.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Russie

LE SORT DE LA POLOGNE. — Depuis mon dernier voyage en Pologne, — au printemps 1915, — les troupes allemandes ont envahi le pays tout entier. J'avais trouvé là-bas des plaines dévastées, des villes incendiées, des champs sillonnés de tranchées et parsemés de croix funèbres. J'y avais trouvé surtout un peuple vaillant, grand dans sa douleur, généreux dans sa ruine et toujours fidèle à son espoir.

Ni l'aspect du paysage, ni l'âme polonaise n'ont changé depuis lors. Toutes les nouvelles que nous recevons par des voyageurs ou par des fugitifs confirment l'impression que jamais les Polonais n'abandonneront leur idéal d'indépendance nationale. Ils ont souffert un cruel martyre avec une stoïque patience et ce n'est pas la pitié qu'ils demandent, mais la justice. Ils n'ont jamais accepté d'être Russes, ils accepteront moins encore d'être Allemands.

Ils sont Polonais, et rien autre que Polonais. Je les crois prêts encore à tous les sacrifices pour obtenir qu'on leur rende leur indépendance.

Déchirée en trois lambeaux et partagée entre les empires voisins, la Pologne a payé du meilleur de son sang les héroïques efforts de libération qu'elle a tentés en vain depuis un siècle. Aujourd'hui, voici bientôt dix-neuf mois que son sol est ravagé par la guerre et que ses fils tombent aux quatre coins de l'Europe, dispersés dans les armées rivales et forcés parfois — comme les Lorrains — de combattre les uns contre les autres. Comme ils doivent envier les Belges, qui ont au moins, dans leur douleur immense, la suprême consolation de pouvoir se battre pour leur patrie sur un dernier coin de terre encore libre!

Depuis quelques générations, un seul des trois Empires avait renoncé à sa tactique d'oppression pour accorder aux Polonais de son territoire une liberté relative. C'était l'Autriche. Pour se ménager l'appui des députés de Galicie au Reichsrath, le gouvernement de Vienne avait donné l'autonomie à cette province avec le polonais comme langue officielle et un parlement spécial à Léopol. Cette ville et Cracovie, avec leurs universités fameuses, devinrent les grands refuges de la pensée nationale. Les Polonais étaient attirés vers l'Autriche et prêts à la soutenir en cas de conflit avec la Russie.

La guerre déjoua les plans de Vienne. Emus par le manifeste du grand-duc Nicolas, mais surtout par leur amitié séculaire pour la France et leur haine invétérée de la Prusse, les Polonais du royaume tournèrent le dos à l'Autriche et se dévouèrent dès le début pour aider les Alliés de toutes leurs forces en favorisant la Russie et en mettant généreusement de côté leurs griefs. Leur charité naturelle

aidant, ils firent à l'armée russe un accueil inoubliable, qui facilita grandement son avance, au dire même du généralissime.

J'ai pu constater sur place le dévouement admirable des femmes polonaises dans les villes et dans les campagnes. Chacun a donné tout ce qu'il a pu, souvent tout ce qu'il avait. En maintes occasions, des officiers et des soldats russes m'on dit leur gratitude envers les Polonais et m'ont parlé des proclamations de leurs généraux dans le même sens. Quand on songe au retard qu'aurait pu causer l'hostilité d'un peuple de vingt millions d'habitants, on comprend comment le grand-duc a pu dire que la population avait joué un rôle presque aussi important que l'armée dans la marche victorieuse du début.

Malheureusement, les fonctionnaires et la bureaucratie russes ont mal servi les intérêts de leur pays en faisant passer leur vieille routine avant les devoirs que leur dictaient à la fois la situation et la volonté du tsar, exprimée dans le manifeste impérial. Alors qu'il eût fallu tout de suite encourager la population et la remercier en relâchant la rigueur du régime, la langue maternelle continua d'être prohibée dans les écoles publiques, les habitudes tracassières furent conservées et la nouvelle administration en Galicie commença par fermer des églises catholiques et par commettre des fautes qui détruisirent presque tout l'effet qu'avait pu produire le manifeste du grand-duc. Je m'empresse d'ajouter que la nation russe, humaine et fraternelle entre toutes, est loin d'approuver la conduite de ses représentants en Pologne, dont un si grand nombre d'ailleurs sont d'origine germanique.

Me trouvant encore là-bas après Pâques, juste avant le début de la grande retraite, j'ai constaté avec peine la désillusion amère qui s'emparait des cœurs. On me disait partout : « Comment pourra-t-on jamais réaliser une autonomie de la Pologne avec des fonctionnaires aussi mal disposés? Voyez ce qui se passe en Finlande. Nous avons peur que tous les bienfaits du tsar ne soient mangés en route. »

Peu de temps après mon départ, les Allemends entraient à Varsovie et occupaient bientôt le pays tout entier. On leur fit partout un accueil froid et réservé, dont ils furent amèrement vexés. Ils se vengèrent d'abord par la violence, et puis changèrent brusquement de tactique au bout de quelques mois.

Aujourd'hui nous savons qu'ils font tout pour s'attirer la confiance des populations par l'intermédiaire de l'Autriche, qui s'efforce de réveiller les sympathies qu'on avait pour elle avant la guerre.

Ils ont accordé aux Polonais du royaume toutes les libertés qui leur avaient été enlevées depuis des générations. Ils leur ont fait goûter immédiatement la joie immense d'organiser librement leur administration civile et de rouvrir eux-mêmes les écoles publiques dans leur langue maternelle. Ils veulent passer pour des libérateurs

et parlent déjà de reconstituer la Pologne avec un prince allemand, afin de pouvoir y lever des armées sans plus attendre. C'est aller bien vite en besogne.

La situation des Polonais est à coup sûr bien difficile. La presse alliée les engage à résister aux avances de l'Allemagne, dont ils sont les premiers à se méfier, mais elle ne peut pas leur donner l'encouragement qui leur serait pourtant nécessaire.

J'ai sous les yeux des journaux polonais qui disent combien il est pénible à leur nation de recevoir ces libertés des mains de la Prusse au lieu de les devoir à la Russie et aux Alliés, avec lesquels la Pologne aurait tant souhaité pouvoir lier son sort. Ils saluent avec joie le vœu de la Chambre italienne en faveur de leur indépendance, mais le déclarent sans portée si les autres Alliés ne s'y associent pas et si le gouvernement russe n'accepte pas le principe de la reconstitution d'un Etat polonais.

Il serait navrant de voir la Pologne se détacher peu à peu des Alliés, qui luttent précisément pour l'affranchissement des peuples opprimés et qui représentent en Europe le parti du droit et de la justice. En réponse à une enquête, MM. Emile Faguet, Edouard Herriot et Yves Guyot souhaitaient, l'autre jour, qu'on puisse rendre à la Pologne sa place en Europe comme à la Belgique et à la Serbie. Cela ferait un pays de vingt-cinq millions d'habitants, dont le concours ne serait pas à dédaigner et dont un des rôles importants serait de protéger la Russie contre l'infiltration germanique.

En offrant la couronne à quelque prince de la famille des Romanov ou des Connaught, on aurait la meilleure occasion de rompre avec la néfaste coutume qui consistait à placer sur tant de nouveaux trônes des souverains allemands, dévoués au service d'une seule et même cause.

En Russie même on saluerait avec plaisir une solution qui débarrasserait l'Empire d'une épine dans le pied et le commerce moscovite de la concurrence de Lodz.

Autant il serait oiseux de vouloir discuter maintenant sur les frontières futures de la Serbie ou de la Pologne, alors qu'on va se battre encore longtemps peut-être pour obtenir la victoire indispensable, autant il serait urgent de rassurer par un seul mot la nation polonaise qui soupire depuis un siècle après son indépendance.

Il est certain que l'Allemagne saurait exploiter à son avantage un silence prolongé des Alliés qui jetterait ainsi la Pologne dans ses bras sans le vouloir. Je me refuse à croire qu'on pourra faire une nouvelle Bulgarie de ce pays si généreux, que Michelet appelait « la France du Nord ».

En leur promettant leur indépendance, la Russie et ses alliés rendraient aux Polonais la confiance et les décideraient à s'exposer

même à la violence plutôt que de fournir aux Empires centraux les quatre cent mille soldats qu'ils convoitent. Le plan allemand serait déjoué.

EDMOND PRIVAT.

§

Suisse.

LE SCANDALE MILITAIRE. — Il y a quelque temps, nous causions, à Paris, entre compatriotes, des tristes conditions morales où se débat présentement notre pays, incapable d'avoir une attitude *une*, *digne*, *démocratique*, en un mot *helvétique*, dans le conflit qui scinde l'Europe. Nous parlions de la Suisse boche toute puissante, en dépit de l'opposition croissante en Suisse alémanique même, de cette Suisse boche composée des classes dirigeantes des cantons allemands, grands industriels, grands commerçants, banquiers et financiers, haut personnel politique et militaire, avec adjonction pour ce dernier élément d'un nombre appréciable d'officiers romands, tous persuadés plus que jamais du triomphe final de l'Allemagne; nous parlions de l'action néfaste des journaux de langue allemande, dont les trois quarts sont aux gages de l'agence berlinoise Mosse; de nos universités régentées par les méthodes d'outre-Rhin, avec leurs innombrables professeurs de haute Kultur, dont la moitié ne sont même pas naturalisés; de nos intellectuels dévoués à la gloire prussienne, aux deux brillantes exceptions de Spitteler et de Loosli; de nos neutralistes romands, affolés à l'idée de déplaire à Berne et résignés à tout sacrifier, jusqu'à nos libertés les plus chères, sur l'autel fallacieux d'une union qui n'est plus celle des âmes; des mesures anticonstitutionnelles prises impunément par notre pouvoir exécutif et du déplorable procès de Lausanne, où le Conseil fédéral s'est fait reconnaître par la plus haute instance judiciaire le droit de violer la constitution.

Tout cela, disions-nous, tous ces faits lamentables ou révoltants, si contraires à notre esprit national, à nos traditions, sont dus uniquement à l'influence prépondérante de l'Allemagne. Que faire, nous demandions-nous, pour lutter contre cette fatale emprise et ramener à la raison patriotique, au sens helvétique nos concitoyens prussianisés ou terrorisés? Hélas! répondais-je, nous avons tout essayé; tous ceux qui pensent comme nous, et aux efforts de qui on ne saurait trop rendre justice, ont tenté par tous les moyens de modifier l'incroyable mentalité créée chez nous par la guerre européenne, sans autre résultat que de faire apparaître une minorité impuissante et timorée, qui se contente de se plaindre doucement sans se résoudre à rien. Et je me rappelle avoir ajouté: « Il n'y a plus qu'un bon scandale qui puisse nous sauver. »

Dans ma pensée, le « scandale sauveur » pouvait naître de la révélation brusque, par quelque fait matériel et inattendu, de l'emprise allemande sur notre pays. Il n'est pas douteux qu'un étroit réseau d'espionnage nous enserre, que nous sommes repérés, calculés, minés sur tous nos points vitaux, que tout est minutieusement préparé pour notre conquête militaire comme pour notre vasselage économique. Seconde Belgique, nous sommes mûrs pour la catastrophe. Nos Suisses préfèrent ne se douter de rien. Ils font des affaires avec l'Allemagne. Les forcer à voir, en leur mettant les yeux, par un contre-espionnage bien réussi, sur une traîtrise patente de l'Allemagne, tel était, selon moi, le meilleur et seul moyen de révolter enfin l'opinion contre l'impérialisation progressive du pays et de l'unir, comme aux temps jadis, contre les menaçants machinateurs d'annexion.

Le scandale est venu, mais, hélas! non point comme je le souhaitais, pur et ne mettant en cause que des Allemands. Le scandale, comme une monstrueuse marmite trop bien dirigée, est tombé en plein sur notre état-major, écrabouillant deux de nos chefs les plus « insoupçonnables » et les plus haut placés, sans doute parce que les plus germanophiles, et éclaboussant de ses éclats tout le reste. L'espionnage et la trahison étaient le fait d'officiers suisses. Là où l'on pouvait compter surprendre, dans leur louche besogne, d'authentiques Prussiens et leur mettre la main au collet pour l'édification de notre peuple dupé et mené en laisse, on découvrait deux colonels fédéraux, l'un issu d'une vieille famille zurichoise, l'autre appartenant au patriciat bernois le plus huppé, le premier, le colonel Egli, sous-chef de l'état-major fédéral, l'autre, le colonel de Wattenwyl, chef du service des renseignements.

Quand on pense que j'ai été injurié, menacé, décrété d'antipatriotisme jusque dans les colonnes pourtant modérées et peu suspectes d'hypocrisie du *Journal de Genève*, pour avoir dit — ou répété — qu'il ne serait pas impossible de trouver en Suisse alémanique quelques concitoyens auxquels ne répugnerait pas la perspective de coiffer le casque prussien!... Qui avait raison? Voilà deux gaillards, tout au moins, qui le portaient déjà, le casque à pointe, et comment!...

Les faits ont été abondamment rapportés par la presse, aussi m'abstiendrai-je d'en reproduire le détail. Il en résulte que les deux officiers neutres entretenaient des rapports étroits avec les attachés militaires allemand et autrichien à Berne et, dans leur enthousiasme pour la noble cause des empires du centre, ne trouvaient rien de plus louable que de leur faciliter leur mission d'espionnage. Ils leur passaient quotidiennement les renseignements particuliers de l'état-major suisse provenant des postes d'observation de la frontière et utilisaient à leur profit les talents d'un cryptographe fédéral expert à

déchiffrer les dépêches secrètes russes que la légation de Russie envoyait candidement à son gouvernement, touchant l'organisation du service de renseignements russe en Allemagne, sans se douter que ses informations étaient aussitôt et fidèlement transmises sur place à l'ennemi par les soins de nos deux traîtres archi-galonnés, que n'attendait plus que la gloire de la croix de fer. C'est même la perspicacité de ce cryptographe, un romand, subtil par fonction et scrupuleux par définition (dans le civil il est théologien), qui, par un jeu compliqué de petits papiers digne de Sardou ou de l'affaire Dreyfus, finit par faire découvrir toute l'histoire.

Informés au commencement de décembre par un mémoire circonstancié du trop curieux cryptographe, le général Wille et le Conseil fédéral n'eurent pour première et naturelle pensée que d'essayer d'étouffer cette affaire qui leur parut malencontreuse. Au lieu de faire procéder à l'arrestation des deux officiers, ils résolurent de les éloigner en douceur de l'état-major en les nommant, sans trop d'avancement, à d'autres fonctions. Mais sur ces entrefaites, l'affaire s'était ébruitée en Suisse romande. Elle prit de la consistance du fait d'un cycliste romand de l'état-major, qui faisait les commissions du Wattenwyl auprès du von Bismarck de la légation d'Allemagne (il y a un peu trop de Bismarcks en ce moment en Suisse) et qui jasa inconsidérément dans les cafés de Genève. Le bruit s'enfla, devint rumeur, tourna au scandale. Les journaux ne publiaient rien encore, mais leurs rédactions s'agitaient, et quand une rédaction s'agite, c'est encore pire que quand elle écrit. Des personnages politiques enquêtaient. Enfin, le 11 janvier, une délégation de députés genevois, vaudois, neuchâtelois, fribourgeois se transportait à Berne pour saisir le président de la Confédération de l'inquiétude croissante de la population romande. Quelques jours après, des télégrammes officiels des Conseils d'Etat de Genève, Vaud et Neuchâtel pressaient le Conseil fédéral et réclamaient des sanctions. Toute la presse romande, jusqu'ici muselée par la peur de la censure ou les scrupules d'un patriotisme d'autruche, se déchaînait dès lors en un chorus impressionnant, à l'ahurissement complet de la presse alémanique, qui n'y comprenait rien, refusait de se rendre à la cruelle évidence, couvrait ses officiers et criait déjà au complot romand contre l'intègre Suisse allemande.

Il fallait marcher. Le Conseil fédéral le comprit. Il y alla de fort mauvaise grâce, mais il y alla. Après avoir bien tergiversé, décidé un complément d'enquête pour asseoir sa conviction, tenté de s'en tirer par de discrètes sanctions administratives sans procès public, il lui fallut bien finir par déférer les sacro-saints inculpés à la justice militaire. Et le 24 janvier, la *Gazette de Lausanne* pouvait écrire, non pourtant sans un résidu important d'indignation :

La décision du Conseil fédéral et du général renvoyant à la justice militaire les deux officiers qui ont manqué à leur devoir et au pays a soulagé l'opinion publique. Mais l'opinion publique n'est pas satisfaite.

Elle ne le sera que le jour où elle saura la loi, toute la loi, appliquée, le jour où elle pourra constater que les officiers prévenus sont traités comme tous les prévenus.

Elle sait que, pour des délits infiniment moins graves, des prévenus ont été incarcérés le jour où ils étaient présumés coupables. Elle sait que la loi est la même pour tous. Elle sait que, dès le 8 décembre 1915, les autorités politiques et militaires ont connu les accusations portées contre les deux colonels. Elle sait que, postérieurement à cette date, et en dépit des charges qui pesaient sur eux, un des deux officiers a été appelé à un haut commandement et qu'un autre haut commandement était destiné au second. Elle sait que, depuis six semaines, les deux officiers vont et viennent en toute liberté, plaident ou font plaider leur opprobre dans les journaux, plastronnent et défient. Elle sait ces deux hommes très intelligents. Et elle se demande ce que tout cela veut dire.

L'opinion publique reste inquiète. Elle ne sera tranquillisée que par l'application de la loi. Jusque-là, elle restera soupçonneuse et construira sur l'inapplication de la loi des raisonnements, sans doute injustifiés, mais qu'une justice égale pour tous peut seule réfuter.

L'opinion publique a raison. Ce qu'elle veut c'est la loi et, avec la loi, l'honneur, l'honneur de l'armée, qui est l'honneur du pays.

Il est éclaboussé. Il n'y a qu'un moyen de le rétablir : la loi.

La loi : mais quelle loi ?

Sommes-nous en temps de paix ou en temps de guerre ? Les journaux citent des textes de codes dont seraient passibles les deux officiers félons. On n'a que l'embarras du choix, et le choix s'augmente d'ordonnances récentes émises sous le régime de bon plaisir dont nous jouissons. Mais ce régime même et les pleins pouvoirs qui l'ont instauré ne se légitiment, selon les déclarations du Conseil fédéral et le jugement fameux du Tribunal fédéral, que par les « nécessités » du temps de guerre. Nous sommes donc en temps de guerre, ou alors le Conseil fédéral n'a plus qu'à se démettre immédiatement de ses pleins pouvoirs. De ce dilemme inexorable, il ressort que c'est le code militaire de guerre qui doit être appliqué.

Je n'ai pas besoin d'indiquer quelle en serait la sentence.

La censure française, qui veut être aimable pour la Suisse, a coupé dans mon dernier article sur le procès de la *Bibliothèque Universelle* plusieurs passages, dont l'absence en a sensiblement amoindri la portée. J'y exposais les raisons qu'avait eues le Conseil fédéral à faire le procès de Lausanne et qui étaient, selon moi, d'obtenir du Tribunal fédéral un jugement propre à le couvrir en lui reconnaissant le droit de substituer l'arbitraire des pleins pouvoirs à la constitution. Il l'a obtenu. Espérons que le tribunal militaire de

la 5e division, auquel sont déférés les traîtres bochophiles Egli et von Wattenwyl, ne s'inspirera pas de ce précédent.

On me signale d'autre part que, dans un article antérieur, où je parlais des paroles prononcées en deux occasions par MM. Henri Fazy et William Rosier comme des seules protestations officielles s'étant produites en Suisse contre les violations de l'Allemagne, j'avais oublié une manifestation analogue à inscrire à l'honneur de M. Calame, conseiller d'Etat de Neuchâtel. Je tiens d'autant plus à réparer cette omission que, de tous les cantons de la Suisse, c'est celui de Neuchâtel qui a eu pendant cette guerre l'attitude la plus digne et la plus civique.

LOUIS DUMUR.

VARIÉTÉS

La poésie aux camps. — Qui n'a pas découvert son auteur? C'est un jeu séduisant de trouver des écrivains parmi ceux qui ne se piquent pas de littérature, et surtout parmi ceux qu'une profession modeste en tient plus éloignés.

Pendant les années qui ont précédé la guerre, beaucoup de nos faiseurs de gloire se sont plu à nous en révéler. C'est ainsi que nous avons eu nos romanciers-laboureurs et nos poètes-forgerons. Distraction bien légitime et qui, une fois au moins, nous a révélé une belle œuvre : *Marie-Claire*, de Mme Audoux.

Je n'ai pas l'illusion d'avoir fait une découverte de cette taille. Les hasards de la guerre ont mis sous mes yeux quelques vers simples, et comme je me suis rappelé que la simplicité était hier encore fort à la mode, je me plais à en transcrire quelques-uns. Le style simple est exécrable ou charmant. Mais lorsqu'il relève de cette dernière épithète, il offre presque toujours aux gens de métier de l'intérêt — et quelque profit.

L'homme qui a écrit ces vers mérite le beau nom de simple, non seulement parce qu'il ne possède qu'une instruction assez rudimentaire, mais encore parce qu'il atteint sans effort à une jeunesse de cœur, à une fraîcheur de sentiment où beaucoup s'évertuent... en vain.

En outre, ce simple est un soldat. Ce n'est pas une grande originalité à l'heure actuelle et l'auteur de ces lignes n'en parlerait pas s'il n'avait découvert « son poète » dans une section qu'il était appelé lui-même à commander. Par contre, c'est toujours une originalité de bien écrire. Et la guerre, hélas! a inspiré plus de beaux gestes que de bons vers. N'est-ce pas le *Mercure de France* lui-même qui baptisait une anthologie récente : les plus mauvais vers de la guerre?

Ceux que je vais citer échapperont au moins à ce reproche. Ce

sont des vers frustes, gauches, inélégants. Mais ils ont pour eux simplicité, clarté, mesure. Ce ne sont pas de mauvais vers.

L'auteur ignore sans doute les règles de la métrique ou, s'il les a connues (de façon tout à fait superficielle), il s'est hâté de les oublier. Qu'importe, s'il avait au plus haut point le sens du rythme? Et je tiens pour assuré qu'il l'a mieux que tel ouvrier réputé, auteur de dix volumes...

Ses sujets sont empruntés à la réalité immédiate : l'aspect des choses qui l'entourent, les incidents de la vie militaire, la pensée de la famille absente. Voilà tout ce qui l'occupe et tout ce qu'il dit. Mais écoutez de quelle façon charmante.

S'il décrit le petit village où le régiment cantonne à l'arrière, il nous montrera :

> ... la mairie où sont entassées les archives du pays,
> Ensuite l'église, lieu sacré, maison de Jésus-Christ,
> Près de là l'école où les enfants de X...
> Apprennent à aimer la Patrie qu'ils serviront un jour.
> La maison à l'angle de la rue sert d'infirmerie...

C'est tout, et cela suffit. Francis James, qu'il ignore, ne s'y prendrait pas autrement.

La nuit tout rentre dans le silence. On entend encore « le grondement prolongé d'un train en marche », et « le bruit de pas de quelques cavaliers, porteurs d'ordre à nos chefs d'armées », puis plus rien. Dès l'aurore, chacun sera de nouveau à la besogne. La conclusion est d'un humour qu'envierait tel fameux ironiste :

> La rosée tombe pendant ce temps, refroidissant l'atmosphère.
> L'aurore apparaît et bientôt le soleil illumine la terre.
> Habitants et soldats de X... se réveillent
> Pour *continuer* ce qu'ils n'ont pu faire la veille...

Avez-vous remarqué la métrique? C'est là une prose rythmée si l'on veut, mais rythmée au gré d'une oreille tout à fait sûre. Comment ces phrases musicales, qui ne craignent pas d'aller jusqu'à vingt pieds sans se rompre, se balancent-elles heureusement? C'est un problème dont beaucoup de techniciens ne se sont pas aussi bien tirés.

Voici encore le croquis d'une masure :

> La toiture n'a pas besoin de réparation,
> Car elle ne pourrait pas porter *le maçon*...

... Sans doute il faudrait « charpentier », mais l'effet est atteint.

Ce descriptif, ce musicien est aussi un sentimental. Ce solitaire songe aux siens, mais pas à la façon vulgaire, celle qui pleure le confort de la vie bourgeoise et maudit ceux qui l'en ont privé, mais, si j'osais dire, à la façon héroïque : celle qui accepte l'ordre des choses et pense aux autres plus qu'à soi. Quelque part il évoque les mains

mignonnes de sa femme. C'est dans ce demi-sommeil qui précède le jour. On a remonté sans s'en apercevoir le cours implacable des jours. Le passé est vivant. Ceux qu'on aimait vous étreignent. « Tout mon être endormi », dit-il,

Semble ne plus respirer pour mieux voir et entendre ma chérie.

Il se réveille. Il voit qu'il a rêvé, mais il n'en a ni douleur, ni révolte. De nouveau il se retourne vers les siens et, gravement, tendrement, il écrit :

Je suis content de savoir ma femme et mes petits couchés dans un bon lit,
Ma famille tranquille à l'abri du danger...
Cela me rend heureux pour toute la journée...

Ces vers sans art vont loin. A travers les mots qui sont des signes et des syllabes qui sont des sons, ils savent trouver les chemins du cœur.

L'auteur les a griffonnés sur un sac de troupe, non loin du canon.
Et je songe qu'à tous les titres ils doivent plaire aux vrais poètes.

H. D.

LA VIE ANECDOTIQUE

Le concert Polonais. — *Café Sprind.* — Aphorismes touchant le fantassin du front. — La Guerre en Champagne.

Vers la fin du premier semestre de 1915, tandis que les Austro-Hongrois attaquaient G..., il advint un fait singulier digne de demeurer dans les annales de l'Amour.

De race polonaise, le commandant de l'artillerie qui attaquait le secteur était le comte Pr..., propre cousin du commandant de l'artillerie russe, le comte Cs... La guerre a créé de ces pénibles situations dans les familles éparpillées de la Pologne déchirée.

Très riche, bien qu'il fût « au service de l'Autriche », le comte Pr..., qui possédait d'immenses domaines dans la région, y avait longtemps vécu avant la guerre et même s'était vu contraint d'y laisser son amie, une marchande au long corps potelé, au regard voluptueux et musicienne accomplie, laquelle, depuis peu de temps, était du dernier bien avec le comte Cs..., commandant de l'artillerie russe. De son côté, celui-ci laissait derrière les lignes sa maîtresse qu'il aimait tendrement. Cette jeune patricienne, veuve depuis un an à peine et qui connaissait pour la première fois le plaisir d'aimer, se désolait d'être séparée de son amant, et le comte Pr..., qui avait eu l'occasion de lui être présenté avant qu'il ne devînt l'ennemi, l'envahisseur, lui faisait en vain une cour très assidue. Il n'avai pas oublié toutefois sa musicienne, la marchande de G..., et, musicien lui-même, compositeur de talent, pour se rappeler au sou-

venir de sa maîtresse, il eut l'idée de lui donner **un concert**, tour à tour aubade et sérénade, tel qu'aucun amant n'avait encore tenté d'en flatter l'ouïe de sa maîtresse. Après avoir mesuré le son des canons de façon à connaître le timbre et la hauteur de la note qui sortait de leur âme, il composa une épouvantable symphonie qu'il fit exécuter à ses batteries; et son rival, le commandant de l'artillerie russe, non moins musicien que lui, le comprit si bien qu'à ce terrible concert il mêla les accents aussi sauvages, mais malheureusement moins puissants, de ses canons, complétant ainsi l'horrible symphonie de son ennemi. Ce n'était rien moins que de la musique de chambre. Et ce concert, qui portait la mort, dura ainsi deux jours et deux nuits, terrifiant ceux qui l'écoutaient et auraient bien voulu ne pas l'entendre, mais ne pouvaient s'empêcher d'en admirer l'effrayante et magnifique harmonie.

Durant la deuxième nuit, le comte Pr... fit lancer sur la ville de G... des obus à gaz suffocant où, s'étant souvenu des alcancies des Mores de Grenade, il avait fait mêler des parfums très subtils qui embaumèrent la ville assiégée et les odeurs les plus variées et les plus violentes s'y succédèrent jusqu'à l'aube, tandis que le front des tranchées s'éclairait d'une merveilleuse pyrotechnie de fusées de toutes les couleurs qui montaient sans cesse et mouraient doucement. La garnison russe et la presque totalité de la population de G... périrent de ce concert avec la maîtresse du comte Pr..., qu'il retrouva morte sur le cadavre de son amant. Quant à la maîtresse de celui-ci, qui avait résisté jusque-là aux désirs du vainqueur, il fallut qu'elle cédât à sa violence, mais le soir même elle poignarda le comte Pr... qui s'était endormi gorgé de viande, ivre d'hydromel et de tokay centenaires, après quoi une dernière rafale russe venue de loin laissa tomber un obus sur le petit castel où vivait la jeune veuve et la tua de telle façon qu'à l'accord final du concert sanglant, il ne demeura aucun des quatre amants polonais.

§

Dans les derniers temps de ma vie d'artilleur, j'ai habité une cagnat boche qui s'appelait **Café Sprind**, et les fondateurs de ce singulier café avaient ajouté sur la porte l'avis suivant :

Dieser Unterstand ist von der Gruppe Malinowski Ausgebaut und wird auch von ihr bewohnt. Autour se trouvaient des cagnats nommées *Lustige Mühle*, *villa Beaulieu*, *villa Hiddek*, *villa Schweizertal*.

Dans le voisinage, les deux cimetières du Trou-Bricot étalaient leur macabre décoration où se mêlaient la funèbre craie sculptée, le pin, le bouleau et les inscriptions funéraires : *Sei getreu bis in dem Tod ; Liewer düd as Slaw ; Kein schönr'er Tod ist auf der Welt als wer vor'm Feind erschlagen*, etc.

§

Voici quelques **Aphorismes touchant le fantassin du front** :

Tous les fantassins méritent la croix de guerre.

Ce qui domine dans un combat, c'est le tac tac tac de la mitrailleuse.

Le langage du fantassin est riche en synonymes, par exemple le même engin de tranchées, l'horrible bombe qui naguère venait en se lamentant et que les Boches ont réussi à rendre muette, se nomme selon les secteurs youyou, fléchette ou queue de rat.

A l'abri-caverne collectif par escouade ou demi-section, le fantassin préfère, bien que ce soit défendu, se creuser un abri individuel dans le flanc de la tranchée.

Celui qui n'a pas vécu en hiver dans une tranchée où ça barde ne sait pas combien la vie peut être une chose simple.

La vermine est chargée de faire la toilette des fantassins, officiers, sous-officiers et soldats.

Celui qui n'a pas vu des musettes suspendues au pied d'un cadavre qui pourrit sur le parapet de la tranchée ne sait pas combien la mort est une chose simple.

L'héroïsme du fantassin français de 1915 surpasse tout ce qu'on connaissait jusqu'aujourd'hui en fait d'héroïsme.

§

Ceux qui ont fait **la guerre en Champagne** et qui survivront reviendront sans doute visiter avec une atroce curiosité cette région infernale qui va de la butte de Souain à Massiges.

Au dire de ceux qui connaissent les autres parties du front, c'est là que le drame est le plus poignant.

Aucune désolation n'égale l'épouvantable aspect de ces ondulations de terrain zébrées de boyaux et de profondes tranchées blanches. Rien n'évoque plus fortement l'enfer comme ces grands entonnoirs crayeux qui furent le théâtre de corps à corps effroyables d'hommes à hommes, d'homme à engin effroyable. Cote 193, cote 196, butte de Souain, butte de Tahure et vous, mystérieuse butte de Mesnil, sol stérile abreuvé de sang et de sacrifices sans nombre! Croix des cimetières, croix françaises, croix ennemies, et vous, simple croix qui abritez, dit-on, les cadavres du [illegible].

Qui a jamais connu un spectacle plus tragique que celui de la cote 196, vue du Balcon?

Et ce petit coin de Beauséjour, qui devait être un si charmant séjour avant la guerre!

Celui qui parcourra plus tard la Champagne pouilleuse cherchera avec intérêt la petite tombe qui abrite les cadavres du fermier de Beauséjour et de sa fille.

Région où la vie est dure, mais le courage, l'esprit de sacrifice, l'entrain y sont d'autant plus grands.

Qui regardera, après la guerre, sans émotion pointer le bouton rose de l'euphorbe verruquée, ou s'étaler les spatules de la pimprenelle à saveur de concombre ?

Et le berger qui mènera plus tard paître ses moutons sur ces crêtes qui furent les volcans de cette guerre se baissera parfois pour ramasser quelque fragment de cuir de ce qui fut un casque boche et regardera curieusement ce débris informe de notre époque. Mais des mains pieuses entretiendront les cimetières.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Ethnographie

Théodore Vibert : *La Race Chamitique.* Préface de Paul Vibert. Avec une carte et des dessins de l'auteur ; Leroux. 3 50

Histoire

Journal de Jean-Gabriel Eynard. Publié avec une introduction et des notes par Edouard Chapuisat. Avec 2 portraits ; Plon. 3 50

Léon de Montesquiou : *1870, les causes politiques du désastre ;* Nouv. libr. nat. 2 50

Marcel Poète : *Paris devant la menace étrangère en 1636 ;* Perrin. 3 50

L'Unité Yougoslave. Avec une préface de M. T. G. Masaryk ; Plon. 1 »

Ouvrages sur la guerre

Jean Ajalbert : *L'Aviation au-dessus de tout ;* Crès. 0 95

Abbé Augustin Aubry : *Ma captivité en Allemagne.* Lettre-préface de Mgr. Baudrillart ; Perrin. 2 50

Jacques Bainville : *La Guerre et l'Italie ;* Fayard 3 50

Philippe Gibs : *L'Ame de la guerre.* Trad. de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur ; Hachette. 3 50

Henri Massis : *Impressions de guerre, 1914-1915.* Frontispice de Maurice Denis ; Crès. 1 50

Raoul Montariol : *La Guerre et ses leçons,* Sansot. 2 »

Gaston Riou : *Journal d'un simple soldat.* Préface d'Ed. Herriot. Dessins de Jean Hélès ; Hachette. 3 50

A. Rousseau : *L'Action des alliés sur les mers ;* Alcan. 1 »

Philosophie

Victor Delbos : *Le Spinozisme ;* Soc. fr. d'Imp. et de libr. 3 »

Poésie

Lieutenant Georges Rollin : *Sous la cuirasse ;* Perrin. 3 50

André Spire : *Et j'ai voulu la paix ;* The Egoist, Londres. » »

Publications d'Art

H. Buriot Darsiles et Jean Locquin : *Le Musée de Moulins ;* Cahiers du Centre. 2 »

Sociologie

Joseph Barthélemy : *Les Institutions politiques de l'Allemagne contemporaine ;* Alcan. 3 50

F. Chapsal, A. Millerand, F. Guillain, P. Delombre, etc : *Intérêts économiques et Rapports internationaux à la veille de la guerre ;* Alcan. 3 50

Henri Hauser : *Les Méthodes allemandes d'expansion économique ;* Colin. 3 50

Varia

B. Dangennes : *L'Ame de votre enfant. Ce que tout père et mère doivent savoir ;* Nilsson. 2 »

André Dreux : *Nos soldats aveugles.* Avec une préface de Maurice de La Sizeranne. Dix phototypies ; Ass. Val.-Haüy. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Les écrivains tués à l'ennemi. — La vraie Syrie française. — La Nécrologie de Miss Cavell d'après le *Simplicissimus*. — Grâce pour les guitares ! — Dans les Universités allemandes. — Pangermanisme et papier à cigarettes. — Le Cinéma aux Indes. — Perspicacité diplomatique. — La charité en Indo-Chine. — Pour la « Violette d'or ». — Pour les Français qui portent un nom allemand. — Varia. — Le Théâtre des Alliés. — Publications du *Mercure de France*.

Les écrivains tués à l'ennemi.— La mort semble espacer ses coups. Un seul nom à inscrire au tableau funèbre : Lucien Dellys. Il avait été marin, journaliste. Puis il s'était consacré au roman d'aventures. Il avait trente-quatre ans. Il commandait une section de « marsouins ».

§

La vraie Syrie française. — J'ai lu dans le *Mercure de France* du 16 janvier 1916, sous la signature de M.-Y. Bitar, un article intitulé : « La vraie Syrie française », qui, par ses assertions hasardées, mérite d'arrêter l'attention. A cette heure grave, où tant d'intérêts vitaux sont en jeu, tout ce qui est susceptible de fausser l'opinion publique ne saurait être passé sous silence.

Pour commencer, l'auteur groupe, en quelques lignes, des thèses qui doivent être bien étonnées de se trouver rassemblées : c'est d'abord celle de l'éminent historien Driault, qui *suggère à la France, cette accoucheuse de civilisation, de refaire sous son gouvernement l'unité de ce beau pays du Liban.* C'est ensuite celle du distingué sénateur E. Flandin, qui *préconise pour la Syrie un régime d'autonomie très large ;* car pour lui l'œuvre à faire là-bas *est plutôt celle de libérateur que de conquérant.* C'est Mgr Charmetant qui prône *l'érection d'une principauté au profit d'un prince ottoman.* C'est enfin M. Cressaty, commissionnaire de Damas, récemment mué en comte et en politicien, pour qui la Syrie n'est qu'un lot à prendre, lot assez riche, il est vrai, et qu'il adjuge de sa pleine autorité à la France. C'est ce qu'il appelle : *le moyen le plus expéditif pour la France de faire son avenir en Orient.* Quant au régime à appliquer, M. Cressaty n'hésite pas : pas d'autonomie.

C'est à cette dernière thèse que M.-Y. Bitar se rallie. Pour les difficultés qu'elle entraîne dans l'application, il croit les supprimer en les ignorant et il entreprend une série de *substitutions* pour le moins regrettables de la part de quelqu'un qui se mêle de faire de l'érudition. Ainsi, *une fraternité d'armes de deux siècles aurait existé entre les Croisés et les Syriens.* Jusqu'ici l'histoire nous avait appris que les Croisés sont allés se battre là-bas contre les Syriens et que ceux qui, du Liban, vinrent se joindre à eux s'appelaient, au témoignage de Guillaume de Tyr, l'historien des croisades, des Maronites, précisément en guerre avec les Syriens.

M.-Y. Bitar, trouve de sérieuses répugnances à écrire le mot Maronite et il lui substitue tout bonnement celui de Syrien. Ainsi l'intervention française de 1845 en faveur des Maronites aurait été faite en faveur des Syriens. Quand M. Ristelhueber, ancien consul de France à Beyrouth, qui se bat actuellement sur le front, écrit, dans un article retentissant de la *Revue des Deux Mondes*, que le sang des Croisés s'est mêlé à celui des Maronites, M.-Y. Bitar rectifie en glissant à la place le mot Syrien.

Toutefois, il serait intéressant de savoir à qui s'applique, dans la pensée de l'auteur, de l'article en question et de ceux qui, comme lui, spéculent sur cette équivoque, l'appellation de *Syriens* ? La population de la Syrie, malgré l'absence de statistiques sérieuses, peut être évaluée à 2.500.000 habitants, dont 850.000 chrétiens et 1.550.000 non-chrétiens. La France, on le sait, est la protectrice des catholiques, qui sont 650.000 environ, puisque les Orthodoxes se réclament de la Russie. M.-Y. Bitar peut-il nous assurer que tous les Syriens sont du même niveau intellectuel et qu'ils possèdent les mêmes tendances et les mêmes sympathies ? Voilà la question posée et voilà la solution que nous étions en droit d'attendre de son érudition et qu'il n'a même pas effleurée.

Nul doute cependant que la culture française ne soit actuellement prédominante en Syrie (bien entendu là où il y a culture). Mais elle ne l'a pas toujours été. Si l'influence politique de la France en Orient est plusieurs fois séculaire, sa culture n'est nullement antérieure à 1860. Il est regrettable que ces deux choses bien distinctes, et qui sont loin de concourir au même but, aient été constamment confondues par tous ceux qui ont traité la question syrienne. C'est l'influence politique qui a préparé le terrain à la culture, et celle-ci s'est répandue avec rapidité grâce à l'admirable dévouement des missionnaires.

Mais quelle a été, en somme, l'influence de la culture française sur la littérature arabe ? L'étude est à faire et M.-Y. Bitar, qui l'a entreprise, ne fait qu'ajouter une équivoque de plus, pour ne pas dire une falsification. Ceux qu'il cite comme le produit de *ces bonnes humanités* classiques, les ont tout simplement ignorées. Les trois grands écrivains *libanais*, Chidiac, Dahdah et Yazigi, procèdent de cette culture essentiellement nationale qui, sous les auspices du clergé maronite, a produit la renaissance syrienne, bien avant l'école française. Bien mieux, Yazigi n'a jamais quitté la Syrie, ni connu de langue étrangère ; et l'italien fut longtemps la seule langue connue des deux autres.

Est-ce à dire que la culture française ne possède point en Syrie de représentants autorisés ? Assurément non ! Mais M.-Y. Bitar veut les ignorer. Quant à assurer que l'éducation congréganiste a influencé les Lettres arabes, la chose serait un peu téméraire, puisque le premier roman français traduit en arabe fut celui d'Eugène Sue, *le Juif Errant*.

L'influence congréganiste en Syrie s'arrête aux portes mêmes de l'école. L'évolution moderne, qui ne s'en réclame pas, l'a plutôt débordée et a tourné contre elle. Les vrais maîtres ce sont les auteurs français, qui ont plus fait pour la France qu'une armée conquérante, par l'irrésistible rayonnement de leur génie : Bossuet et Fénelon, Corneille et Racine, Voltaire et Jean-Jacques, Mirabeau et Danton, Victor Hugo et Lamartine, Renan et Jules Simon, Coppée et Rostand, Anatole France, Paul Bourget, Marcel Prévost,

voilà les créateurs de la Syrie française, les sources où une jeunesse ardente a puisé tous ses élans vers un avenir meilleur d'indépendance et de liberté.

Si l'influence de la culture française est prédominante, elle n'est toutefois pas la seule. Les littératures russe et anglaise ont leurs partisans. Cette dernière surtout est fort répandue, grâce aux efforts des missionnaires américains, et l'un des représentants les plus connus et les plus autorisés de la culture anglo-saxonne est Georges Zaïdâne, en qui, gratuitement, M.-Y. Bitar a voulu personnifier la culture française. Peu avant sa mort, qui fut un vrai deuil pour la littérature arabe, ce grand romancier *libanais* est venu à Paris. Il ignorait encore les mots les plus usuels de la langue française et avait constamment besoin d'un interprète. D'un autre coté, il était loin de se réclamer de l'influence congréganiste, puisque, parmi ses œuvres capitales, on compte *l'Histoire générale de la maçonnerie*.

C'est une tâche ingrate que de *subtiliser* ainsi l'œuvre des amis de la France. La France, justement parce qu'elle possède une situation prépondérante, n'a pas besoin de chicaner les autres. Son œuvre est assez grande et assez belle sans cela et l'on peut dire quand même que la Syrie, ou plutôt cette côte syrienne qui se mire dans les flots bleus de la Méditerranée et qui s'appelle le Liban, lui doit ce qu'elle a de plus élevé dans la pensée et de plus généreux dans le cœur. — K.-K.-T. KHAIRALLAH.

Paris 23 janvier 1916.

§

La Nécrologie de Miss Cavell d'après le « Simplicissimus ». — Le *Simplicissimus* de Munich a publié dans son nº 32, correspondant au 9 novembre 1915, p. 383, la poésie suivante :

MISS CAVELLS TOTENFEIER

Elle espionna sans relâche
Et fut légalement fusillée.
Maintenant, vous hurlez, vous autres : « Noble femme ! »
Le fut-elle? Nous ne le savons pas au juste.

Mais le ton de votre chanson nous dit
Qu'elle mourut à une heur poure vous favorable,
Car, de l'aspect de votre faillite, l'univers
Grâce à vos cris de meurtre a été distrait.

Et ce serait, aussi, bien votre affaire
D'inciter quelque peu Monsieur Wilson,
Afin que ce fournisseur, que ce chrétien
Nous fasse la leçon sur le « meurtre ».

Allons, exploitez donc la miss défunte,
Faites claquer votre mâchoire de chiens,
Et, de vos pattes souillées de sang, faites
Des affaires en l'honneur de vos morts !

EMANUEL.

§

Grâce pour les guitares ! — Un Français avait deux voisins; l'un Espagnol, l'autre Américain. L'Espagnol, un coiffeur, jouait tous les soirs de la guitare. Chez l'Américain, on pianotait à outrance. Evidemment, ces deux étrangers n'étaient pas très éprouvés par le conflit européen. Le Français, au contraire, portait le deuil de plusieurs membres de sa famille

tués à la guerre. C'est pourquoi il adressa à un journal local, *la France du Sud-Est*, une lettre où il maudissait les pianos et les guitares. *La France du Sud-Est*, ayant publié la lettre, reçut aussitôt après de M. Gomez-Carrillo, qui villégiaturait dans les environs, ce joli plaidoyer en faveur des guitares :

Nice, le 13 janvier 1916.

A Monsieur Auguste Verquière,
Rédacteur à *la France du Sud-Est*.

Mon cher Confrère,

Permettez moi de plaider pour un pauvre compatriote que je ne connais pas, mais qui ne me paraît point mériter vos acerbes critiques. Il s'agit de ce coiffeur qui habite Nice et qui joue tous les soirs de la guitare.

« Il ignore — dites vous — que, parmi ses voisins, il y en a qui n'ont pas l'âme à écouter de la musique et qui pleurent un fils mort à la guerre. »

Peut-être il ne l'ignore pas. Et peut-être, s'il joue, c'est parce qu'il veut, à sa façon, consoler ceux qui souffrent. Car la guitare, en Espagne, sert surtout pour pleurer. Toutes ses peines, l'Andalousie les chante avec les voix déchirantes des cordes populaires. Consultez les « cancioneros » et vous n'y trouverez que des plaintes. On dit même des femmes qu'elles « pleurent comme des guitares ». Mais ce que jamais on n'avait dit, c'est que la guitare fût incompatible avec la douleur.

Je ne connais pas de campagne plus juste que celle que vous menez. Je crois comme vous, comme Georges Maurevert, comme Camille Mauclair, qu'il faudra à la France plus de vigilance envers les étrangers qui habitent son beau sol. Je ne suis même pas éloigné de croire à votre « poirier » symbolique. Mais comme Courier, qui demandait de laisser danser les paysans, je viens vous demander grâce pour les guitares inoffensives. Ce coiffeur pleure peut-être, avec son instrument, les peines de toute l'Europe.

Pour l'honneur de votre campagne, il vous faut des « guitares » d'une autre espèce — et celles-ci ne manquent pas.

Croyez-moi votre confraternellement dévoué.

GOMEZ-CARRILLO.

La discussion vaudrait d'être élargie : jusqu'où vont les droits de l'art de la musique, en temps de guerre ?

§

Dans les Universités allemandes. — L'Université de Leipsig est fréquentée d'habitude par 4386 étudiants (265 étudiantes) ; 3.212 de ces jeunes gens sont actuellement mobilisés.

4.019 étudiants et 457 étudiantes sont inscrits à l'Université de Bonn ; 3.164 (= 79,6 o/o) sont mobilisés. Beaucoup d'étudiants et plusieurs professeurs sont tombés au front.

Fribourg-en-Brisgau compte 2.246 étudiants ; 1.878 sont actuellement mobilisés.

§

Pangermanisme et papier à cigarettes. — Une des fabriques de papier à cigarettes les plus réputées d'Allemagne a eu l'idée ingénieuse d'utiliser le patriotisme comme agent de publicité. Dans l'espèce, le patriotisme s'appelle pangermanisme. Et quel pangermanisme épuré ! Il s'étale, dans des brochures que la fabrique de papier à cigarettes répand parmi les soldats allemands, avec une ardeur tout angélique dont les lignes suivantes peuvent donner quelque idée :

Ce pour quoi nous combattons, on ne le trouve pas sur la carte, on ne le trouvera dans aucun traité de paix. Il s'agit de choses beaucoup trop délicates, trop subtiles, trop nobles, trop importantes, pour qu'on puisse les exprimer en chiffres ou en langage politique. Il s'agit de l'Europe que cette effroyable tempête doit

purifier en la débarrassant des plaies et des maladies sans nombre dont elle souffre. Oui, plus nous nous appliquons à saisir le sens profond de cette guerre formidable qui met aux prises tant de peuples, et plus clairement nous voyons qu'il ne s'agit pas de marks et de pfennigs, d'intérêts commerciaux et de cours de Bourse, mais bien de la domination de l'Univers. Il s'agit de donner un nouvel esprit au monde. Il s'agit de savoir si l'argent et l'intérêt seuls continueront à gouverner le monde, ou si l'amour, la justice et la générosité doivent y avoir part. On peut se représenter la chose d'une manière simplifiée en imaginant l'Allemagne à la place de l'Angleterre comme puissance mondiale.

L'amour, la justice, la générosité... et l'Allemagne puissance mondiale, c'est-à-dire tous les habitants du globe fumant du papier à cigarettes allemand, quel idéal est plus digne d'enflammer le cœur des soldats de Guillaume II ?

Les brochures éditées par la maison de papier à cigarettes contiennent, outre des morceaux du genre de celui cité plus haut, des parties poétiques et même humoristiques. Un petit poème, d'un tour qui veut être plaisant, se termine par ces deux vers :

Et nos canons sont chargés d'obus
Et non pas de sucre d'orge.

On s'en est aperçu, à Reims.

§

Le Cinéma aux Indes. — Nos films cinématographiques ont peu de succès aux Indes. Cela tient à notre ignorance des mœurs indoues.

Aux Indes, les films où les acteurs s'embrassent sont sévèrement jugés. Car les Indous n'embrassent jamais personne, pas même leurs enfants, et encore moins leurs femmes, même dans l'intimité. Les Indous ont une profonde répugnance pour le baiser.

D'autre part, ils rient et haussent les épaules quand ils voient passer sur l'écran des scènes de mœurs de leur pays. Leur mépris devient même de l'indignation quand on leur présente leurs prêtres se promenant dans les rues et se saluant à la mode européenne.

Car une grande fantaisie règne dans la composition des scènes cinématographiques étrangères, fantaisie qui s'explique par ce fait que la plupart sont « tournées » dans les hospitalières forêts de l'Ile de France, avec des figurants originaires des Batignolles ou de Saint-Flour.

Perspicacité diplomatique. — M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis, a pris à son tour la parole :

« Il y a un an, a-t-il dit, j'ai déjà eu l'occasion de prononcer des paroles flatteuses pour le peuple français. Maintenant, après avoir vécu parmi les Français, je tiens à déclarer que j'ai pu vérifier que tout ce que j'avais dit est vrai. »

Le Temps, 19 janvier 1916, p. 2, col. 6.

§

La Charité en Indo-Chine. — Rudyard Kipling dit quelque part qu'au delà de la mer Rouge il n'y a plus ni bien ni mal. L'observation pèche sans doute par trop de généralité. Mais un petit fait qui s'est produit au cours de cet hiver à Haïphong l'illustre d'une façon frappante autant que galante.

Une journée de la Croix-Rouge avait été organisée à l'exemple des

« journées » françaises, et des jeunes filles indigènes, chargées de corbeilles pleines de bibelots à bon marché, s'étaient répandues dans les rues principales de la ville. Le soir, ce n'était plus un secret pour personne que plusieurs d'entre elles n'avaient pas jugé indigne du but charitable qu'elles poursuivaient de vendre aux amateurs des images d'un caractère fort libertin. La police se mit tout de suite en quête, mais inutilement. Toutes les images avaient trouvé des acquéreurs, et à des prix que n'avaient pas atteint les vignettes patriotiques... S'il y a une morale à tirer de l'histoire, elle ne peut être que rassurante pour l'avenir de l'humanité.

§

Pour la « Violette d'or ». — L'Académie des Jeux Floraux, en ajournant ses concours ordinaires, a décidé d'accorder en 1916 une fleur unique, la « Violette d'or », qui est sa plus haute récompense, à la meilleure poésie composée *à la Gloire de l'armée française*. Les poésies concourant pour ce prix devront être inédites et remises en trois copies, avant le 20 février 1916, par un correspondant domicilié à Toulouse qui restera dépositaire des nom et adresse de l'auteur, au secrétariat de l'Académie des Jeux Floraux, Hôtel d'Assézat et de Clémence Isaure, Palais des Sociétés savantes de Toulouse.

§

Pour les Français qui portent un nom allemand. — Un journaliste de Provins prend en pitié les Français qui ont hérité de leur père un nom à sonorité germanique. Ces malheureux ont incontestablement le droit de n'être pas pris pour des Allemands Mais quel moyen pour eux de jouir de ce droit, si on les oblige à garder le nom sous lequel ils ont été inscrits à l'état civil? Le journaliste de Provins propose deux solutions.

D'abord changer l'orthographe du nom quand cette modification suffirait à en franciser la prononciation. *Klein* deviendrait *Clain*, *Hirschauer* deviendrait *Hirechaut*.

Seconde solution : traduire. *Klein* deviendrait *Petit*; *Müller* se changerait en *Meunier*; *Mayer* en *Métayer*; *Grossmann* en *Legrand* ou *Grandhomme*; *Schwartz* en *Lenoir*; *Weiss* en *Blanc* ou *Leblanc*; *Schuhmacher* en *Cordonnier*; *Keller* en *Cellier*; *Frœhlich* en *Leguay*; *Bernstein* en *Delambre*; *Schneider* en *Couturier*; *Haussmann* en *Demaison*; *Blum* en *Lafleur*; *Blumenthal* en *Valfleuri*; Manteufel en *Diabled'homme*.

Mais tous les noms ne se prêtent pas facilement à la traduction. Dans ce cas, la première solution s'impose, et *Bernheim* doit se muer en *Bernème*, *Hartmann* en *Hartemane*, *Œsterberger* en *Austèreberger* ou *Bergeraustère*.

Le journaliste de Provins termine en demandant qu'un referendum soit organisé entre toutes les personnes intéressées. Nous ne nous chargeons pas d'émettre un pronostic quant au résultat du vote. Pour nous d'ailleurs, une pièce de M. Henri Delambre vaudra une pièce de M. Henri Bernstein, et nous lirons toujours avec plaisir les nouvelles de M. Charles-Henry Cerf.

§

Varia. — Parmi les journalistes suspects arrêtés à Salonique sur l'ordre du général Sarrail, se trouvait le rédacteur en chef du *Nouveau Siècle*, organe germanophile. Or, ce personnage porte un nom qu'il est piquant de voir mêlé à des affaires aussi graves. Il s'appelle... Paul de Kock.

La mort de Francis Charmes a ravivé le souvenir de feu Brunetière, son prédécesseur à la *Revue des Deux Mondes*.

Du temps qu'il préparait l'Ecole Normale et achevait sa thèse sur Mme Récamier, M. Edouard Herriot habitait une modeste chambre d'étudiant sise dans l'immeuble occupé par Brunetière. Pour dire exactement les choses, la chambre de l'étudiant faisait vis-à-vis à la cuisine du maître. Tandis que M. Herriot s'évertuait à décider quelle était la couleur des yeux de la belle Juliette Récamier, il lui arrivait souvent d'être troublé dans ses recherches par les éclats de voix qui partaient de la cuisine toute proche. Mme Brunetière et sa bonne ne s'entendaient pas toujours. Il y avait des explications violentes suivies souvent du départ prompt de la maritorne. Brunetière intervenait. Et M. Herriot affirme avoir entendu l'académicien dire à sa femme dans son style de prédilection :

— Que si tu les gourmandes toutes ainsi, tu n'en conserveras point aucune.

Don Quichotte sera-t-il mis au cinéma ? Les Espagnols discutent. A vrai dire, la majeure partie de l'opinion publique est favorable à l'adaptation. Le conseil municipal de Madrid s'est prononcé dans ce sens. Mais le projet rencontre une vive opposition dans le sein du gouvernement. Le comte de Romanones lui-même s'en est déclaré l'adversaire... Heureux pays que l'Espagne, où le gouvernement a le bon esprit de descendre à de semblables controverses !

§

Le Théâtre des Alliés. — Notre confrère Jean Billaud, vice-président de l'association de la Presse Théatrale Périodique, qui fut l'Administrateur du *Théâtre des Chefs-d'Œuvre*, nous informe qu'il a fondé le *Théâtre des Alliés*, qui fonctionnera régulièrement après la guerre sur une grande scène parisienne. Il donnera des œuvres classiques et modernes d'auteurs des Etats Alliés et fera une propagande littéraire de ces ouvrages à l'Etranger et principalement dans les nations alliées au moyen de tournées de conférences et éditions. Pendant la durée des hostilités quelques spectacles seront organisés au profit d'œuvres militaires. Pour tous renseignements et envoi de manuscrits, écrire : 24, rue Lemercier, Paris, 17e (*Communiqué*).

§

Publications du Mercure de France :

Pendant l'Orage, par Remy de Gourmont. Préface de Jean de Gourmont. Vol. petit in-18, 2 fr. (9 japon à 10 fr. ; 7 chine à 8 fr. ; 52 hollande à 6 fr.)

Pomme d'Anis, par Francis Jammes. Illustrations en couleurs de Henri Georget. Vol. in-4 carré (0,26 × 0,20), tiré à 350 ex., savoir : 50 ex. sur Japon, à 70 fr. (souscrits) ; 300 ex. sur vélin d'Arches, à 30 fr. (Cet ouvrage, paru peu de temps avant la guerre, n'avait pas été annoncé ici.)

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Nos Rentes 5 o/o nouvelle et 3 o/o n'ont que peu de variation, se retrouvant à 87.25 ex-coupon et à 61 fr.

Les dispositions du Marché restent pourtant satisfaisantes et un certain nombre de valeurs enregistrent des plus-values.

Ce sont notamment quelques fonds d'Etat étrangers et les valeurs cuprifères qui ont consolidé leurs progrès.

Les valeurs dites de guerre, telles la Dynamite centrale, les Moteurs Gnome, la Métallurgie de l'Ariège ont été recherchées. Penarroya, dont on escompte un dividende proportionné aux bénéfices réalisés par cette société, gagne encore une centaine de francs à 1575 fr.

Les fonds russes sont diversement traités : Russe 4 o/o 1901 68.60 comme précédemment ; 4 1/2 o/o 1909 moins bien tenu à 72.50 ; 3 o/o 1891 57.90 ; 3 o/o 1906 en reprise appréciable à 84 fr. 20.

Il n'y a qu'à se répéter relativement aux actions de nos grandes compagnies de chemin de fer, en disant que les transactions dans ce compartiment sont toujours très rares et dénuées d'intérêt.

Un peu de tassement dans le groupe de nos grandes banques, dont certaines se présentent en légère réaction : Crédit Lyonnais 950 ; Comptoir d'Escompte 645 ; Société Générale 490 ; Crédit foncier de France 620 ; Banque de Paris 835.

La Banque de France est excessivement ferme à 4.500 fr.

On note quelques plus-values aux Banques russes, plusieurs, à ce que l'on dit, ayant réalisé d'assez importants bénéfices en raison de l'amélioration des cours de certaines valeurs industrielles qu'elles ont en portefeuille.

LE MASQUE D'OR.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

TICKETS GARDE-PLACES DANS LES TRAINS A LONG PARCOURS

L'Administration des chemins de fer de l'Etat délivre des tickets garde-places en 1re et 2e classes pour les trains à long parcours circulant sur les lignes principales de son réseau, ce qui donne aux voyageurs de ces deux classes la faculté de se faire marquer des places à l'avance. — Cette faculté est toutefois limitée aux voyageurs partant de la gare de formation du train ; des affiches apposées dans les gares indiquent les trains pour lesquels les tickets garde-places peuvent être utilisés et les gares où la délivrance de ces tickets est effectuée. — Toute place retenue à l'avance donne lieu au paiement d'un droit spécial d'un franc, quelle que soit la classe de voiture utilisée.

Les demandes peuvent être adressées à la gare par lettre, par dépêche ou par téléphone ; mais les places ne sont marquées effectivement dans le train qu'après que le droit d'un franc a été versé à la gare de départ et que le voyageur a pu présenter les titres de circulation utiles (billets ou cartes).

La location d'avance dont il vient d'être parlé cesse une heure avant l'heure réglementaire du départ du train ; mais des tickets garde-places peuvent être ensuite délivrés, moyennant raison de 0 fr. 25 par place, soit sur le quai de départ après la formation du train, soit en cours de route lorsque le train est accompagné par un surveillant de voitures.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographiepolitique: Fernand Caussy.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro.....	1.75
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. BOY, 7, rue Victor-Hugo.